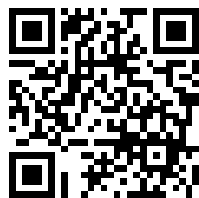

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BULLETIN HISTORIQUE

BULLETIN HISTORIQUE

SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE & AGRICOLE

ILLUSTRÉ

PUBLIÉ PAR LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DU PUY ET DE LA HAUTE-LOIRE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME XI

Année 1926



LE PUY-EN-VELAY

ÉDITIONS DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

1926

UN PROBLÈME HÉRALDIQUE

LE BÉNITIER

(Style de la Renaissance)

DE L'ÉGLISE DE SAINT-NECTAIRE

Au cours d'une saison à la station thermale de Saint-Nectaire, si agréablement située dans une fraîche vallée sur la route pittoresque d'Issoire au Mont-Dore, entre la cascade de Saillant et le lac Chambon, j'eus la bonne fortune de visiter sa très remarquable église, l'un des plus purs joyaux de l'art Roman-Auvergnat.

Peu de jours avant, les membres du Congrès de la Société Française d'Archéologie, qui s'était tenu en 1924 à Clermont-Ferrand, avaient admiré ce monument d'une unité parfaite et spécialement ses chapiteaux, tous différents, qui ont fait l'objet des savantes études de M. Henry de Ranquet, de l'abbé Roche et du docteur Cany.

M. l'abbé Bellon, curé de Saint-Nectaire, très au courant des questions qui concernent l'architecture de son église, avait l'obligeance de me servir de cicerone et me fournissait les explications techniques les plus intéressantes telles qu'elles avaient été discutées, et résolues en sa présence, par les membres les plus éminents du Congrès.

Après avoir passé en revue les pièces rares du trésor, les chapelles et les chapiteaux, nous étions arrivés au pied de la

dernière colonne, du côté de l'évangile, voisine de la porte d'entrée principale ouverte à l'ouest :

« *Quel est ce bénitier, dis-je, qui n'a rien de l'art Roman ?* » — « *Il n'appartenait pas à l'église* », me répondit le pasteur, « *il a été, dit-on, apporté ici après sa découverte dans les ruines du château. Voyez : il est formé de deux pièces indépendantes, d'inégales dimensions. La petite coupe contenant l'eau bénite en est mobile ; placée pour cet usage sur un fût plus important orné de personna- ges. Ce fût est percé de haut en bas, sans doute pour l'écoulement de l'eau d'une vasque qui devait le surmonter et qui contenait probablement des fleurs disposées pour l'ornement de la cour du château.* »

Cette explication ne me suffisait point. Mon attention était attirée par des blasons sculptés, qui séparaient, à hauteur du genou, chacun des trois personnages. L'un de ces blasons, surtout, offrant l'image d'une tour crénelée, me paraissait révélateur. En effet, l'intérêt que présente un emblème héraldique sur un objet ancien, c'est qu'il est une signature et qu'il peut être une date.

Je me livrai alors à un examen plus minutieux.

Nous avions devant nous un bloc de lave volcanique de la nature des pierres de Volvic, d'une hauteur de 0 m. 60 centimètres, sur un diamètre d'environ 0 m. 32, parfaitement fouillé. Le sujet représentait trois personnes : deux hommes d'âges différents et une femme, à peu près nus, en pied, debout sur un socle de forme cylindrique et adossés ; ce qui donnait à ce groupe un aspect triangulaire dont chaque statue constituait une des faces. L'ensemble évoquait l'impression d'un remarquable morceau du style mythologique de la Renaissance et contrastait avec le sévère décor roman qui l'environnait.

Je constatai, au dessus du piédestal circulaire et entre chacun des personnages, l'existence d'un cartouche blasonné. Sur le premier de ces cartouches sont visibles les *cinq fusées accolées en fasce* : armes pleines de l'illustre maison de Saint-Nectaire, telles qu'on les voit sur la porte de la chapelle funéraire de Chanteuges et en maints endroits de l'abbaye de la Chaise-Dieu (1).

(1) DE SAINT-NECTAIRE porte : *D'azur à cinq fusées d'argent accolées en fasce.* (Voyez planche I.)



PLANCHE I.



PLANCHE II.

Le second blason, qui avait d'abord frappé mes regards, me causa une agréable surprise. Il était *parti*, c'est-à-dire composé de deux armoiries, celles du mari et de sa femme réunies en un même écusson (1).

J'avais sous les yeux l'emblème d'une alliance connue et particulièrement intéressante : les *fusées* de Saint-Nectaire voisinant avec la *tour crénelée et ajourée* des Tourzel d'Alègre (2).

Il est à remarquer que, sur l'écusson, mi-parti de Saint-Nectaire et de Tourzel d'Alègre, qui nous occupe, la *tour crénelée* des d'Alègre n'est pas accompagnée de fleurs de lys ; question de date.

Ce n'est qu'à partir du début du *xvi^e* siècle, après le mariage d'Antoine II de Saint-Nectaire et de Marie d'Alègre, qu'apparaissent, dans les armoiries des de Tourzel d'Alègre, les *six fleurs de lys en pal de chaque côté de la tour*, forme définitive du blason de cette puissante maison. Elle portait à l'origine : *de gueules à la tour crénelée d'argent ajourée, maçonnée de sable*. Les six fleurs de lys d'or ajoutées au *xvi^e* siècle furent sans doute adoptées pour rappeler les armes de la première famille d'Alègre, éteinte depuis 1361, qui avait précédé, avec éclat, dans la possession de cette baronnie, les de Tourzel et qui portait : *de gueules semé de fleurs de lys d'or* (3). Il est probable aussi que Yves II de Tourzel baron d'Alègre, capitaine des cent gentilshommes de la Maison du Roi, s'étant couvert de gloire à la conquête du royaume de Naples et à la bataille de Ravenne, où il périt avec un de ses fils en assurant la victoire, le roi Louis XII concéda à ses descendants, en récompense

(1) Au *xv^e* et surtout au *xvi^e* siècle, l'usage s'était répandu parmi les peintres et les sculpteurs héraldistes, au lieu de représenter intégralement les armes d'un gentilhomme et celles de sa femme, par leurs deux blasons accolés, de les réunir en un seul écusson divisé au milieu de sa largeur par une ligne perpendiculaire appelée, dans le langage héraldique : *le parti* ; les armes du mari étant à *dextre* du parti, celles de son épouse à *senestre*. Mais, dans cette disposition simplifiée, chacune des armoiries était réduite de moitié dans sa largeur, comme si elles se fussent pénétrées. C'est ainsi que le blason qui nous occupe étant *parti* de SAINT-NECTAIRE et d'ALÈGRE, les cinq *fusées* du blason d'Antoine II de SAINT-NECTAIRE sont réduites à deux et demi, pour faire place à la tour crénelée de Marie d'Alègre. (Voyez planche II.)

(2) DE TOURZEL D'ALÈGRE porte : *de gueules à la tour crénelée d'argent, ajourée, maçonnée de sable, accompagnée de six fleurs de lys d'or, trois de chaque côté posées en pal* ; — Cimier : *une tour entre deux ailes* ; — Devise : *Tam in prosperis quam in adversis alacer* ; — Cri de guerre : *Alègre ! Alègre !* (G. PAUL, *Armorial du Velay*, p. 458).

(3) G. PAUL : *Les d'Alègre (1122-1361)*, Le Puy-en-Velay, Badiou-Amant, 1923.

de ses exploits, l'honneur d'ajouter, à *la tour* de leur blason, les *fleurs de lys* qui se voyaient encore à cette époque sur certains édifices d'Allègre et de la ville du Puy, datant des anciens seigneurs d'Allègre.

Ce qui est certain c'est que, selon le Père Anselme, le sceau de Morinot de Tourzel baron d'Alègre et celui d'Assalit de Tourzel son père, auteurs de cette seconde race des seigneurs d'Alègre apposé « dans plusieurs quittances des années 1385, 1386, 1387, 1388, représente *une tour ouverte surmontée d'un lambel* ». (Cabinet de M. Clairembault.) »

Sur un parchemin original, daté du 14 août 1422, un petit scel sur cire brune, aux armes d'Yves I de Tourzel, baron d'Alègre après son père Morinot, ne porte qu'*une tour crénelée* (1).

Pierre de Tourzel, dit : d'Alègre, seigneur de Précy et de Busset, sénéchal et gouverneur d'Auvergne, chevalier-banneret, tué à la bataille d'Azincourt (1415), frère de Yves I et fils cadet de Morinot de Tourzel et de Smaragde (ou Emeraude) de Vichy, donna le 4 avril 1413 une quittance sur laquelle son sceau représente « *une tour ouverte* ». (Cabinet de M. Clairembault.)

Bertrand de Tourzel, dit : d'Alègre, baron de Busset, de Puysagut, du Temple, de Saint-Priest-Bramefant, chambellan du Roi, capitaine de cent lances, — frère cadet de Jacques, baron d'Alègre et fils cadet de Yves I^{er} baron d'Alègre et de Marguerite d'Apchier, scella plusieurs quittances des 26 mars 1478, 1480, 1487 et 1491, d'un écu « *écartelé : aux 1 et 4 une tour* » (qui est de Tourzel), *aux 2 et 3 de.... à deux pals de vair* (qui est une brisure d'un cadet de Vichy, les armes pleines de Vichy étant : *de vair plein*.)

Yves II, baron d'Alègre, etc., lieutenant-général capitaine de de quarante lances à la conquête du royaume de Naples, gouverneur de la Basilicate, capitaine des cent gentilshommes de la maison du Roi en 1495, portait dans son sceau, en 1494, « *une tour crénelée la porte ouverte, avec la herse qui paraît dans le fond* » ; et, sur un autre sceau du pénultième février 1499 ; « *une grosse tour à trois créneaux, une double fenêtre au milieu, la porte en bas* ». — Sur le sceau d'une autre quittance du 25 mars 1505, de six

(1) Arch. de M. GRELLET DE LA DEYTE, à Allègre. — Voy. *Notes histor. sur ALLÈGRE*, p. 91.

mille livres données au même personnage en récompense « de plusieurs grands services qu'il avait rendus au recouvrement du duché de Milan », est « *une tour maçonnée à cinq créneaux et une porte* ». (*Bibl. nationale. Cabinet de M. de Gaignières.*)

Or Yves II, baron d'Alègre était le frère de Anne de Tourzel d'Alègre alliée dès 1472 à Antoine II de Saint-Nectaire. Elle avait donc les mêmes armoiries que son frère et tous leurs prédécesseurs, c'est-à-dire : *de gueules à une tour crénelée d'argent, ajourée, maçonnée de sable*, telles qu'on peut les reconnaître encore sur le bénitier improvisé de l'église de Saint-Nectaire.

Ainsi plus de doute : nous avons devant les yeux les armes *mi-parties* de Saint-Nectaire et de Tourzel d'Alègre.

Je tenais le fil conducteur par lequel on remontait à l'une des dates approximatives de ce petit monument, grâce à l'identification évidente des armoiries d'Antoine II baron de Saint-Nectaire et de Châteauneuf, marié le 24 avril 1472, à Marie de Tourzel d'Alègre, fille de Jacques de Tourzel, chevalier, baron d'Alègre, Meilhau, Viverols, Baffie et du Livradois, Chomelix-le haut, Saint-Just, seigneur de Saint-Quentin-sur-Loire (près Le Puy), chambellan du Roi (1) et de Gabrielle de Lastic, dame de Saint-Diéry (2).

Antoine II de Saint-Nectaire (3), marié à Marie d'Alègre, a attaché l'impérissable souvenir de son nom à la donation qu'il fit, en

(1) Jacques de TOURZEL, baron d'ALÈGRE, était fils de Yves I de TOURZEL, chevalier baron d'ALÈGRE, Saint-Just, Chomelix, etc. (qui fit hommage, le 25 août 1437, au duc de Bourbon, de tout ce qu'il tenait à lui, à cause de son duché d'Auvergne, et qui testa le 4 juin 1442, ayant été mortellement blessé au siège de la ville de Dax, contre les Anglais), et de Marguerite d'APCHIER, laquelle était fille de Beraud, baron d'APCHIER, vicomte de Vazeilles-près-Saugues, etc., chevalier, conseiller et chambellan du roi Charles VII et d'Anne de LA GORCE DE VALON, dame des baronnies de la Gorce et de Salavas (en bas-Vivarais).

(2) Fille de Draguinet de LASTIC, chevalier, seigneur de Lastic, de Valeilles, conseiller et chambellan du roi et de Marie de PEYROLS, dame de Saint-Diéry ; — et nièce de Pons de LASTIC, chevalier, seigneur de Montsuc, qui avait épousé, le 14 janvier 1447, Jeanne (dite : Michelette), de SAINT-NECTAIRE.

[M^{re} DE LASTIC : *Chroniques de Lastic*, t. II, pp. 433, 487, 489.]

(3) Antoine II, seigneur de Saint-Nectaire en 1488 et 1494, était le fils aîné d'autre Antoine, baron de Saint-Nectaire, de Châteauneuf, de Clavelier, etc., qui avait épousé, le 26 novembre 1435, Autoinette de Montmorin. Antoine II était le frère du célèbre abbé de la Chaise-Dieu : Jacques de Saint-Nectaire, mort en 1518, qui dota son abbaye des précieuses tapisseries que l'on admire dans cette église, fit construire la chapelle gothique de Chanteuges et rebâtit la plupart des églises des prieurés dépendant de la Chaise Dieu.

1494, au trésor de l'église de Saint-Nectaire, d'un reliquaïre d'argent où l'on assure qu'était renfermé le chef de Saint Nectaire. Ce fait est relaté, en ces termes, dans le Dictionnaire historique du Puy-de-Dôme :

« La tradition dont se glorifiait sa famille était qu'elle avait
 « produit saint Nectaire, patricien Gallo-Romain, disciple de saint
 « Austremoine, évêque de Clermont de l'an 250 à 280, et envoyé
 « par ce pontife dans la région comprise entre l'Allier et le Mont
 « Dore, pour l'évangéliser. Nectaire était accompagné dans cette
 « mission de saint Auditeur et de saint Baudime. Après avoir pré-
 « ché avec eux la foi de Jésus-Christ, Nectaire fut enterré dans une
 « église qu'il avait fait bâtir sur le Mont Cornador et où ses reliques
 « furent honorées de plusieurs miracles. Elles furent transportées
 « plus tard dans l'église actuelle, monument roman du onzième
 « siècle. — Sur les côtés est et nord du maître-autel, datant du quin-
 « zième siècle, on lit l'inscription suivante en lettres gothiques :

« ⁱⁱⁱⁱ
 « L'an mil CCCXXVIII et le 7 jour de Septembre fut relevé le
 « glorieux corps de Mons^r Saint Nectaire, lors estant S^r Anthoine
 « de Saint-Nectere fils a feu messire Anthoine de Saint-Nectere et
 « de dame Anthoine de Montmorin, estant conjoint à mariage à
 « demoiselle Marie d'Alègre. †. »

« Avant 1789 on voyait aussi dans cette église un reliquaïre en
 « argent renfermant la tête de saint Nectaire et sur lequel on lisait :

« L'an 1494, le 5 septembre, au lieu de Senectere, à la poursuite
 « de frère Guillaume Mas, prieur dudit lieu, fut faict le présent chef,
 « ledit an, à l'honneur dudit Saint, par Monseigneur Antoine de
 « Senecterre, seigneur dudit lieu et par ledit prieur. (1) »

Magnifique et généreux, comme l'abbé de la Chaise-Dieu, son frère, Antoine II baron de Saint-Nectaire encourageait les artistes, occupait les orfèvres, les sculpteurs et les architectes. Telle était l'importance de sa situation qu'il fut un des principaux seigneurs d'Auvergne députés par la Noblesse, en 1510, pour concourir à la rédaction de la Coutume de cette province (2).

(1) A. TARDIEU, *Grand Dictionnaire Historique du Puy-de-Dôme*, art. *Saint-Nectaire*, p. 315

(2) CHABROL, *Coutumes d'Auvergne*, t. IV, p. 550.

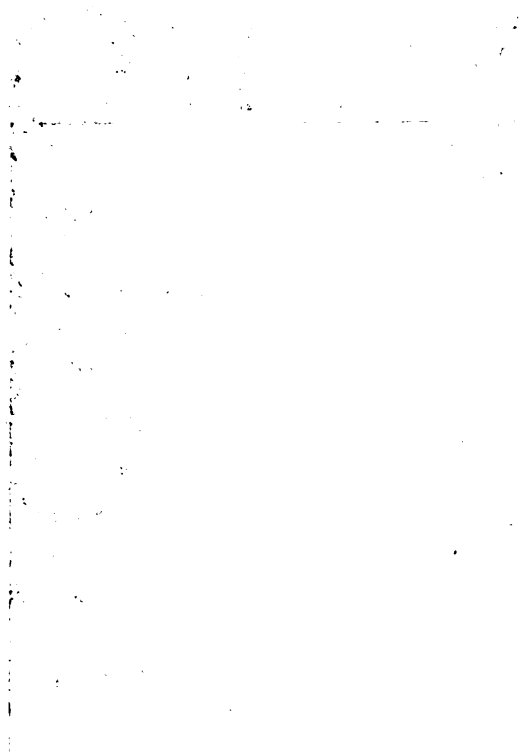




PLANCHE III.

Restait le troisième blason à déchiffrer, lui aussi : mi-parti des *fusées* des Saint-Nectaire et des armoiries d'une de leurs alliances à déterminer. Celles-ci avaient été mutilées dans leur partie inférieure qui ne présentait plus que des lignes informes. *Le chef* de l'écu, mieux conservé, paraissait chargé de *couronnes royales* (1). Or quels étaient le fils et la belle-fille d'Antoine II de Saint-Nectaire et de Marie d'Alègre ?

Leur fils aîné, par lequel se continua la maison, se nommait Nectaire de Saint-Nectaire. Ses parents ne s'étaient pas contentés de faire enchâsser dans un buste d'argent les reliques de saint Nectaire, ils avaient donné, comme prénom, à ce premier né, le nom du Saint évangéliste auquel remontait la plus antique et la plus haute illustration de leur famille.

Nectaire, baron de Saint-Nectaire, de Châteauneuf, de Groslière, seigneur de Valbeleix, etc., joua, comme tous les siens, un rôle considérable dans sa province et dans les affaires de son temps. Il fut gentilhomme de la chambre du Roi, écuyer du Dauphin, grand-bailly des montagnes d'Auvergne à Aurillac, de la Marche et de Saint-Pierre le Moutier, lieutenant-général pour le roi en Haute-Auvergne, Marche et Bourbonnais (2). Il rendit hom-

(1) Voyez planche III.

(2) CHABROL, *Coutumes d'Auvergne*, t. IV, p. 350. — Les frères et sœurs de Nectaire, baron de Saint-Nectaire, furent : Charles de Saint-Nectaire, abbé d'Aurillac, puis du Monastier-Saint-Chaffre (diocèse du Puy), mort en 1560; — Jérôme de Saint-Nectaire, homme d'armes de la compagnie du maréchal de Saint-André; — Madeleine de Saint-Nectaire, mariée en 1514, à Claude, vicomte de Beaune, co-seigneur de la ville de Pradelles, seigneur de Montfaucon, Rioux, Varcilles, d'où : A) Claude II, vicomte de Beaune et de la Mothe-Bromont, seigneur de Rioux, Saint-Bonnet-près-Orcival, Varcilles, Montfaucon, Villejacques, Monteribeyre, Pradelles, Barges, baron du Cros-Montglandier, gentilhomme de la Chambre et chevalier de l'ordre du Roi, allié en 1563 à Marie de Langeac, lequel est cité avec éloges dans l'histoire du Velay pour avoir sauvé, en 1562, la ville du Puy des bandes du baron des Adrets, chef des Huguenots; — B) Delphine de Beaune, épouse de Balthasar de Tailhac, baron de la Margeride, seigneur de Charraix, Besque, Montpeyroux, Tailhac-en-partie, dont la petite-fille, héritière de sa maison : Dauphine de Tailhac, dame de la Margeride, se maria trois fois : 1^o le 10 décembre 1598 à Jacques d'Apchier, seigneur de Montaleyrac, baron de la Garde et de Thoras (d'où postérité existante); 2^o en 1610, à François d'Entil de Ligonnès, baron de Trémoul (sans enfant); 3^o le 9 mai 1628, à François de la Rochefoucauld, baron de Domeyrat et de Montclar (sans enfant). (MORÉRT, *Grand Dictionnaire*, t. IX, p. 50, art. *Saint-Nectaire*; — PÈRE ANSELME, *Hist. des grands-officiers de la Couronne*, t. III, p. 813-834 et t. VII, pp. 83 et 357 à 360; — G. PAUL, *Armor. du Velay*, pp. 44 et 443, 444; — et *Les Seigneurs de Saint-Illpize et le cardinal Dominique de la Rochefoucauld*, p. 47).

mage de ses terres en 1540 et avait épousé, le 2 juillet 1522, Marguerite d'Estampes, dame de la Ferté-Nabert (1), fille de Jean d'Estampes, seigneur des Roches et de la Ferté-Nabert et de Marguerite de Husson-Tonnerre, fille de Charles, comte de Tonnerre (2). Les armes de Marguerite d'Estampes, dame de Saint-Nectaire, sont trop connues pour que le doute soit permis. Elles doivent se lire : « *d'azur à deux pointes d'or posées en chevron, au chef d'argent chargé de trois couronnes royales de gueules.* » On voit que cette description se rapporte parfaitement, si mutilé qu'il soit, au troisième écusson qui porte, sur un *parti*, les armes de son mari et les siennes (3).



Ce petit monument sculpté, ou plutôt ce fragment d'un morceau beaucoup plus important est donc postérieur à l'année 1522, date du mariage de Nectaire baron de Saint-Nectaire et de Marguerite d'Estampes.

(1) LA FERTÉ-NABERT, appelée aujourd'hui : LA FERTÉ-SAINT-AUBIN, était un bourg jadis fortifié, situé entre Orléans et la Ferté-Aurain.

(2) Leurs enfants furent : 1^o François, seigneur et comte de Saint-Nectaire et de la Ferté-Nabert, grand-bailli des Montagnes d'Auvergne, maréchal de camp, chevalier des ordres du Roi. C'est lui qui est peint avec plusieurs membres de sa famille, sur un remarquable ex-voto à Notre-Dame du Puy, qui se trouve dans le musée religieux de la cathédrale de cette ville. Sa terre de la Ferté-Nabert fut érigée en duché de la Ferté-Saint-Nectaire, en faveur de son petit-fils : Henri II, duc de Saint-Nectaire, maréchal et Pair de France, Chevalier des ordres du Roi, mort le 27 septembre 1681, qui continua avec éclat cette antique maison ; — 2^o Antoine de Saint-Nectaire, abbé d'Aurillac, évêque du Puy, comte de Velay (1561-1592), pendant les guerres de religion ; — 3^o Jacques de Saint-Nectaire, auteur de la branche des seigneurs de Saint-Victour, marquis de Saint-Victour, barons de Groslière ; — 4^o Madeleine de Saint-Nectaire, alliée le 29 mai 1548, à Guy de Saint-Exupéry, seigneur de Miremont en Haute-Auvergne, l'intrépide amazone du temps de la Ligue, célèbre par ses exploits, à main armée, contre le baron de Montal et autres capitaines ; — 5^o Margnerite de Saint-Nectaire, mariée le 21 février 1550 à François de Morlhon, seigneur d'Asprières, d'Espessier et de Veusac (en Rouergue), chevalier de l'ordre du Roi, qui embrassa la religion calviniste ; — 6^o Catherine de Saint-Nectaire, mariée à Philibert Popillon, chevalier seigneur d'Arfeuille (en Bourbonnais) ; — 7^o Louise de Saint-Nectaire, mariée à Jean Itier de Géorand, baron de Géorand, de Soubrey, etc. (en Haut-Vivaraïs).

(3) Voyez planche IV les trois écussons sculptés sur l'ancienne fontaine du château de Saint-Nectaire transformée en bénitier, tels qu'ils étaient avant leur mutilation.

Bien que les personnages soient debout et qu'il n'apparaisse pas de trace de leurs vêtements, — la pierre étant d'ailleurs un peu fruste, — leur nudité n'offre rien de choquant. L'un d'eux est un homme d'âge, à la longue barbe : probablement Antoine II de Saint-Nectaire qui survécut longtemps à Marie d'Alègre, son épouse. — L'autre, une jeune femme, reconnaissable à sa coiffure et à un bijou de pierreries suspendu à son cou par un collier, serait Marguerite d'Estampes; — le troisième, un homme jeune dont la chevelure est couronnée de fleurs, selon l'usage des convives aux festins antiques, se rapporte à Nectaire de Saint-Nectaire, le nouveau marié de 1522. Ces figures réunissent bien le caractère indéniable des œuvres de la Renaissance.

Des observations qui précèdent on peut conclure : que ce groupe en bas-relief, perforé dans son centre de haut en bas, et formé de trois personnes, en pied et adossées, provient, non de l'ancienne forteresse de Châteauneuf, comme on le croyait, mais du château qui était voisin de l'église et du prieuré de Saint-Nectaire. C'est le fût de la fontaine monumentale qui, suivant la tradition, en ornait la cour, où la fit édifier, au xvi^e siècle, Nectaire, baron de Saint-Nectaire.

Ce grand seigneur, ami des arts, voulut que l'utile et somptueuse construction, destinée à embellir la cour de son château, perpétuât le souvenir de sa munificence, à l'occasion de ses noces, en représentant dans le motif central, l'image de son épouse, la sienne et celle de son père, accompagnées de leurs armoiries, selon l'usage du temps.

Nous trouvons la confirmation de ce fait dans le passage suivant de la « NOTICE HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE ET RELIGIEUSE », aujourd'hui introuvable, que M. l'abbé Forestier a consacrée à l'église et à la paroisse de Saint-Nectaire.

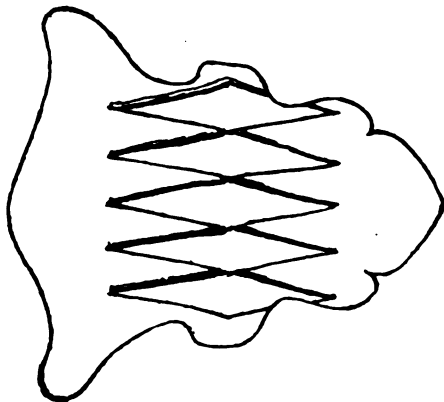
... « *Nectaire de Saint-Nectaire ... s'allia le 2 juillet 1522 à Marguerite d'Estampes, fille de Jean d'Estampes. Il fit conduire dans la cour du château cette belle fontaine qui faisait l'admiration de ses contemporains et dont nous trouvons encore quelques débris. Sur une des pierres du bassin était gravée une grue veillante, avec cette devise : MEILLOR VIGILENTIA SOMNO.* »

A ces vestiges, déjà connus de l'œuvre des sculpteurs de la fon-

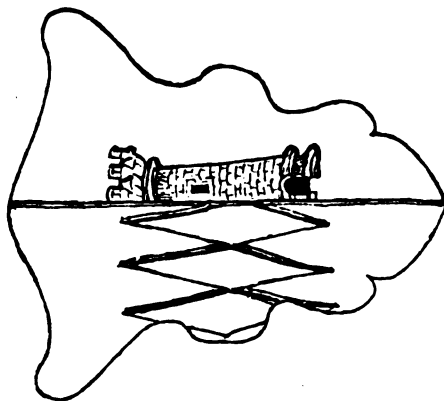
taine, nous croyons que l'on doit ajouter le fût, qui en était le morceau principal où sont figurés les châtelains de Saint-Nectaire au temps de la Renaissance; — et qui, bien qu'assez profane, a heureusement trouvé un asile sûr dans l'imposante église romane de l'ancien prieuré.

Allègre, août 1925.

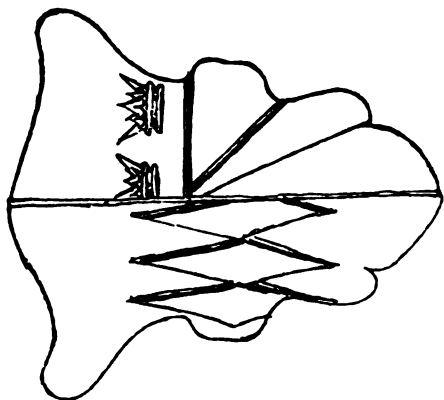
E. GRELLET DE LA DEYTE.



ANTOINE II
 baron de SAINT-NECTAIRE
 (en 1472 et 1494)
 portait : D'azur à 3 fusées d'argent
 rangées en fasce.



ANTOINE II
 baron de SAINT-NECTAIRE
 marié le 24 avril 1472
 à Marie de Tourzel d'Alençon
 celle-ci portait : de gueules à la tour
 crénelée d'argent, ajourée, ma-
 çonnée de sable.



NECTAIRE
 baron de SAINT-NECTAIRE
 marié le 2 juillet 1522
 à
 Marguerite d'ESTAMPES,
 celle-ci portait :
 d'azur à 2 pointes d'or posées en
 chevron ; au chef d'argent chargé
 de 3 couronnes royales de gueules.

L'ÉLECTION DE BRIOUDE

DANS

L'ARMORIAL GÉNÉRAL DE FRANCE

DE 1696.

(Suite)

18. — JEAN MARIE, bourgeois de la ville de Brioude (1) :
d'argent, à un chevron de gueules, accompagné de trois raisins de sable.

19. — A expliquer plus amplement.

20. — ANNE GUERINGAUD, veuve de PIERRE DALBINE, avocat en parlement, bailli de la ville de Brioude. (2) :

d'azur, à une croix haussée d'or, le pied ouvert et terminé par un lac d'amour de même, duquel pend une étoile d'argent.

21. — Jusque et y compris 27 :

A expliquer plus amplement.

28. — JEAN POUSCHON, avocat au Parlement :

(1) Voir sur les Marie, notice ci-dessus.

(2) Les armes que donne d'Hozier sont celles de Pierre Dalbine, avocat en parlement, bailli de la ville et prévôté de Brioude, fils de Julien Dalbine, sgr de Brassat, Chassignoles, Rilhac, etc., avocat en parlement, lieutenant et juge au bailliage et mandement d'Auzon et d'Isabeau Boyer. Mort à Brioude en 1685, il avait épousé Anne-Agnès Gueringaud, d'une bourgeoisie de Brioude dont nous avons plus haut rencontré les armes, fille de Julien Gueringaud et d'Antoinette Bellet.

Un de leurs fils : Julien-Joseph Dalbine, avocat en parlement, fut président de l'élection de Brioude en 1699 et mourut en 1702 ; un autre : Joseph-Julien, receveur des amendes en la maîtrise des Eaux et Forêts de St-Flour, épousa Anne Marie Raoux de Reyrolles et continua la descendance.

d'azur, à une fasce d'or, chargée d'un croissant de gueules, accompagné en chef d'un soleil d'or et en pointe de trois tournesols tigés et feuillés aussi mouvans d'un cœur de même qui est chargé d'une croisette de gueules.

29. — Jusque et compris 36 :

A expliquer plus amplement.

37-38. — GABRIEL DE BOISSIEUX et MARIE DEYSSAC, son épouse (1) :
d'azur, à une aigle d'or, becquée et membrée de sable, soutenue de trois roses d'argent 2 et 1 ; accolé d'azur, à un chevron d'or, accompagné de trois billettes d'argent, 2 en chef et 1 en pointe.

39. — A expliquer plus amplement.

40. — JULIEN DE REYROLLES, chanoine de Brioude (2) :

d'argent, à une palme de sinople posée en pal, accompagnée de trois flammes de gueules, 2 en chef et 1 en pointe et un chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.

41. — JULIEN DE NOYVINS (3), chanoine de l'Eglise de St-Julien de la ville de Brioude :

d'azur, à un chêne d'or, accosté de deux lions affrontés de même.

42. — GILBERT-AGANTAGASI GUÉRIN DE LUGEAT (4) :

(1) D'une bonne noblesse d'Auvergne qu'il ne faut pas confondre avec les Salvaing de Boissieux. Gabriel Bayle de Boissieux, écuyer, sgr de Servièrès, de Maisonneuve, par. de St-Didier, etc. était fils de François de Boissieux, écuyer, sgr de la Chapelle-Geneste et de Marie de la Salle. Il avait épousé le 10 juillet 1684 Marie Bravard d'Eyssat, fille de François d'Eyssat, écuyer, sgr du Mazel, et de Marie des Portes, demeurant au château de Servièrès, par. de Saint-Didier. C'est à cette même famille, maintenue sur preuves le 28 nov. 1666 et qui compte des admissions à l'Ecole royale militaire et à la maison royale de St-Cyr, qu'appartenait Louis-Henri-Augustin de Boissieux, maréchal de camp en 1788, sur le bras duquel s'appuya la reine Marie-Antoinette en quittant les Tuileries.

(2) Il appartenait à la même famille que Jean de Reyrolles, curé de Paulhaguet, dont il a été ci-dessus question et à laquelle se rattachent encore : Pierre de Reyrolles, lieutenant de la justice du chapitre de Brioude en 1648, délégué aux Etats de Tours en 1651 et Joseph de Reyrolles, qui figure dans l'arrêt du Parlement du 6 mai 1682, déboutant de leurs prétentions divers habitants de Brioude en procès avec le chapitre.

(3) Lire : Julien de Neuville au lieu de Noyvins. Julien du Croc de Neuville, chanoine comte de Brioude † en 1700, était le 3^e fils de Jean du Croc, écuyer, sgr du Mas, de Bressollières, de Gizaguet, de Neuville et de Louise de Roche monteix, dame de Chabannes près Lorlanges. Il portait : *Ecartelé : aux 1 et 4 d'or, à deux fascès de sinople ; aux 2 et 3 d'argent, au chevron de gueules, accompagné de trois merlettes de sable.*

(4) Gilbert-Agathange de Guérin de Lugeac, baron de Lugeac, comte du Breuil, sgr de la Vaudieu, de Marsat, des Grèzes, des Roches, de Pouzols, de St-Genets-la-Tourette, cosgr. de Monlet, naquit le 2 avril 1691 de l'union de Claude de

Lozangé d'argent et de sable, à une bordure de gueules.

43. — PIERRE GUÉRIN DE LUGEAT, comte de l'Eglise royale de St-Julien de Brioude (1) :

Porte de même.

44. — RAYMOND DALBON, comte de Brioude (2) :

Écartelé : aux 1 et 4 de sable, à une croix d'or ; aux 2 et 3 d'or, à un dauphin contourné d'azur.

45. — CLAUDE-GASPARD DE LA RICHARDIE-BESSE, comte de Brioude (3) : *de gueules, à une bande d'argent, chargée de trois étoiles d'azur.*

46. — AMABLE-FRANÇOIS DE LA RICHARDIE DE BESSE, comte de Brioude (4) :

Guérin, comte de Busséol et baron de Lugeac, sgr de Pouzols près Monlet, de Marsat près Riom, de Grèzes, etc. et de Marie-Marthe de Ginestoux de la Tourette. Il fut reçu page de la Grande écurie du Roi le 8 avril 1704 sur preuves remontant à 1511 et épousa le 12 fév. 1715 Antoinette de Clugny, fille de Fraster de Clugny, sgr de Fenisset et de Marie-Anne-Louise Papillon, d'où : 1^o Marthe-Françoise, chanoinesse de Lavaudieu et abbesse des Chazes ; — 2^o Catherine, abbesse de Lavaudieu ; — 3^o Charles-Antoine de Guérin, marquis de Lugeac, dit « le beau Lugeac », qui eut une carrière militaire des plus brillantes, page du Roi (1735), colonel du Régiment de Beauvoisis (1745), brigadier d'armée (1748), inspecteur général de l'Infanterie (1757), major général de l'armée de Soubise en Allemagne et en Saxe, maréchal de camp (1759), lieutenant général des armées du Roi (1762), grand croix de St-Louis (1771), il mourut en 1782, sans laisser de postérité de Jeanne-Charlotte-Victorine-Elisabeth de Baschi, qu'il avait épousée le 1^{er} juillet 1754.

(1) De la même famille que le précédent. Pierre de Guérin de Lugeac, comte de Brioude, fut admis en 1680 dans ce noble chapitre, ainsi que deux de ses frères : Jacques de Guérin de St-Genest, chanoine-comte en 1663 et François de Guérin de Pouzols-Lugeac reçu en 1680. Ils étaient fils de Claude de Guérin de Pouzols, chevalier, baron de Lugeac, sgr de Pouzols près Monlet, Chazeaux, Busséol, Marsat près Riom, St-Genest-la-Tourette, marié en 1628 à Honorée Le Long de Chenillat, dame du comté de Buéil près Nice. Les Guérin de Lugeac sont inscrits quinze fois de 1230 à 1680 sur le catalogue des chanoines-comtes de Brioude.

(2) Reçu dès 1666. Fils de Jean-Pierre d'Albon, sgr de St-Marcel et de Curis et de Charlotte de la Forêt-Mami. Deux de ses frères : Gaspard et Claude d'Albon furent chevaliers de Malte. Il était issu d'une illustre maison du Lyonnais qui a produit deux autres chanoines-comtes au chapitre de Brioude (1484 et 1707) vingt à celui de Lyon de 1363 à 1707, plusieurs évêques et archevêques, des abbés et abbeses de divers monastères, des chevaliers de Rhodes et de St-Michel, etc.

(3) Fils de Gilbert de Besse de la Richardie, écuyer, sgr de la Richardie, de Fontanet, d'Aulhat, et de Jeanne d'Ossandon. Admis dès 1690 au noble chapitre des chanoines-comtes de Brioude, il appartenait à une noblesse fort distinguée d'Auvergne, possessionnée en Velay, admise en 1783 aux honneurs de la Cour et maintenue sur preuves le 10 décembre 1666, avec pour armoiries celles ci-dessus décrites. Des chevaliers de Malte et de l'ordre du Roi ; des chevaliers de St-Louis et officiers supérieurs.

(4) Frère du précédent et de Pierre et de Marc de Besse de la Richardie reçus

de gueules, à une bande d'argent, chargée de trois étoiles d'azur.

47. — A expliquer plus amplement.

48. — CÉSAR DE COLONGES, prestre, comte de Brioude (1) :

d'azur, à une fasce d'or, chargée de trois têtes de lion de gueules.

49. — CLAUDE-JOSEPH DE DIGOINS, comte de Brioude (2) :

Echiqueté d'argent et de sable.

50. — PIERRE FALIRMAGNE (3), chanoine de l'Eglise royale de Saint-Julien de Brioude :

d'azur, à une croix ancrée d'or, posée en cœur, cantonnée de quatre étoiles de même et soutenues en pointe d'un croissant d'argent.

51. — A expliquer plus amplement.

52. — JEAN DE LA RICHARDIE DE BESSE, comte de Brioude (4) :

de gueules, à une bande d'argent, chargée de trois étoiles d'azur.

53. — A expliquer plus amplement.

54. — MATHIEU DE TRÉMEUGE, chanoine aumônier de St-Julien de Brioude (5) :

chevaliers de Malte en 1687 et 1689. Son admission au chapitre de Brioude est de 1682. Cinq autres membres de sa maison figurent sur le catalogue des chanoines de St-Julien de 1553 à 1690.

(1) Il fut reçu en 1667 comme chanoine-comte de Brioude. Voir sur les Colonges note ci-dessus.

(2) Lire : Claude-Joseph de Digoine du Palais, chanoine comte de Brioude. Son admission est de 1695. Il était issu d'une maison d'ancienne chevalerie, originaire de Bourgogne, qui a eu pour berceau la terre de Digoine, première baronnie du Charollais où elle était déjà considérable au XI^e siècle. Elle a fourni des chevaliers de Malte à la Langue d'Auvergne, de nombreux chevaliers de St-Louis et officiers supérieurs de terre et de mer; des chanoines-comtes de Lyon et de Brioude. Guillaume de Digoine figure dès 1328 sur le catalogue des chanoines de St-Julien. La branche des seigneurs et marquis du Palais, à laquelle appartient Claude-Joseph, était issue de Jean de Digoine, damoiseau, marié en 1359 avec Guyette de Pouilly, dame du Palais, qui lui apporta en dot cette terre seigneuriale. Leur descendance se divisa en plusieurs rameaux.

(3) Lire : Pierre Falcimagne. Il était chanoine hebdomadier et non chanoine-comte de St-Julien de Brioude.

(4) Fils de Gaspard de Besse de la Richardie, écuyer, sgr d'Auliac et d'Agnès de Fontanet, dame d'Auliat (fille de Jacques et de Marie du Vernet) mariés le 28 mars 1618. Son acte de prise de possession comme chanoine-comte de Brioude est du 28 octobre 1653. (Voir dans les *Preuves de noblesse des gentilshommes auvergnats*, par le Dr de Ribier, pp. 43-44, divers actes concernant ce personnage).

(5) Mathieu de Trémeuges, alias de Trémeugheol, chanoine-aumônier du chapitre de St-Julien, avait pour père Marc de Trémeuges, sgr de la Barre, qui avait épousé le 10 mars 1630 Françoise de Sauret, dame de la Roussière. Il fut maintenu dans sa noblesse les 15 octobre 1666 et 23 avril 1667, sur preuves remontant à 1475, avec pour armes celles indiquées ci-dessus. Un des membres de cette maison, Jean de Trémeuges, avait été reçu en 1301 chanoine-comte de Brioude.

de gueules, à une fasce d'argent, chargée de trois mouchetures d'hermine.

55. — JEAN-ANTOINE DE ROCHEFORT DAILLY, comte de Brioude (1).
de gueules, à une bande ondée d'argent, accompagnée de six merlettes de même posées en orle.

56. — ISAAC-MICHEL AUBERT, chanoine de l'église de Saint-Julien de Brioude (2) :

d'or, à trois têtes de limier de sable, 2 et 1.

57. — A expliquer plus amplement.

58. — JEAN DE FAUCON DE VILLARET, chanoine-comte de l'église de St-Julien de Brioude (3) :

d'azur, à un faucon d'or becqué, chaperonné et onglé de gueules, perché sur un cordon d'or, surmonté de trois trèfles de même, rangés en chef.

(1) Fils cadet de Hugues-Joseph de Rochefort d'Ally, baron de la Tour Saint-Vidal et des Etats du Velay, vicomte de Beaufort, sgr de la Rochette, etc., et de Jeanne-Simone d'Apchon, mariés le 27 février 1656, cette dernière, fille de Guillaume, sgr de Tournœl et d'Alix d'Anteroche. L'admission de Jean-Antoine, comme chanoine-comte, est de 1695. Nous jugeons inutile de nous étendre davantage sur sa famille, grande maison chevaleresque qui a fourni de nombreux dignitaires et chanoines du chapitre de St-Julien de Brioude et à laquelle nous avons consacré une longue notice dans notre *Armorial du Velay* (pp. 388-389).

(2) Isaac-Michel-Aubert, docteur en théologie, chanoine hebdomadaire de l'église St-Julien de Brioude, était fils de Pierre Aubert, sgr de Villeroy et de Parpasset et de Jeanne de Cohade. Petit-fils d'Antoine Aubert, sgr de Villeroy, receveur de, tailles et 1^{er} consul d'Issoire en 1643 et de Marie Périet (des sgrs de Bien-Assis) celle-ci était fille de Jean Périet, lieutenant-général de Lempdes, et de Jeanne Parinet, fille elle-même de Florin Parinet, payeur des gages du Présidial de Clermont et d'Antoinette Pascal, grande tante du célèbre Blaise Pascal.

Il portait : *Ecartelé : aux 1 et 4 : d'or, au sautoir d'azur ; aux 2 et 3 d'argent, au rencontre de bœuf de gueules.*

(3) Fils de Claude de Faucon de Villaret, sgr du Bouchet, paroisse de Rochegeade, élection de St-Flour, marié le 25 octobre 1650 à Alix de Chaumes, lequel fut maintenu dans sa noblesse en Auvergne, le 1^{er} juillet 1667, sur preuves remontant à Villars de Faucon vivant en 1430, père de Jourdain rappelé dans des lettres de réhabilitation du roi Charles VII en date du 24 juillet 1450 avec pour armoiries : *d'azur, au faucon d'argent, accolé de gueules, perché sur un tronc d'arbre d'or, à trois tierces feuilles de même, rangées en chef.* Jean de Faucon de Villaret fut admis en 1690 comme chanoine-comte au noble chapitre de Brioude. Si l'on en croit la comtesse de Villaret, chanoinesse de Brün, qui, dans la *Revue des questions héraldiques* (n° du 25 juin 1902) donne une généalogie des Faucon de Villaret, Jean de Faucon n'aurait été reçu chanoine-comte de St-Julien de Brioude qu'après son veuvage avec Marie-Bénigne du Saulnier de Bansat dont le fils, Joseph-Raymond de Faucon de Villaret, marié à Catherine-Elisabeth-Félicité de Guérin, continua la descendance.

59. — PIERRE FAUCON DE VILLARET, écuyer, seigneur de Bousshet (1) :

Porte de même.

60. — A expliquer plus amplement.

61. — JEAN DE PASSARD, comte de Brioude (2) :

d'argent, à trois merlettes de sable 2 et 1.

62-63-64. — A expliquer plus amplement.

65. — CLAUDE ARNAUD, écuyer, seigneur de Lespinasse (3) :

d'azur, à un chevron d'or, accompagné en chef de deux palmes et en pointe d'une montagne de même.

66-67-68-69-70. — A expliquer plus amplement.

71. — FRANÇOIS DE LA VOLPILIERE, comte de Brioude (4).

de gueules, à un chevron d'or, chargé de cinq tourteaux d'azur.

72. — A expliquer plus amplement.

73. — Le couvent des religieuses de St-Joseph de la ville de Brioude (5) :

(1) Lire : seigneur du Bouchet. Frère du précédent.

(2) Jean de Passard, alias de Passat ou Passac, admis de 1663 à 1692 chanoine-comte de Brioude, appartenait à une antique chevalerie citée dès 1240, divisée en trois branches principales, établies en Combrailles, Marche, Sologne et Touraine et qui a fourni deux autres chanoines au chapitre de Brioude : Guillaume de Passard (1247) et autre Guillaume (1655). Les armes des de Passard, contrairement à celles ci-dessus décrites, étaient : *Echiqueté d'argent et d'azur, à trois pals de gueules, brochants.*

(3) Claude Arnaud, sgr de Lespinasse, Loubinet, la Chomette, etc., mousquetaire à cheval de la garde du Roi en 1668, qui servit dans les bans des gentilshommes d'Auvergne en 1674 et 1693, était fils de Guillaume, écuyer, sgr de Lespinasse, de Loubinet et du Feu, exempt des gardes du corps de Sa Majesté, anobli en considération de ses services par lettres du mois de mai 1656, et de Antoinette Legros. Il fut maintenu dans sa noblesse le 14 janvier 1706, avec pour armes celles ci-dessus décrites, épousa Louise Marie des sgrs de Chilliaguet près Langeac (voir note ci-dessus), d'où cinq enfants. Il était le frère de Charles Arnaud, sgr de Loubinet, volontaire au régiment royal en 1668 et de Joseph Arnaud.

(4) Admis dès 1689. D'une noblesse de chevalerie dont le nom patronymique est du Greil et maintenue en Auvergne avec les armoiries ci-dessus, les 18 octobre 1666 et 21 janvier 1667. Beaux services militaires. Cinq autres admissions au chapitre noble de Brioude en 1323-1462-1523 et 1537.

(5) Le couvent de St-Joseph de Brioude, ou plus exactement de Fontevrault, fut bâti en 1643 par M. Bon de Ribeyre, président de l'élection de Brioude, qui acheta à cette date, des chanoines-comtes, le château-fort du chapitre et y appela, en 1644, des religieuses de Fontevrault. Celles de St-Joseph de Lamothe y furent réunies à la même époque et le couvent prit alors le nom de St-Joseph. Il avait une chapelle très élégante et fut converti dans la suite en hôtel-de-ville. (Fournier-Latouraille : *Op. cit.*, p. 47).

d'azur, à trois fleurs de lys d'or.

74-75-76. — A expliquer plus amplemēt.

77. — GUILLAUME DOMINIQUE DE BUSSAC, visiteur général des gabelles (1) :

d'azur, à une fasce d'or, accompagnée de trois besants d'argent, 2 en chef et 1 en pointe.

Fait à Paris, ce neuvième jour de novembre 1699. Signé : Alexandre et de Larroc.

Enregistré à l'assemblée des Commissaires généraux du Roi, tenue à Paris le vendredi cinquième jour de février mil sept cent.

BRIOUDE

Suivant l'ordre du registre 1^{er}.

78. — VIDAL RABANY, marchand tanneur et bourgeois de la ville de Brioude :

d'azur, à un fresne d'or, accolé et entouré de lierre de sinople.

79. — PIERRE ARTAUD, docteur en médecine en la ville de Brioude : *d'argent, à deux fleurs de pavot de pourpre, posées en fasce.*

80. — MAURICE SOLELIAGE, docteur en médecine en la ville de Brioude :

d'azur, à trois épis de millet d'or, 2 et 1.

81. — JEAN-BAPTISTE ESPIGOUX (2), marchand, bourgeois de la ville de Brioude :

de gueules, à un scorpion d'or mis en pal.

82. — La communauté des **religieuses** de **Vielhe-Brioude** :

d'argent, à un chevron ondé de gueules, semé de fleurs de lys d'or.

83. — N. le COMTE DE CHAMPETIÈRES, bourgeois de Brioude (3) :

(1) Guillaume-Dominique de Bussac, visiteur général des gabelles du sel du Languedoc, conseiller du Roi, résidant à Brioude, allié à Marion Marie (fille de Annet Marie, conseiller du Roi, assesseur en l'élection de Brioude † en 1650 et de Anne Bon de Ribeyre) était fils de Pierre de Bussac, sgr de Court, possessionné à Ardes et de Françoise Dentil. Il appartenait à une bonne bourgeoisie, connue à Ardes depuis Pierre, Guillaume et Etienne de Bussac qui rendirent hommage en 1339 au sire de Mercœur et forma, au xvi^e siècle, une branche à Allègre.

(2) Lire Jean-Baptiste Espinoux. D'une famille dont le nom s'est aussi orthographié : Spinoux.

(3) La terre de Champétières (qui avait donné son nom à une branche cadette,

d'azur, à une couronne de comte d'or.

84. — JEAN-JOSEPH MARIE, conseiller du Roy, lieutenant en l'élection de Brioude (1) :

de pourpre, à un daupin (sic) d'argent.

85. — La ville de **Brioude** (2) :

d'or, à deux clefs adossées de sable, accompagnées en chef d'une fleur de lys de même.

86. — N. COMTE DE VERDONNET, habitant de Brioude (3) :

importante des Motier de la Fayette, sortie de Pons II Motier de la Fayette vivant en 1300, 2^e fils de Pons I du nom et d'Alix Brun du Peschin, dame de Champétières) appartenait en 1700 à Melchior, marquis de Vogué, comte de Montlaur, d'Aubenas, baron des Etats du Languedoc, grand bailli de Vivarais, Viennois et Valentinois, colonel d'un régiment d'Infanterie, marié le 10 novembre 1667 à Gabrielle de Motier de la Fayette de Champétières, dame de Champétières, de Giorand, de Soubrey, fille de Jean-Gabriel et de Marie de Raymond de Modène (laquelle, étant veuve, se remaria à Emmanuel de Tourzel, marquis d'Allègre, d'où le maréchal d'Alègre).

Contrairement aux armes fantaisistes ci-dessus données, le comte de Champétières portait : *d'azur, au coq d'or, le bec ouvert, barbé et crété de gueules*. Il laissa entre autres enfants de Gabrielle de Motier de la Fayette, dame de Champétières : Cérice-François, marquis de Vogué, baron de Montlaur d'Aubenas qui a continué la maison de Vogué et Thérèse de Vogué, alliée le 25 oct. 1707 à Pierre de Rochefort d'Ally de la Tour-Saint-Vidal.

(1) Armes concédées d'office. Voir sur les Marie, note ci-dessus.

(2) Ce sont là des armes de pure fantaisie. Cette ville, n'ayant jamais eu, en somme, de corps commun, ni de consulat, malgré plusieurs tentatives, de la part des habitants en lutte continuelle avec le chapitre, n'a pas d'armoiries très anciennes. Elle portait jadis : *Parti : au 1 d'azur, à trois fleurs de lys d'or 2 et 1 ; au 2 d'azur, à la lettre capitale B couronnée d'or*, blason encore apparent de nos jours sur une colonne intérieure de la basilique de St-Julien. Devise : *Labo-rando* (Ménéstrier : *Art du blason*, Lyon, 1675, p. 217). Le 10 septembre 1789, lors de la constitution d'un corps municipal, Brioude adopta comme armes la variante ci-après, que l'on voit actuellement sculptée sur le fronton de son hôtel de ville : *de gueules, à une ruche d'argent accostée de six abeilles de même, rangées en pal, trois de chaque côté ; au chef cousu d'azur, semé de fleurs de lys d'or*. Devise : *Concordia et labore*. Toutes les autres variantes, présentant la ruche d'abeilles avec un semé de fleurs de lys ou d'abeilles, doivent être écartées.

(3) Lire : Noël de Verdonnet, chevalier, sgr de l'Isle et de Verdonnet, fils de François, écuyer, sgr de Verdonnet et de Gabrielle de Villelumme. Il épousa par contrat du 16 août 1671, Jeanne de Roquelaure, fille de Pierre, écuyer, sgr de Lavort, et de dame Claude de la Verchère (alias de Tournebize). Convoqué en 1689, il fit la campagne avec le marquis du Pont du Château, sénéchal de Clermont, en qualité de cornette de sa compagnie et testa le 19 juillet 1703. Son frère, Jean-Charles de Verdonnet, fut reçu chevalier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, en 1673. Un des fils de Noël de Verdonnet et de Jeanne de Roquelaure : Jean-Claude de Verdonnet, fut admis le 1^{er} juin 1690 au noble chapitre des chanoines-comtes de Brioude. Les Verdonnet, antique chevalerie florissant

d'argent, à deux lézards rampans et affrontés de sinople, armés de gueules.

87. — N. BOISSIEUX DE L'HORME (1) :

d'argent, à un orme de sinople.

88. — N. DE RAFFAYET, prieur de la Bajasse (2) :

de gueules, à une salamandre passant d'or, tachetée et colorée de pourpre.

89. — LOUIS DE COMBRES, chanoine de l'Eglise de St-Julien, comte de Brioude (3) :

d'argent, à un boisseau de gueules, surmonté d'une gerbe de même.

90. — HUGUES DE COLONGES, chanoine de l'église St-Julien, comte de Brioude (4) :

dès 1190, représentée aux Croisades, qui ont fourni trois autres chanoines-comtes de Brioude, de nombreux gentilshommes de la chambre du Roi et officiers, ont été maintenus dans leur noblesse le 17 mai 1667, avec pour armoiries : *d'azur, au lion d'argent, armé et lampassé de gueules ; à la bordure de vair.*

(1) Lire : Louis de Fretat, marquis de Boissieux, baron de Murs, sgr de l'Orme près La Chaise-Dieu, né en 1688, mort sans alliance le 1^{er} février 1739, lieutenant-général des armées du Roi en 1738, chevalier de St-Louis, cordon rouge. Il était fils de Jean de Fretat, chevalier, sgr de Boissieux, de l'Orme, baron de St-Pal-de-Murs, marié le 22 juin 1677 à Thérèse de Villars, sœur du maréchal, duc de Villars, le vainqueur de Denain. Il portait : *d'azur, au croissant d'argent en pointe et deux roses d'or en chef.*

(2) Jean-Baptiste Letellier, abbé de Raffayet, prieur de la léproserie de la Bajasse près Vieille-Brioude, remplaça en cette qualité noble Christophe d'Aurelhe de Colombines. Il n'avait aucun lien de parenté avec le célèbre Letellier, marquis de Louvois. Sa mort survint dans la nuit du 1^{er} décembre 1699. Jean-Claude du Croc, prêtre et docteur de Sorbonne, chanoine-comte de Brioude, official du diocèse de Clermont, fut nommé à sa place.

(3) Admis comme chanoine-comte dès 1697, il était fils de Pierre de Combres, écuyer, sgr de Bressolles, de la Farge et de Madeleine de Colonges. Issu d'une excellente noblesse maintenue en Auvergne le 14 déc. 1667, qui comprend au nombre de ses illustrations douze chanoines-comtes de Brioude de 1257 à 1789, dont un prévôt et un doyen de ce chapitre, des chevaliers de Malte, des pages du Roi et de nombreux officiers, il blasonnait : *de sinople, au chevron d'or, accompagné de trois étoiles de même.*

(4) Hugues-François de Colonges, licencié en théologie de la faculté de Paris, prieur de St-Jean-Lachalm, était fils d'autre Hugues, sgr de Pressy, et de Nicole de la Souche. Il fut admis en 1692 au noble chapitre de Brioude et en devint prévôt, par suite de la démission de son oncle autre Hugues de Colonges, dont nous avons parlé plus haut, laquelle fut ratifiée par bulle du pape donnée à Rome, près Ste-Marie-Majeure, aux ides de septembre 1707. Hugues-François n'entra réellement en charge que le 25 octobre 1709. Il mourut le 17 mars 1715, âgé seulement de 34 ans et fut enterré dans l'église paroissiale de Pressy, dans le comté de Mâcon. Ses armes étaient : *d'azur à la fasce d'or, chargée de trois têtes de lion, arrachées de gueules, languées de sable.*

d'azur, à un cygne d'argent.

91. — MARGUERITTE DE CHEVERLANGES, VEUVE D'ANTOINE DULAC, conseiller du Roy, président en l'élection de Brioude (1) :

de gueules, à un cheval d'argent.

92. — JEAN-BAPTISTE CHAUDON, juge châtelain de Vieilhé-Brioude (2) : *d'argent, à trois chevrons de sable.*

93. — VIDAL MARRET, escuier d'office en la chatellenie de Vielhé-Brioude (3) :

d'argent, à trois merlettes de sable 2 et 1.

94. — Le prieuré de la BAJASSE (4) :

d'or, à un chevron d'azur et un chef de même chargé d'une croix d'argent.

95. — JEAN CHAMBON, bourgeois de St-Illipse (5) :

de sable, à un lion d'or.

96. — JEAN-GABRIEL MARTINON, bourgeois de la ville de Flageat (6) :

de gueules, à trois martinets d'or.

(1) D'une bourgeoisie de Clermont-Ferrand, ayant fourni un échevin de cette ville en 1661 et anoblie par une charge de conseiller du Roi au xvii^e siècle en la personne de Pierre de Cheverlanges marié à Antoinette Martinon. Jean de Cheverlanges, conseiller du Roi, épousa le 8 fév. 1707 Suzanne Dalbine. Devenu veuf, il entra dans les ordres, fut doyen du chapitre de Clermont et mourut à Brioude le 3 mars 1709. Marguerite de Cheverlanges, sa sœur, portait : *d'azur, au chevron d'or, accompagné de deux croissants et en pointe d'une étoile de même; au chef cousu de gueules, chargé d'un croissant accosté de deux étoiles d'or.*

(2) De la même famille que Guillaume Chaudon, marchand et bourgeois de Brioude, qui signa la transaction du 29 octobre 1491, passée entre le chapitre et les habitants de Brioude, au sujet de certains droits seigneuriaux, et que Jacques Chaudon, notaire, qui reçut l'acte de fondation du couvent des Minimes de Brioude le 14 juin 1608.

(3) Fils de Jean Marret, marié le 8 février 1668 à Marie Vidal, fille de François et de Antoinette de la Vette. D'une bourgeoisie de Vieilhé-Brioude qui a fourni plusieurs notaires royaux et un capitaine de cette localité en 1692.

(4) Adjoint en 1161 à la léproserie de la Bajasse située près de Vieilhé-Brioude, au confluent de l'Allier et de la Senouire, le prieuré conventuel et électif de St-Jean de la Bajasse, de l'ordre de St-Augustin, avec son église et ses quatre chapelains, eut une existence tout à fait distincte et indépendante de la maladrerie du même nom. Il fut supprimé par bulle du pape Benoît XIV, donnée à Rome le 17 des calendes d'août 1753 et réuni à l'hôpital St-Robert de Brioude.

(5) Lire St-Illipse.

(6) Jean-Gabriel Martinon, bourgeois de la ville de Flageat, était fils de Jean Martinon, notaire royal, greffier et fermier du bailliage de Brioude et de la première femme qu'il avait épousée en 1627 : Marguerite Brulier. Il mourut en 1713, après s'être allié avec Antoinette Fayet, d'où postérité. Ses armes véritables étaient : *d'or, au chevron de gueules, accompagné en chef de deux étoiles d'or et en pointe d'un cyprès de sinople.*

97. — N. veuve de N. DE VERDIMES (1) :
d'argent, à une fasce vivrée de sable.
98. — Le **couvent des religieux** de **Pébrac** (2) :
d'or, party de gueules, à une croix de l'un en l'autre.
99. — N. **prestre prieur curé** de **St Prejaix** (3) :
de sinople, à un calice d'or.
100. — N. **prestre curé** de la paroisse de la **Voutte** (4) :
d'argent, à une croix recroisetée, au pied fiché d'azur.
101. — N. LAZENIER, bourgeois du lieu de la Vaudieu (5) :
d'or, à un paon de sable.
102. — La communauté des **marchands et autres arts et métiers** de la **Voutte**.
d'or, party d'azur, à un chevron de l'un en l'autre.
103. — Le **prieur** de la **Vaudieu** (6) :
d'or, à un bâton prieural de gueules posé en pal.
104. — N. **bailly** de la **justice** de **Pauliaguet**.
d'argent, à un soleil de gueules.
105. — N. **lieutenant de la justice** de **Pauliaguet**.
d'argent, à une main de justice posée en fasce, de gueules.

(1) Il s'agit de Catherine de Laurichesse, mariée le 12 août 1652, veuve avant 1699 de Paul-Tristan de Chazelles, écuyer, seigneur de *Védrines*, de St-Loup, maintenu dans sa noblesse le 6 octobre 1666, fils cadet de Louis de Chazelles, écuyer, sgr de *Védrines-St-Loup* et de Louise Lizet, dame de Courdes.

De Chazelles porte : *d'azur, à une tête de léopard d'or, lampassée de gueules, au chef cousu de même, chargé à dextre d'une étoile d'argent et à senestre d'un crois-sant de même.*

(2) Le monastère de Pébrac près Langeac, dont les religieux suivaient les constitutions des chanoines réguliers de l'ordre de St-Augustin, fut fondé en 1062 par St-Pierre de Chavanon. D'abord, simple prévôté, il fut érigé en abbaye l'an 1097, par bulle du pape Urbain II et Bernard de Chasnac en fut le premier abbé. Il devint dans la suite très important et eut sous sa dépendance un grand nombre d'églises jusqu'au moment de la Révolution, époque à laquelle il fut supprimé.

(3) Lire : St-Préjet (Armandon). Ce prieuré dépendait de la maladrerie de la Bajasse.

(4) Le personnage dont il est ci-dessus question devait être dom Gêrôme de Montchanin, prieur-seigneur de la Volte, résidant au dit monastère, de 1682 à 1711, à moins qu'il s'agisse du prieur titulaire non résidant : dom Pierre Allard, originaire de Blesle.

(5) Lire : Jean Lazinier. Il avait épousé en 1654 Jeanne de Mougon et appartenait à une bonne bourgeoisie de La Vaudieu, qui a produit plusieurs notaires royaux et baillis de cette localité ainsi que de Javauges.

(6) Par lettres patentes données à Laval le 9 octobre 1487, Charles VIII, sur la prière de l'abbé de la Chaise-Dieu, ordonna que le prieuré de Comps s'appellerait dorénavant le prieuré de la Vaudieu, « pour ce que le nom de Cons est vil et deshonneste à nommer aux religieuses ». (*Spicilegium Brivatense*).

106. — N. **greffier de la justice de Pauliaguet** :
de sinople, à un griffon d'or.
107. — N. **FABRE**, fils aîné, bourgeois de Pauliaguet (1) :
d'or, à un sabre de gueules, posé en fasce.
108. — N. **chevalier, seigneur, marquis de Langhac** (2) :
d'or, à trois roses de gueules, posées 2 et 1.
109. — **MARIN**, bourgeois de la ville de Chiliac (3) :
d'azur, à trois aiglettes d'or, posées 2 et 1.
110. — N. **DÉCAT**, bourgeois de la ville de Langhac :
de gueules, à un ours d'or.
111. — **L'abbaye des Chazes** (4) :

(1) Antoine Fabré, bourgeois de Paulhaguet, appartenait à une famille très anciennement fixée entre Paulhaguet et La Chaise-Dieu, connue depuis Jean Fabre vivant en 1353, dont la postérité aujourd'hui éteinte, se divisa au xvi^e siècle en deux branches. L'une fut possessionnée des seigneuries de Cortiols, de Chazaux, de Tavernolles et des Astiers, l'autre produisit : des avocats en Parlement, des notaires royaux, etc.

(2) Il s'agit de Jean-Antoine de La Rochefoucauld, marquis de Langeac, comte de Rochegonde, baron de Lastic-Montsuc (fils de Jean et de Françoise de Lascaris d'Urfé), marié en 1695 à Thérèse de Guérin de Lugeac. Il portait : *Ecartelé aux 1 et 4, burelé d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueules, celui du chef écimé, brochant sur le tout* (qui est la Rochefoucauld); *aux 2 et 3, d'or, à trois pals de vair* (qui est Langeac).

La branche cadette des Langeac, devenue branche unique, était alors représentée par Gilbert-Allyre VII, appelé ainsi le marquis de Langeac, sgr de Préchonnnet, Bonnebaut, Paleport, Commeaux, le Crest, Juilhat, etc., sénéchal d'Auvergne, fils de Claude-Allyre de Langeac, sgr de Préchonnnet, qui entra dans les ordres après la mort de Magdeleine de Montanier, sa femme. Les Langeac, aujourd'hui éteints, comptaient parmi les plus grandes maisons féodales de la Basse-Auvergne. Ils sont cités depuis Guillaume de Langeac vivant en 1105 et ont fourni une foule d'illustrations, parmi lesquelles on relève : 17 chanoines-comtes de Brioude, dont cinq prévôts du Chapitre (1136-1772), un évêque de Limoges, un abbé de Pébrac, trois abbés de St-Antoine de Viennois, des abbesses des Chazes et de Blesle, des chevaliers de Malte, des baillis des montagnes d'Auvergne et sénéchaux d'Auvergne, des chambellans de nos rois, des maréchaux de camp et capitaines de 50 hommes d'armes, etc.

(3) D'une bonne bourgeoisie de Langeac, possessionnée des seigneuries de Tanssac et de Rafalhet, qui a fourni des avocats en parlement et baillis, un abbé de Pébrac (1669-1687), des notaires royaux. Les Marin portaient : *d'azur, au dauphin d'or, posé en fasce et nageant sur une mer d'argent, surmonté en chef de deux étoiles de même.*

(4) L'abbaye de St-Pierre-des-Chazes, monastère bénédictin de femmes, fut fondé en l'an 800 par l'épouse de Claude, sgr de Chanteuges. Ce fut dès l'origine un « asile des filles de qualité ». Les religieuses étaient *dames*, formaient le chapitre, éalisaient l'abbesse qui ne pouvait être prise hors de leur sein et devaient faire preuve de 12 quartiers de noblesse (6 du côté paternel et 6 du côté mater-

d'azur, à une croix ancrée d'or, chargée d'une colombe de sable.

112. — La ville de **Langheac** (1) :

de gueules, à un chef d'or, chargé de trois fleurs de lys d'azur.

113. — N. VIALLE, conseiller du Roy, maire perpétuel de la ville de Langheac :

d'or, à un cheval de sable.

114. — N. REDON, juge de la ville de Langheac (2) :

d'or, à une perdrix de gueules.

115. — N. **baillif** de la ville de **Langheac** :

de sable, à trois mouchetures d'hermine, d'argent, 2 et 1.

116. — N. **lieutenant** de la ville de **Langheac** :

d'argent, à une fasce d'azur, chargée d'une main de justice d'argent.

117. — N. MORIN, greffier à Langheac :

d'or, à un maure de sable.

nel). Elles vivaient dans des demeures groupées autour du cloître et de l'église (casæ : habitations, d'où le nom des Chazes), mais séparées des filles roturières, admises dans le couvent, lesquelles, revêtues de la robe d'étamine et du voile de toile blanche, étaient connues sous le nom de *sœurs servantes* ou de *filles blanches*. Ce monastère, qui était chef d'ordre et avait 8 prieurés sous sa dépendance (Vorey, Rhajade, St-Arcons, St-Julien-des-Chazes, Ste-Marie-des-Chazes, Charraix, Cubelles et Venteuges), fut incendié en 1645 et reconstruit aussitôt. En 1637, il fut agrégé à La Chaise-Dieu et uni en 1670 à Cluny.

(1) Charles VIII, par lettres patentes de janvier 1487 qui érigeaient le corps municipal et consulat de Langeac, accorda comme armoiries à cette ville « un coq et une fleur de lys par dessus ». Ces armes se voient encore sur la cloche de St-Gal fondue en 1521. Elles étaient également apparentes, il y a peu d'années, au-dessus du porche de la collégiale. Une délibération du conseil municipal de Langeac, en date du 6 août 1807, prise en conformité d'un décret impérial du 17 mai de la même année les blasonne ainsi : *d'azur, à un coq d'argent, crêté et barbé de gueules, surmonté d'une fleur de lys d'or*. La description ci-dessus donnée est donc, une fois de plus, de pure fantaisie. La ville de Langeac possédait une prévôté royale, un siège de gabelles à sel, une subdélégation de l'intendance, une brigade de maréchaussée, cinq couvents, un chapitre, etc. — La devise officielle de la ville de Langeac est : Qui veult, peult. (H. Tausin : *Les devises des villes de France*, Paris, 1914, in-12, p. 295).

(2) Famille ancienne de la ville de Langeac. Jean Redon était notaire et receveur général de la seigneurie de St-Illpize le 2 août 1454. Deux branches. La cadette posséda la seigneurie de Mezel après avoir suivi en basse Auvergne, comme notaires et baillis, les Langeac sgrs de Dallet et de Mezel. Elle a produit des magistrats à la Cour des Aides de Montferrand et un conseiller au Présidial de Clermont (1698). L'ainée, restée à Langeac, était représentée au XVIII^e siècle par plusieurs conseillers du Roi, juges royaux de la prévôté de Langeac. L'un d'eux : Benoit Redon acquit la terre de Tailhac par acte des 30 novembre 1763 et 10 janv. 1764. Les Redon portaient : *d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois besants de même*.

118. — N. TALLEMANDIER, bourgeois de la ville de Langheac (1).
de gueules, à une hure de sanglier d'argent.

119. — CLAUDE MARIE, bourgeois de la ville de Langheac (2) :
d'azur, à un agneau pascal d'or.

120. — La communauté des **avocats, notaires et procureurs** de la ville de **Langheac**.

d'or, à deux écritoires posés en sautoir et accompagnés de deux bonnets quarés (sic) de sable, un en chef et l'autre en pointe.

121. — La communauté des **médecins, apothicaires et chirurgiens** de la ville de **Langheac** :

d'or, à un mortier de sable, accompagné en chef d'une lancette de même.

(A suivre.)

Georges PAUL.

(1) Louis-Melchior Talemandier, avocat en parlement, bailli de Langeac, fils de Jacques, avocat en Parlement, bailli de Langeac et de Marie Marin. Il épousa le 16 juillet 1696, à St-Paulien, Marie-Jeanne Chazal et fut anobli par lettres du roi Louis XV données à Versailles le 14 juin 1732, portant provision de l'office de conseiller-secrétaire du Roi, maison et couronne de France. Son fils, Louis Joseph Talemandier (et non Louis-Melchior II comme nous l'avons dit par erreur dans notre *Armorial du Velay*, p. 445), né à Langeac le 30 mars 1709, devint directeur des haras de la province d'Auvergne, sgr de Murat le Quaire, acquit le 21 nov. 1754, moyennant 17.000 livres, à Nicolas-François-Jules de la Tour d'Auvergne, lieutenant-général des armées du Roi, la terre du Planchat et mourut à Clermont-Ferrand où il fut inhumé dans l'église du Port, près la chapelle du St-Esprit, le 30 janvier 1771. Il avait épousé en la même église, le 23 avril 1732, Marie-Magdeleine Pétronille du Fraisse, morte le 25 nov. 1771.

(2) Sur les Marie, voir note ci-dessus.

LA MISSION
DU
Cardinal Melchior de Polignac
A ROME (1724-1732)

DOCUMENTS

(Suite)

IV

RELATION DES FÊTES DONNÉES A ROME PAR MONSIEUR LE CARDINAL DE POLIGNAC,
A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DE MONSIEUR LE DAUPHIN, AU MOIS DE NOVEMBRE 1729, TRADUITE DE L'ITALIEN (1).

(Suite)

Son Eminence choisit la place Navone, pour l'exécution de ce grand projet, non pas tant par rapport à la proximité de son Palais, mais plutôt par rapport à l'usage qu'en avaient fait les anciens Romains pour les combats du Cirque, et des autres grands spectacles dont on croit qu'elle tire son nom de Navone avec quelque changement de lettres ordinaires à toutes les Langues, rétablie et annoblie après la ruine de l'ancien Cirque, par des Portiques, des Gradins et des Bornes, par de somptueux Edifices, et par une abondance prodigieuse d'eau que rendent deux grandes fontaines aux deux bouts, de la main du fameux Michel Ange Buonaroti ; mais en bien plus grande quantité encore à la Fontaine du milieu, ouvrage du chevalier Bebuin, d'où coulent nuit

(1) A Paris, chez Jean-Baptiste Delespine, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roy, rue St-Jacques, à St-Paul, M D CC. XXX || avec Permission || 23 p., pet. in-4°.

et jour quatre Fleuves au dessous de quatre grandes Statues gigantesques qui soutiennent en l'air cette suprenante Obélisque d'Egypte. Au milieu de cette Place donc, pour renouveler l'idée de l'Epine que l'Antiquité élevoit dans le Cirque, on voyait élevé de terre deux grands Socs hauts de cinq paulmes, de trente cinq paulmes ou pieds de large, et de deux cens quarante six en longueur pour chacun, sur lesquels étoient élevez de chaque côté deux Temples superbes isolés à quatre façades ouvertes, soutenus sur huit colonnes et contre-pilastres d'Ordre Corinthien de quatre vingt pieds de hauteur, quarante de longueur et trente de largeur, ornés de statues et de trophées avec les armes de France, dans l'un desquels situé à droite, et dédié à la Paix et à la Justice, on voyoit ces deux Divinités s'embrassant en figures colorées en bronze Corinthien enluminé d'or. Ce Temple ayant au frontispice l'inscription en lettres d'or transparentes, *Paci aeternae*, et sous le piedestal de ces Divinités, *Illo sub sidere natus*.

L'autre Temple de pareille grandeur et architecture situé à gauche, dédié à la Piété et à la Valeur, portoit au frontispice l'inscription *Securitati Publicae*, et au dedans ces deux Divinités avec ce mot, *Hae tibi erunt artes* (application et pronostic que tout lecteur peut faire aisément) étoient flanqués des deux côtés par quatre pieds d'estaux sur lesquels posoient deux Dauphins les queues renversées qui soutenoient en l'air un vase antique couvert, plein de feux d'artifices.

Suivoient des deux côtés deux autres machines d'une égale beauté et construction formées par quatre grandes tables isolées avec leurs socs dessous où posoient quatre grands Dauphins pareillement flanqués par deux statues de deux Renommées, qui d'un côté soutenoient les armes du Roy, et de l'autre celles de la Reine de soixante-trois paulmes de hauteur, et au bout dudit soc étoient deux petits obelisques à chaque côté qui soutenoient une architrave chargée de feux d'artifices de quatorze paulmes de hauteur.

Il y avoit dans une distance proportionnée deux autres machines d'une moindre grandeur, dans lesquelles on voyoit les armes du Dauphin soutenues par plusieurs Génies différemment et agréablement figurés de quarante paulmes de haut, garnis de petis enfans et de trophées ; le tout en marbre feint, rongé et frusté pour y donner le goût de l'Antique.

Entre les susdites machines et les deux fontaines, on avoit élevé deux grandes colonnes qui en droite ligne continuoient l'Epine *ad instar* de la colonne Antonine et Trajanne de cinquante neuf paulmes de haut, et en contour vingt quatre paulmes avec leurs base, cimese, soc et pieds d'estaux de trente cinq paulmes de hauteur, la circonférence de soixante seize paulmes, et chacune peinte sur toile en huile par de

très bon peintres, representoient dans ses entours les plus glorieuses actions de saint Louis et de Louis le Grand, étant terminées à leur hauteur par les figures gigantesques de ces deux grands Rois, couleur de bronze Corinthien, enluminé d'or, hauts de quinze paulmes, avec leurs socs de dix paulmes, entourées toutes deux d'une rampe de fer sur laquelle portoient douze grosses torches de cire blanche, outre les autres douze qu'autant de bras tenoient sur le pied d'estal de chaque colonne qui brûlèrent toute la nuit. La première avoit dans son chapiteau écrit en lettres d'or transparentes *S. Ludovicus* et au pied d'estal *Genus alto a sanguine divum*.

Dans la seconde, on lisoit en lieu pareil : *Ludovicus Magnus*, et au pied d'estal : *Disce puer virtute ex me*.

Les trois Fontaines furent ornées par quantité de Dauphins couronnez qui rendoient l'eau par la bouche et par les yeux, par une imitation ingénieuse du goût de l'antique et des statues de ces Fontaines auxquelles ils quadroient merveilleusement.

La superbe Fontaine de l'Obelisque étoit entourée de quarante huit petites colonnes couleur de bois avec des mitthes arabesques portant au haut un grand Lis et deux bras de deux grandes torches en chacun. Les bases de l'Obelisque et les grotesques des statues étoient merveilleusement éclairées par des lumieres cachées.

Les deux autres Fontaines collaterales étant pareillement garnies de colonnes semblables au nombre de quarante, avoient aussi chacun deux torches en haut.

La ligne droite de la dite Epine de mil soixante paulmes de long étoit terminée par deux autres Fontaines construites en forme de forteresse hautes de trente paulmes et larges de soixante cinq aux armes de son Eminence, du milieu desquelles sortoit en abondance dès le grand matin des ruisseaux de vin rouge et blanc, répandus tout le jour à la populace par quatre hommes de la livrée de Son Eminence, ce qui produisit les acclamations continuelles de Vive le Roy, la Reine, le Dauphin et Son Eminence.

La nuit ayant fait tarir les Fontaines de vin, elles devinrent deux très grandes girandoles, qui ayant jetté à la fois chacune treize cens fusées, terminèrent les feux.

Toutes ces machines étoient environnées de diverses batteries posées en cinq ordres avec des moulinets et des fontaines de feu qui devoient preceder celui des machines, en sorte que la durée de celles-ci fut de plus de demie heure.

Tout le tour de la place qui est prodigieusement grande, representoit l'ancien Cirque Agonal, par cent trente trois colonnes de hauteur de vingt quatre paulmes à dix neuf paulmes de distance l'une de l'autre,

peintes en or, contournées de lauriers, et de fleurs : jointes par une architrave ornée de fleurs et de laurier, d'où sortoit un pareil grand feston qui alloit de l'un à l'autre; à leur cime étoient les armes du Roy, de la Reine et du Dauphin ornées de beaux trophées en cimetrie entremêlées par trois cornes d'abondance qui avoient chacune trois grandes torches de tous côtés avec un Lis au milieu; et entre les armes et les cornes d'abondance, il y avoit douze fanaux pareillement aux armes du Roy au nombre de trois mille avec trois mille autres que Son Eminence avoit fait distribuer aux Maîtres des échaffaux tapissés, qu'ils avoient fait élever dans les alignemens autour de la place sous les festons. Son Eminence avoit fait agrandir de beaucoup le balcon du Cardinal Ottoboni, garni par le dedans de tapis bleu et or avec les armes du Roy à la rampe d'appui, et au haut les trois armoiries en grand du Roy, de la Reine et du Dauphin sous un grand Pavillon Royal parsemé de fleurs de Lys d'or et d'azur en arabesque, aux croisées des deux étages étoient cinquante deux torches, et toute la façade richement tapissée.

M. le Prince Pamphile dont le Palais est contigu, l'éclaira de quantité de torches et autres illuminations, aussi bien que la façade de la belle Eglise de Sainte Agnès; le Cardinal Corsini qui est de suite en fit de même, aussi bien que le cardinal de Giudice qui est après; et à leur exemple tous les propriétaires du tour de la Place, et surtout les Espagnols à la façade de leur Eglise Nationale de Saint-Jacques, ce qui faisoit que toute la place fut admirablement tapissée et illuminée par tout jour et nuit avec une charmante uniformité; il y avoit aux quatre coins de cette Place qui est un prodigieux carré long, quatre échaffaux pleins de Trompettes, Cors de chasse, Hautbois, Timbales et Tambours dont les fanfarres continuoient jour et nuit, et six Tambours de Basques vêtus de taffetas cramoisy aux armes de Son Eminence rouloient par la Place et concertoient avec les cris et les acclamations du Peuple. Dès que trois cens ouvriers avoient commencé à travailler aux châteaux de cette grande Machine, les personnes de tout rang accouroient pour les voir; mais quand toutes les parties en furent rassemblées et élevées, la foule devint si grande dans cette vaste place, qu'on ne pouvoit plus s'y promener, la veille et le jour de l'exécution de cette Fête la presse y fut telle qu'on fût obligé d'y faire ranger deux cens soldats de la garde du Pape, et d'en défendre l'entrée à tous carrosses; en sorte que l'on y voyoit à pied les Cardinaux, Prélats, Princes, Princesses et autres Dames et Seigneurs rodans et admirans de tous côtés la beauté et magnificence de cette place, dont on n'avoit rien vu de pareil, ni de si glorieux pour le Roy et pour la Nation.

Le tout ainsi disposé, la nuit venue, au bruit des concerts et fanfares, cette grande place parut éclairée où le Peuple accouroit

pour se placer, elle fut si remplie en un instant, qu'il devint impossible d'y pénétrer; les échaffauts, croisées, balcons, et les toits des maisons, étoient couverts de monde, le tems étant très beau. En même tems, par toute la ville, les Palais et Maisons des Cardinaux, Prélats, Ministres, et des Nationaux étoient illuminés pour la troisième fois, et surtout le Palais de son Eminence, dont une aile donne sur la place Navone, avoit cent torches de cire blanche, sans compter une infinité de lampions et de fanaux.

Les Cardinaux au nombre de vingt et un arrivés et placés dans le Palais, l'ambassadeur de Venise, le Connétable Colonne, le Marquis d'Ormes, le Comte Gros, ministres du Roy de Sardaigne, avec quantité d'autres Ministres, Prélats et Noblesse ayant été tous régalez d'abondans rafraichissemens, on donna à l'impatience du Peuple le signal de mettre le feu aux machines, qui prit commencement par la batterie en cinq ordres qui se communiqua admirablement bien à tous les bouts de la place, sans le moindre dérangement, et qui amusa très agréablement les spectateurs pendant plus d'une demie heure : après quoi, et à l'instant toutes les machines de la grande Epine et des deux colonnes furent allumées en même tems, et restèrent allumées pendant la durée du feu, ce point de vue surprit en admiration tous les spectateurs, s'ensuivirent les décharges continuelles de l'artillerie des machines d'un côté et de l'autre de l'obélisque, avec les ordres, suites et arrangemens de décharges, et d'artifices de toutes les especes, et de nouvelles inventions qui répondoient bien au reste du grand appareil et qui durèrent une heure entière.

La Fête fut terminée par les deux grandes girandolles de deux mille six cens fusées qui partirent en même temps des susdites fontaines de vin, aux acclamations et aux applaudissemens de tout le Peuple dont il est impossible d'exprimer le ravissement, au point que ne pouvant se lasser de ce spectacle, il resta la plus grande partie de la nuit sur la place, et y retourna en grand nombre dès le matin, pour en contempler à leur aise la beauté et la magnificence; ces grandes idées ont été mises en œuvre et en exécution par la direction et les talens connus du Chevalier Pierre Ghezzi, ce qui a réveillé la verve de nos meilleurs Poètes, qui l'ont célébré par divers sonnets et autres pièces de Poésies distribuées de tous côtés.

Le tout s'est terminé avec un ordre et une tranquillité merveilleuse; ce grand spectacle en rappelant l'idée des spectacles anciens, transmet à la postérité quelque idée de la gloire du Roy et de sa Race Auguste, et sera un monument de l'élevation du génie et du zèle de Monseigneur le Cardinal de Polignac.

V

CANTATE CHANTÉE A ROME, DANS LE PALAIS DE MONSIEUR LE CARDINAL DE POLIGNAC, POUR LES FÊTES QUE SON EMINENCE Y A DONNÉES AU SUJET DE LA NAISSANCE DE MONSIEUR LE DAUPHIN. TRADUITE DE L'ITALIEN.

Personnages : Jupiter, Mars, Apollon, Astrée, la Paix, la Fortune.

La scène est sur l'Olympe.

PREMIER ACTE

JUPITER.

Par les Divinités, sur quoi êtes-vous si échauffés ? Qu'est-ce qui, trouble la tranquillité de l'Olympe ? Pourquoi Mars, Apollon et Astrée ont-ils l'épée, l'arc et la lance à la main ? D'où vient que la Paix toute échevelée n'a plus soin de sa beauté ? Elle qui est l'amour et l'espérance des Mortels ; et comment la Fortune si accoutumée aux jeux gémit-elle et se plaint-elle à présent ?

Est-ce que l'on fait de nouveau la Guerre au Ciel ? Encelade et Tifée secouent-ils le Mont Etna et Inarime ? La Discorde en fureur a-t-elle derechef jetté sa Pomme sur la table des Dieux ? Mais quelle que soit la cause de vos mauvaises humeurs, taisés-vous en. Je ne veux aujourd'hui entendre parler que de joye et de plaisirs.

Ce lys que je plantai jadis de ma propre main sur les bords de la Seine, dont je commis le soin au Destin, et sur qui vous consultâtes entre vous, ce lys garnit aujourd'hui sa tige d'un beau rejetton.

Que Vulcain aujourd'hui laisse chaumer ses forges en Sicile, en ce jour les Mortels ne verront point la foudre dans mes mains.

MARS.

C'est justement ce Rejetton Royal qui cause nos dissensions.

ASTRÉE.

Chacun de nous prétend être chargé de l'élever.

APOLLON.

Je dois être le Chiron de l'Achille de la France.

LA PAIX.

Cette place illustre,

LA FORTUNE.

L'espérance de ce grand honneur,

LA PAIX.

Appartient à moi seule.

LA FORTUNE.

Ne convient qu'à moi.

JUPITER.

La contestation est digne de tous; Jupiter lui-même en sera le Juge. Que chacun sans aigreur dise ses raisons et ses mérites.

APOLLON.

Quoi, on ose me disputer l'éducation de cet Enfant? A moi qui ai fait passer en France tous les talens du Parnasse, et pour qui j'ai abandonné les belles retraites de Libetre et de Cinte? A moi qui ai préféré l'ombre des lys aux lauriers de l'Elicon? Qui ai jetté tant de lumières dans les esprits de cet heureux Royaume? C'est par mes dons qu'Athènes porte envie au Coturne François : j'ai moi-même monté et accordé la lyre aux Cignes de la Seine ; j'ai réglé le feu de leurs grands génies, je leur ai découvert les secrets de la nature, le mouvement des sphères, la situation, la route et la distance des astres, et tout ce que la mystérieuse et scavante Égypte avoit caché aux prophanes, si le soin de ce nouveau plan m'est refusé, qui peut jamais s'en charger? Il faut ou que cet honneur me soit accordé en récompense de mes bienfaits, ou je suspendrai ma lyre sans plus y toucher.

LA PAIX.

L'ingratitude entre donc aussi dans le cœur des Dieux?

Quoi Apollon! Tu ne te souviens pas de mes dons? N'est-ce pas moi qui te préparerai la tranquillité de cette retraite? C'est par moi que les Rois François se trouverent en état de faire venir de divers Païs les Arts qui étoient fort éloignés de leur Trône? Tu en fus le guide, je les soignai, ils crurent dans mon sein et à un tel point, que donner l'âme à la toile, la vie au bronze et le mouvement au marbre n'y est plus un miracle, le sexe même n'y regarde plus comme un amusement d'égalier l'adresse de l'éguille d'Aracné et de Minerve, les fleuves mêmes y ont appris à remonter par des tuyaux jusqu'au haut des montagnes. Par moi le troupeau suit la Bergère sans craindre la lueur des armes, Par moi le Laboureur ne craint plus que le Cavalier Etranger fourage son champ.

MARS.

Quoi! Tu t'appropries mes mérites, et tu ne réfléchis pas en quel danger tu serois, si je t'abandonnois; ton loisir naît de moi, c'est moi qui ai armé la main des ayeux de ce jeune Prince, je défendis, j'étendis leurs Royaumes; mes travaux ont jetté la terreur dans l'Afrique et produit la sûreté du commerce sur la Méditerranée. Par moi le François victorieux est allé plus d'une fois étancher sa soif dans le Jourdain. C'est moi, ô Muses, qui ai ramassé tous ces trésors dont vous subsistés, et qu'Apollon ne se fâche pas, si quelquefois le bruit des armes interrompt ses concerts ennuyeux, qu'il sçache que les armes,

sont la plus belle matiere de ses chants, à l'ombre de mon bouclier la Paix est en repos, Apollon chante l'Amour badine, Jupiter si tu honores la France de palmes et de lauriers, ces palmes et ces lauriers sont arrosés et nourris de mes sueurs.

ASTRÉE.

Après l'heureux âge d'or, je quittai la terre et m'envolai au Ciel. Alors, tu le sçai, Jupiter, les passions devinrent les tyrans des Mortels, alors le monde connut l'avarice, la discorde accompagnée de sang et de pleurs, la haine cachée, le dépit violent et les autres Furies de l'Enfer. La Race des Bourbons attentive à délivrer la terre de tant de maux, me rappella dans mon premier séjour, m'accueillit, m'admit au Trône, me donna part dans les conseils, et me fit la Nourrice de ses Enfants. Jupiter si tu veux scavoir comment les jeunes Heros confiés à mes soins, profitent, considere les actions du Roi regnant, tu le verras dans son aurore imitateur de ses Ayeux, remarque avec quelle maturité il distribue les récompenses et les châtimens. Demande aux Païs qui lui obeissent combien son gouvernement est doux, et demande au monde entier ce qu'il a obtenu, ce dont il jouit, et combien il espere de son bras pacifique et guerrier ; celle qui a été Gouvernante du Pere supplie tres humblement Jupiter qu'elle la soit ausssi du Fils, ce Pere que j'ai élevé sera du monde entier, du Trône de ses Ayeux le soûtien et l'amour.

LA FORTUNE.

Si ce Père heureux, Astrée, a tant reçu de ta main, l'aimable Mere en a-t-elle moins reçu de la mienne ; par moi le Monarque François connut les mérites de cette Anguste Dame, touché des grandes qualités de son âme, de son illustre Naissance, de ses nobles sentimens, des graces et des vertus qui l'ornent, lui tourna par préférence toute son affection avec l'applaudissement de tous ses sujets ; par moi Lucine est déjà entrée plus d'une fois auprès du lit Royal, et elle me promet d'y retourner encore ; ayant tant fait, j'ai droit de demander l'éducation de ce petit Alcide, et je la demande moi qui peut à ma fantaisie rendre le monde heureux ou malheureux ; pour qu'un Souverain soit heureux, il ne suffit pas que son berceau soit entouré de gloire ; si la fortune ne le favorise, le mérite et la valeur restent sans récompense.

JUPITER.

O Dieux dans une si parfaite égalité de mérites, le jugement de Jupiter est fort balancé.

MARS.

Eh ! qui peut s'égalér à Mars ?

LA FORTUNE.

Qui peut jamais s'égalér à la Fortune ?

APOLLON.

Quel des Dieux surpasse ma gloire ?

LA PAIX et ASTRÉE, ensemble.

Et mes dons ?

LA FORTUNE.

Ah ! Si je ne suis pas préférée, j'ouvrirai par vengeance les portes de fer des gouffres où j'avois enfermé les désastres.

MARS.

Je porterai le carnage et la mort parmi les misérables Mortels, j'allumerai des Comètes horribles de sang et de trouble, je brouillerai les astres, je bouleverserai les sphères.

LA PAIX.

Au lieu de procurer les contentemens que la vertu mérite, je ne fournirai qu'une oisiveté lâche.

ASTRÉE.

Pleine de dédain, je revolerai au Ciel.

APOLLON.

Je briserai ma lire et mon arc et je les jetterai dans les tourbillons du Fleuve Leté.

JUPITER.

Holà, silence, quoi un de mes plus grands bienfaits qui donne la paix à la terre, suscite la guerre dans le Ciel ?

LA FORTUNE.

L'objet de nôtre dispute est tout du plus grand.

MARS.

Pourquoi la question est-elle encore indécise ?

JUPITER.

Jusqu'ici, Divinitez, vous avez expliqué ce que vous avez fait en faveur de cette Race sublime, vos merites envers Elle sont également grands, mais pour venir au fait, que chacun de vous déduise la méthode par laquelle il prétend former l'esprit du jeune Héros.

ASTRÉE.

Ce sera là mon soin.

APOLLON.

Ce sera toute mon application.

JUPITER.

O Dieux ! vous êtes trop vifs, il vous faut du tems pour modérer votre zèle, et pour bien méditer une telle entreprise, je vous l'accorde en attendant que les cimes de l'Olympe retentissent d'Augurs heureux et de joyeuses harmonies.

CHŒUR.

Que les soins du ciel conservent et rendent fécondes les branches tendres du Lys François.

ASTRÉE.

Tout astre benin défende du chaud et du froid ses feuilles nouvelles.

TOUS ENSEMBLE.

Que les années augmentent sa beauté, et que la blancheur de sa fleur ne perde jamais son éclat, mais qu'elle dispute sa durée aux palmiers.

ACTE SECOND

MARS.

Père Jupiter, prononce enfin ; tes longueurs m'offensent. A qui mon soin pour l'éducation des Héros est-il inconnu ? J'accoutûmerai ce Royal Enfant à dormir tranquillement sur un dur bouclier, à n'être point ébranlé par le bruit de l'artillerie, à se réjouir aux sons perçans des trompettes guerrières, à calmer ses cris par le fracas des armes, tout tendre il apprendra à soutenir le poids du casque et du sabre. Veillant auprès de son berceau, je ferai que ma lance et mon épée soient ses hochets, je ne lui inspirerai pour songes, qu'armées, batailles, soldats. Devenu plus grand, mon métier ne lui sera qu'un jeu, je serai toujours l'avant-coureur de ses victoires, et j'attendrai son arrivée triomphante et aux sources du Nil et aux abords du Gange.

L'Aurore pâlit, elle prévoit que ce Héros naissant sera vainqueur de ses climats, et les habitans de la brûlante Afrique en sont glacez.

LA PAIX.

O Mars ! Ne troubles pas le doux repos de ce Royal Enfant.

Je ferai naître des oliviers autour de lui, à leur ombre il baignera ses lèvres dans les sources de la Sagesse. Il y pourra en sûreté, soit dans les écrits des Latins, soit dans ceux des Grecs, apprendre les causes cachées des choses d'où naissent les passions ; quels vices, quelles vertus détruisent ou maintiennent les Empires, qui a fondé, qui a ruiné les Monarchies les plus celebres, et quel destin a forcé l'Assyrien, le Mede, le Persan, le Grec à régner et à servir, et mesurant le présent sur les exemples du passé il pourra dans l'obscurité des destinées prévenir l'avenir.

La gloire d'un Roi n'éclate pas moins dans les monumens de la paix que dans ceux de la Guerre. L'olivier orne si agréablement le trône, que peut-être le laurier n'en est pas si digne.

LA FORTUNE.

Mais pour que cet auguste Enfant soit heureux, il faut le confier à mon zèle, je ferai que dès sa tendre enfance, il marchera ferme sur le plus haut de ma roue, que sa petite main empoigne mon toupet, et quand après quelques années il entreprendra les plus grandes choses, il me traînera toujours après lui. S'il lui prend envie de se hasarder sur les flots de la mer, j'apaiserai les vagues autour de son vaisseau et j'assoupirai les tempêtes. S'il veut mener des armées par les montagnes et par les forêts, je lui en applanirai et lui en faciliterai le passage.

ASTRÉE.

L'école d'Astrée est nécessaire aux Monarques ; on y apprend l'art de régner si difficile. Si je suis choisie pour cette education, je lui dresserai sa tendre main sur ma juste balance, en sorte qu'elle ne penche point, mal à propos, et que l'amour ni la haine ne s'en mêlent point, et que doux pour autrui, sévère pour lui-même, il fera voir réellement au monde ce qu'Athènes a chanté dans ses Fables sur Hercule, il saura vaincre les attaques des serpens meurtriers. Quoi qu'encore au berceau, il dissipera quand il faudra les haleines empoisonnées de l'Hydre renaissant, par moi instruit il aura le courage de prêter les épaules à Atlas, et par sa piété et son zèle d'empêcher la ruine du Ciel. On ne verra pas le méchant élevé, le crime ne jouira pas du prix dû à la vertu, et ce peuple guerrier soumis à un si juste Empire se trouvera honoré d'une douce servitude.

APOLLON.

Tout ce que vous pouvez unir ensemble, ô Dieux mes rivaux ! je le puis faire tout seul et sans compagnon, je n'ai que faire de balance, d'épée, de casque, de cuirasse, ni d'aucun harnois, il suffira que je prenne quelquefois en main ma Lire et que cet Enfant m'écoute chanter les actions héroïques de ses Ayeux ; il apprendra tout dans les exemples de sa maison. Quel aiguillon pour un cœur bien né que le récit des faits et gestes des Charles et des Henris si bien imitez par celui qui du Trône de l'Ibérie regit son Empire divisé en deux mondes ; ce rameau fortuné égalera par ses actions la gloire et la grandeur de sa naissance. S'il imite son ayeul et son père, je ferai incessamment retentir à ses oreilles ses noms glorieux, et par dessus tout il entendra mon archet merveilleux faire souvent repeter à mes cordes harmonieuses le nom de Louis, tantôt de Louis le Grand, tantôt de Louis le

Juste, tantôt de Louis le Débonnaire, le souvenir de ses grands Ayeux enflâmera d'une noble emulation ce jeune rameau, et également comme eux, pour devenir aussi l'objet de mes chants, il courra aux triomphes.

JUPITER.

Jusqu'ici heureux habitans des Cieux, voilà assez parlé de votre côté et assez écouté du mien, il est tems de prononcer, écoutez.

Pas un de vous ne suffit seul à cette entreprise, il faut que vous vous y joigniez tous, l'école seule de Mars aurait trop de rudesse, celle de la Paix trop de molesse ; qu'ils fassent tous deux un juste mélange de leurs qualitez. Qu'Astrée et la Fortune unies ne le quittent point, que la sagesse d'Astrée modère les caprices de la Fortune, il voguera en sûreté sur l'Océan des vicissitudes de ce monde, et quand, soit en bourasque, soit en calme, l'un tiendra la voile, et l'autre le gouvernail. L'emploi du Dieu de Delphe sera de tourner le cœur de cet Enfant à suivre les grands exemples de ses Ancêtres en leur fournissant nouvelle matière à ses chants ; ce travail commun vous doit plaire à tous. Jupiter y tiendra sa partie. Ce n'est pas trop que tout le Ciel soit occupé du berceau où git l'espérance et la gloire de cette auguste Tige, que la troupe celeste s'applique à l'Ouvrage : Je me charge d'ordonner à la Parque de filer très lentement et très longuement pour lui, et que ce beau rejetton accordé aux desirs du monde, voye après un grand nombre d'années, et après que ses cheveux auront blanchi, ses arrières neveux jouer autour de lui.

LA PAIX.

Cet Arrêt est digne du grand Jupiter.

ASTRÉE.

Je m'y soumets très volontiers.

MARS.

L'impatience me prend de commencer.

APOLLON, LA FORTUNE ensemble.

Volons en foule en ce climat, dans cette Maison Royale.

JUPITER.

Je me mets à votre tête, venez Divinitez, que désormais Mars laisse la Trace, Fébus l'Elicon, et tous quittant l'Olympe, établissons nôtre séjour dans la France.

Fin.

Permis d'imprimer ce 20 janvier 1730 : HERAULT.

(A suivre.)

ULYSSE ROUCHON.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART DANS LA HAUTE-LOIRE

PEINTRES ET SCULPTEURS DU VELAY

(Suite)

La dernière mention d'un travail exécuté par Bonfils se trouve dans une pièce des archives du chapitre cathédral (1). On paya en 1732 « au sieur Bonfils, pour dessin des sculptures de la sacristie, de l'autel de la chapelle Saint Gorges et de plusieurs consoles, 30 livres ».

Parmi les bonnes sculptures anonymes que l'on peut signaler dans la région du Puy doivent se trouver plusieurs œuvres de Mathieu Bonfils, mais les caractères de son travail ne peuvent être précisés au point de permettre des attributions sans documents.

Bonfils mourut au Puy le 21 mai 1741, à l'âge de 85 ans dit son acte de décès, qui est ainsi en désaccord avec son acte de mariage (2). Sa femme lui survécut jusqu'en 1773.

On ne connaît aucun enfant qui soit né de ses deux mariages. Les archives municipales du Puy donnent bien le nom de *Jean Bonfils*, sculpteur (3) mais il suffit de voir la signature pour constater que ce personnage n'est autre que Mathieu Bonfils.

Son frère *Pierre Bonfils*, qui signa son acte de mariage, était

(1) Archives Départementales, G. 272.

(2) Archives Municipales du Puy, E. 70. f° 19 v°.

(3) Archives Municipales du Puy, E. 91. f° 58.

peintre et sculpteur : il figure en cette double qualité comme témoin d'un acte de mariage du 25 septembre 1730 (1).

L'œuvre authentique de Bonfils ne permet d'avoir qu'une idée bien incomplète de ses qualités d'artiste, mais on peut juger de son talent par celui des élèves qu'il forma, tels que Samuel, Gros, les frères Michel et sans doute aussi les frères Portal.

En résumé, si Vaneau fut le véritable fondateur de l'école de sculpture du Velay, c'est à Mathieu Bonfils que revient le mérite d'avoir transmis son enseignement, dont l'influence se fit sentir encore au début du XIX^e siècle, malgré les destructions de l'époque révolutionnaire. Il a manqué seulement aux derniers dépositaires des bonnes traditions l'occasion de continuer à montrer ce qu'ils étaient capables de faire : les plâtres bariolés de Saint-Sulpice et les marbres italiens ont chassé de nos églises, repeintes à neuf, les autels et les statues de bois sculpté.

GABRIEL SAMUEL

Gabriel Samuel naquit à Huelle, paroisse de Sainte-Sigolène Haute-Loire) le 10 mai 1689, de Samuel maître menuisier, et de Catherine Masson.

Le 3 juillet 1711, il entra comme apprenti dans l'atelier de Mathieu Bonfils. Voici le texte de son contrat d'apprentissage (2).

« Nous Mathieu Bonfils M^e Esculteur de cette ville du Puy et Antoine Samuel du lieu d'Uelle, paroisse de Sainte Sigoullene soubsignés avons passé les pactes et convantions suivantes à scavoir que moydit Bonfils ay pris pour aprentif Gabriel Samuel, fils dudit Antoine pour luy aprendre et enseigner le métier des-culteur dont je fais profession de mon possible sans luy rien sceller ny cacher le apprentissage fait pour le terme de trois années et demy qui prendront leur commencement aujourd'hui et finiront à pareil jour et ce moyennant la somme de cent livres que moydit Samuel promet de payer audit sieur Bonfils a deux payements esgaux, le premier a la prochaine feste de saint Barthelemy et le second un an après auquel apprentissage moydit

(1) Archives Municipales du Puy, E. 69.

(2) Déjà publié par M. l'abbé Pascal (*Pierre Julien*. Paris, 1904.)

Gabriel Samuel me suis et sobmis de la licence et permission de mond. père et promis d'executter led. apprentissage pendant lesd. trois années et demy et d'obéir et entendre aud. sieur Bonfils en toutes choses honnettes et licittes et luy estre fidelle en tout et moydit Bonfils promés de moncotté comme dessus de luy apprendre et enseigner led. métier et estat desculpteur dont je fait profession et de le nourrir, blanchir et coucher, et le conduire en tout en bonne vie et mœurs, et moydit Antoine Samuel me rends cautions audit s^r Bonfils de la fidélité et du service de mond. fils et de payement de ladite somme de cens livres. En foy de quoy avons fait les presentes doubles au Puy ce troisieme juillet mil sept cens onze en presances des soubsignés. Bonfils. Samuel, Pierre Sicard, P. Mement ».

Le 6 juin 1719 (1), le jeune sculpteur épousait en l'église de Saint-Pierre le Monastier, Marguerite Assezat, fille de Pierre et de Marie Chanal, du Puy. De ce mariage naquirent le 18 mars 1720, Antoine Mathieu, dont le parrain fut Mathieu Bonfils, Marie Marguerite Samuel, qui épousa le 26 septembre 1741 Marcelin Dioudonnat, horloger, et plusieurs autres enfants, tous morts en bas âge.

Son atelier était installé dans la rue de la Sabaterie, conduisant à l'église du Collège.

En 1722, le 20 juillet, il acquit du bureau de l'Hôpital Général une maison située rue de la Chaussade, ayant appartenu jadis à Fontfreyde (2), moyennant la somme de huit cents livres et « une statue de saint Alexis, de l'auteur d'environ trois pieds et demy, dorée et peinte dans sa perfection », qui devait être livrée le dimanche des Rameaux de l'année suivante (3).

Marguerite Assezat étant morte le 5 août 1737, Samuel se remaria le 29 juillet 1738 avec Catherine Laporte, fille de défunt Jean Laporte et de Françoise Portal, de la paroisse de Saint-Pierre Latour. Joseph Marcon, sculpteur, était témoin à l'acte de mariage, ainsi qu'au contrat passé le 17 juillet, chez M^e Durastel ; la dot était de 200 livres.

(1) La date de 1713 donnée par M. l'abbé Pascal, *loc. cit.*, p. 14 est erronée.

(2) Numéro 82 de la rue Chaussade.

(3) Archives de l'Hôpital Général. E. 3, registre, p. 161.

La première œuvre de Samuel dont la date nous soit connue est la statue de *Saint Alexis* exécutée, en 1724 pour l'Hôpital Général. Cette statue existe toujours dans la chapelle. L'exécution en est habile, mais très sommaire.

En 1733 nous trouvons Samuel occupé à faire un tabernacle pour l'église de Saint Pierre le Monastier. Voici le texte de la police passée avec Rome, curé, le 12 avril 1733 (1).

« Nous, soussignés, avons convenu ainsi que s'ensuit : scavoir moy *Gabriel Samuel*, promes et m'oblige de faire un tabernacle pour l'église Saint Pierre le Monastier, conformément au devis que j'en ay fait lequel j'ay devers moy paraphé par M. Rome, curé de ladite église, lequel tabernacle je dois avoir mis en place à la prochaine fête St Michel archange, et de plus je m'oblige de mettre aplomb les colonnes dudit autel autel de paroisse comme aussi celles de l'autel St Joseph, le tout au pris et somme de trois cens livres de laquelle j'en ay receu cinquante livres dudit sieur Rome curé et moy, Mathieu Rome, curé, promes payer le restant audit Samuel, scavoir autres cinquante livres à moitié ouvrage et les deux cens livres restantes, l'ouvrage posé et les deux dits autels mis aplomb. Fait double au Puy ce 12^e avril 1733.

« Rome, curé

Samuel.

« Plus receu cinquante livres le 17 septembre 1733.

Samuel.

« Plus receu cent livres de monsieur Roche, marchand bourgeois, ce 16^e avril 1734.

Samuel.

« Plus le sieur Samuel a touché les autres cent livres qui parfont celle de trois cent livres de la Marie du Bondiëu, que j'ay moy même donné au sieur Samuel ».

Il est regrettable que ce contrat soit si discret sur la forme du tabernacle ; une description eût permis peut être de le retrouver à l'église du Collège, où fut transporté le mobilier de Saint Pierre en 1782.

(1) Archives de l'Hôpital Général du Puy, papiers de Rome.

Le prix fait de la *chaire à prêcher de Craponne* est moins laco-
nique. En voici le texte d'après M. l'abbé Pascal, qui l'a déjà
publié parmi les pièces justificatives de son ouvrage sur Pierre
Julien.

« Prix fait de la chaire de Craponne moyennemt 575 l.
consenty par M. Caprais de Vinols, curé et M. Pierre Porrat, et
Joseph Montaigne, marguilliers, à sieur Gabriel Samuel sculpteur,
Pierre Clavel, Baptiste Boule et Louis Vignon, menuisier.

« L'an mil sept cent trente cinq et le vingt septième jour du
mois d'avril avant midy, par devant le notaire royal du nombre
reduit et reserve de la ville et mandement de Craponne. Establis
en leurs personnes M. Caprais de Vinols, sieur Dumontel, docteur
en théologie prieur et curé de ladite ville, Pierre Porat, sieur du
Cluzel, seigneur de Santignac les Giroux, et sieur Joseph Monta-
gne bourgeois, marguilliers de la fabrique de l'église paroissiale
dudit Craponne par délibération de ville d'une part, et sieur
Gabriel Samuel, maître sculpteur de la ville du Puy, Pierre
Clavel, Joseph Boule et Louis Vignon maîtres menuisiers habi-
tants dudit Craponne. Lesquels conjointement avec ledit Samuel
ont promis comme s'obligent de faire et construire une chaire à
prêcher pour ladite église paroissiale dudit Craponne le tout bois
de noyer que lesdits menuisiers seront tenus de fournir a leur
fraix et depans de même que de faire tout ce qu'y conviendra de
profession. Chacun d'eux pour un tier et ledit Samuel ne sera
tenu de fournir aucune chose mais si faict bien de faire ou faire
faire toute lesculpture qu'y conviendra suivant le dessin et plan
signé de sa main qu'il nous a lessé et le tout conformément à
icelluy et par expres y placer les quatre evangilistes en bois que
dessus, saint Capraix dans le dossier de ladite chaire, et une
renommée au couronnement d'ycelle, et d'ajouter audit plant une
pante de fleurs à chaque coin d'ycelle, laquelle dite chaire faicte
et parfaicte conformément audit dessin et plant et a ce que dessus
ils promettent aussy comme s'obligent solidairement lun pour l'aut
et lun deux seul pour, le tout sans..... et autre benefice et droict à
quoy ont expressement renoncés, Lavoir posée et placée a la grille
ou est actuellement la chaire qu'y existe a la feste de Saint Michel
archange prochaine. Le tout moyennant le prix et somme de

cinq cens soixante quinze livres et qu'il sera fourny par lesdits sieurs marguilliers tous les cloux et ferremants necessaire pour la construction ou patement de ladite chaire etc ». (La suite est sans intérêt). L'acte fut passé devant le notaire Gallet.

On peut voir encore la chaire de Samuel dans l'église de Craponne. Elle a conservé sa Renommée, ses « pantes de fleurs » et l'ensemble de la boiserie, mais des bas-reliefs il ne subsiste que des vestiges qui permettent seulement d'en reconnaître le contour général et de retrouver dans les parties accessoires quelques détails d'une exécution délicate.

La Révolution a traité de même les boiseries du chœur, dont l'état actuel ne permet pas de reconnaître la main de Samuel ni celle d'un de ses contemporains. C'était un travail d'une grande élégance.

Des « estatues » que Vaneau aurait exécutées pour l'église de Craponne, aucune trace ne reste.

En 1746 Samuel reçut du père Ponssonnet syndic du collège des Jésuites, la commande d'un tabernacle pour l'église de Polignac. Ce travail, dont il ne subsiste aucun vestige, fut terminé en 1748.

Dans la même année le sculpteur fut occupé avec Portal l'aîné à décorer la sacristie de la Cathédrale du Puy, et reçut pour ce travail 49 livres.

Enfin nous trouvons une œuvre à peu près intacte portant sa signature et datée de 1753. C'est le retable avec l'autel de la petite *chapelle de Guitard*, près le Puy, seul reste de l'élégante décoration de cet oratoire, conservé chez M. de Causans à Coubon.

Le bas-relief du retable porte la date de 1753, et la signature: Samuel et Gros F. T.

Joseph Marie Gros, élève de Samuel, était fils de Joseph Antoine Gros et de Marguerite Dauriac, de Carpiniano (Piémont). A l'âge de 28 ans, le 10 avril 1742, il épousa au Puy Marguerite Roux, âgée de 23 ans (1).

Le retable représente un ciel nuageux dans lequel sont figurés

(1) Arch. Mun. du Puy, E. 92 bis, fol. 47 v°.

la sainte Trinité et une Vierge triomphante accompagné de Chérubins.

Au bas de la composition est le personnage principal, saint Antoine, ermite, représenté dans son costume traditionnel, avec son humble compagnon. D'autres saints qu'il est assez difficile d'identifier, sont agenouillés sur le même plan, et manifestent leur admiration par des gestes un peu raides.

L'ensemble du panneau est très décoratif. Il donne une idée favorable du talent des deux auteurs.

Le détail est habilement traité, et l'exécution rappelle, avec un peu plus de sécheresse, les caractères du travail de Vaneau.

Les défauts du bas-relief de Guitard, gestes symétriques, étoffes raides, mains petites et trapues, se retrouvent dans le beau tympan qui orne la porte de la chapelle de l'*Hôpital Général* du Puy.

On attribue généralement à Vaneau ce travail, qui semble être plutôt le chef-d'œuvre de Samuel.

Aucun des défauts qui le rapprochent du bas-relief de Guitard n'appartient à Vaneau, et le caractère général de la porte, dont le décor est bien du XVIII^e siècle, vient appuyer cette observation.

Enfin il suffit pour confirmer l'attribution du bas-relief à Samuel, de rappeler la date à laquelle fut construite la chapelle.

La construction en fut décidée par une délibération du 2 juillet 1751. Après un concours entre les architectes Portal et Hack, le plan de ce dernier fut approuvé le 26 juillet 1752, et son concurrent chargé de l'exécuter.

L'église fut consacrée en 1757, La clef de la porte fut livrée par le serrurier Charreyre, le 28 octobre 1758. La porte était donc faite à cette date, et serait le dernier travail de Samuel, aidé peut être par Gros.

Le bas-relief du tympan représente d'un côté saint Pierre et saint Alexis, de l'autre saint Joseph et sainte Hélène (1), adorant la Sainte Trinité que figure un triangle entouré de rayons et de nuages.

(1) Saint Alexis et sainte Hélène étaient les patrons de l'ordre de la Croix qui ne prit possession des services hospitaliers que vers 1733. On ne peut donc supposer l'adaptation d'un panneau exécuté au XVIII^e siècle.

Des chérubins et un petit ange portant le tiare de saint Pierre agrémentent la partie inférieure du bas-relief.

C'est un travail intéressant, la composition est pleine de mouvement, exécutée avec des accents vigoureux qui sous l'épaisseur de la voûte font bien jouer la lumière, en somme, c'est une œuvre parfaitement adaptée à sa destination décorative.

Samuel mourut le 24 novembre 1758.

Le vrai chef-d'œuvre du sculpteur fut son élève Pierre Julien (1).

LA FAMILLE PORTAL

Un modeste devis de catafalque projeté en 1755 pour le service funèbre en l'honneur de M^{me} de Pompignan, mère de l'évêque, par les consuls du Puy, nous révèle l'existence au Puy d'un atelier de famille, l'atelier des Portal.

Ce catafalque fut en effet commandé à Portal père, Portal fils aîné. Portal fils cadet et Barthélemy Portal.

Le 9 octobre 1755 on leur fit une autre commande pour le service de M. de Polignac (2).

CLAUDE PORTAL PÈRE

Claude Portal, le père, habitait la paroisse de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Dans les pièces qui le concernent, il prend simultanément les titres d'architecte, entrepreneur de bâtiments, maître charpentier ou maître menuisier. Enfin, dans une quittance de l'année 1758, conservée aux archives de l'Hôpital-Général du Puy, il se dit sculpteur.

Le 25 juillet 1737 il contresignait le mémoire — sans doute rédigé par lui, — de Jean de Clapier, directeur des travaux publics du Languedoc, sur les réparations nécessaires à la cathédrale du Puy (3).

(1) Il eut aussi pour élève *Anastase Bonguiot*, mort avant le 6 janvier 1734.

(2) Archives municipales du Puy A. A., 9 octobre 1755.

(3) Archives départementales de la Haute-Loire G. 162.

Il épousa Jeanne Cartal, dont il eut deux fils, Jean-Pierre et Jean-Claude, tous deux sculpteurs et architectes.

Claude Portal, père mourut le 18 avril 1770 et fut enterré dans l'église de Sainte-Claire.

BARTHÉLEMY PORTAL

Barthélemy Portal, frère de Claude, était maître menuisier, peut être aussi était-il sculpteur.

Il épousa Marie-Anne Terrasse, dont il eut un fils, Jean-Claude, né le 11 septembre 1722.

Nous ignorons la date de son décès : il vivait encore en 1748.

Son fils Jean-Claude est sans doute le sculpteur de ce nom qui faisait en 1793 partie de la Société Populaire du Puy.

JEAN-PIERRE PORTAL DIT « PORTAL L'AINÉ »

Le premier des enfants de Claude, Jean-Pierre Portal, né le 12 septembre 1715, était garçon sculpteur lorsqu'il épousa le 12 novembre 1739, en l'église de Saint-Georges, Anne-Françoise Jouffre (1).

Il habitait alors la rue des Tables, près de l'atelier du sculpteur Bonfils.

Le 17 septembre 1748 il épousait en secondes noces Antoinette Aymard, fille d'un notaire (2).

Pour se distinguer de son frère, il prenait le surnom de *Portal l'Ainé*.

Il est resté quelques traces de ses travaux.

En 1748, il travaillait à la cathédrale du Puy, aux boiseries de la sacristie, et reçut pour ce travail onze livres (3).

A la date de 1750, nous trouvons aux archives de l'Hôpital-Général du Puy une quittance donnée par Jean Portal, sculpteur, et Antoinette Aymard sa femme.

Enfin, le 2 juillet 1756, le sculpteur entreprenait une œuvre,

(1) Arch. mun. du Puy, E. 59, fol. 11, v°.

(2) Arch. mun. du Puy, E. 75, fol. 11, v°.

(3) Arch. dép. H. L. G. 158.

qui, heureusement demeurée intacte, permet d'apprécier son réel talent : c'est la chaire à prêcher qui orne la chapelle de l'Hôpital-Général.

Le dessin du projet est conservé aux archives de cet établissement.

Il diffère peu de la chaire exécutée, et n'en donne d'ailleurs qu'une idée très insuffisante : le croquis est un peu maladroit, tandis que le meuble est d'une fort belle exécution.

L'ensemble, composé de panneaux légèrement décorés d'attributs sans autre intérêt que celui d'un habile travail, vaut surtout par son élégance, mais les petits anges qui couronnent l'abat-voix sont un excellent morceau de sculpture, qui rappelle la filiation de l'atelier de Vanneau. Il semble que l'atelier des Portal dut, concurremment avec celui de Samuel, succéder à l'atelier de Bonfils.

La note suivante, écrite en travers de la feuille qui porte le dessin de la chaire, nous donne le nom de l'auteur, Portal l'Ainé, dont il est facile de reconnaître la signature.

« Au lieu de la gloire il y sera fait un panneau en ornement, autour de la chaire le panneau sera exécuté à la moderne ou à la mosaïque au choix de messieurs les directeurs, les armes de l'hôpital seront exécutées au cul de lampe. Il y aura un panneau et la moitié d'une autre s'il est nécessaire qui s'ouvriront pour entrer dans la chaire. La chaire sera faite en bois de noyer du plus beau et la charpente en dedans en bois de chêne ou de frêne, tout le surplus conformément au dessin et au plan paraphé. La chaire et le couronnement doit être achevé et posé dans tout le mois de septembre prochain moyennant la somme de deux cent cinquante livres que je me charge de faire payer par Monsieur Rabinet trésorier au sieur Portal entrepreneur et prix facteur en deux paiements savoir cent vingt cinq à réquisition et les autres cent vingt cinq livres à la fin d'ouvrage

arrêté le 25 juillet 1756

paraphé par nous soussignés

Alirol syndic et commissaire

Portal

Espanhon

Deladevèze

Liotard

Besqueut

Rabinet trésorier ».

Jean-Pierre Portal ne se contentait pas d'être un bon sculpteur. Il fut un architecte dont nous pouvons, à défaut d'œuvres connues, reconnaître au moins l'ingéniosité dans un projet pour des transformations à faire à la cathédrale du Puy. C'est à lui qu'il faut attribuer en effet un devis sans signature ni date, pour « les réparations à faire pour changer de place l'escalier qui primitivement aboutissait dans le chœur de l'église cathédrale du Puy pour le remplacer par deux entrées latérales » (1).

Ce devis a été publié en entier dans l'ouvrage de M. Noël Thiollier sur les églises romanes de l'ancien diocèse du Puy.

Il se rapporte aux plans que nous eûmes la chance de retrouver aux archives, et qui permettent de comprendre l'ancienne disposition intérieure du monument.

Chargé de préparer un projet d'escalier, Portal Ainé en propose trois, « en fer à cheval, en corne de limasson, et en elle de papillon ».

Après le choix du plan à exécuter, le travail fut confié à Portal le Cadet.

Jean-Claude Portal, second fils de Claude, né le 5 mars 1728, épousa le 13 juillet 1752 Marie-Gabrielle Beraud, dont il eut plusieurs enfants, tous morts en bas-âge.

Le 26 juin, devenu veuf, il se remaria avec Marie Jalat.

En 1793 il faisait partie de la Société populaire avec son cousin Jean-Claude fils de Barthélemy. Tous deux étaient sculpteurs.

Il mourut le 22 pluviôse an VIII.

PORTAL CADET

Jean-Claude Portal, dit le Cadet, ne produit son nom, suivant l'usage, qu'après la fin de son apprentissage.

On le voit paraître pour la première fois le 9 octobre 1755, date

(1) Arch. départ. H.-L., G. 162.

à la quelle il figure avec Portal père, Portal fils aîné et son oncle Barthélemy Portal dans le prix fait du catafalque pour le service de M^{me} de Pompignan.

Lors des grandes réparations faites en 1757 à la chapelle de l'Hôpital-Général du Puy, on le trouve employé à ces travaux comme architecte et sculpteur.

Il reçoit pour divers travaux, le 22 avril 1757, soixante douze liv.

Le 27 octobre 1757 on paie « à Portal fils cadet la somme de 120 livres à compte de ce qui lui est dû pour les journées fournitures par luy faites pour l'hôpital et retable de la chapelle de la Magdelaine.... ».

On peut considérer comme ses œuvres les deux autels en bois peint et doré qui subsistent dans cette chapelle. Ils ne sont pas d'un grand intérêt, mais la construction du monument, dirigée en entier par lui d'après les plans de son concurrent Hack, peintre-architecte, permet de constater chez Portal Cadet l'apparition d'un véritable talent. La signature « pour atis (acquit) Portal cadé » indique une certaine tendance à la fantaisie dans l'orthographe du jeune architecte (1).

Un compte du 7 janvier 1758 (2) montre la variété des talents de cet artiste.

« Compte de Portal fils Cadet pour l'Hôpital-Général :

« Etat des fournitures ou journée que j'ai employé pour l'eglize de l'opital général.

Premièrement avoir employé 4 journée pour desiner la table de la communions en petit et an grand 4 j.

plus avoir mastiqué le tabernacle du metres outel avec le béc de cane des extremité de l'otel 1 j. 1/2

plus avoir doré aux deux cloches les nom des parain et marennes 1 j. 1/2

plus avoir employé 9 journée pour brojer les couleur de noyer ou faire les coles ou le passer trois couches, sy 9 j.

plus avoir employé 12 journées pour paindres les balastrades ou les atiques de la tribunes sy 12

(1) Archives de l'Hôpital-Général du Puy, quittance du 28 octobre 1757.

(2) Archives de l'Hôpital-Général.

plus avoir passer les vernis ou tambour et a la chere a preché,
sy 3

J'ai employé 17 jour de moi de ce qu'il et nonsé sy desus et
14 de mes ouvrier 31 jours

En marge est le reçu suivant, qui se rapporte à un autre compte.

« J'ai resu 18 livres de Monsieur Robinel tresorier de l'opital
jeneral pour reste du conte en l'otre par dont tite tan le dit oupital
que M. Robinel, au Puy ce 7 janvier 1758. Portal ».

Suit le compte « en l'otre par » :

« Fourniture de l'or ou mordans que j'ai employé aux deux
cloches pour les noms des parains et marenés 6 l. 3 s.

plus esprit de vaint ou litage d'or et seruze que j'ai ajouté aus
verniss de la porte d'entrée 4 l. 18 s.

plus avoir employé 3 bouteilles et demi de verni qu'il sont
enoyé au tanbour avec les balustrade a coté et les chemises des
chapelles et la moitié de la chere a preché avec la porte de la
sacristie etc... ». 7 l. 4 s.

C'est encore un travail de peintre doreur et vernisseur, autant
que de sculpteur, que l'Hôtel-Dieu du Puy fait exécuter à Portal
Cadet en 1759 pour refaire en partie et restaurer l'autel de l'église
du Saint-Esprit (1).

POLICE ET QUITTANCE DE 659 L. POUR LE TABERNACLE
DE L'ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT.

Nous soussignés Jean Dominique Sordon de Creaux, Claude
Estienne de Glavenas chanoines de l'église cathedrale du Puy
maitres administrateurs de l'hotel Dieu et François Irailh curé
dudit Hotel Dieu commissaires nommés par deliberation du
18^e décembre de l'année dernière à l'effect de convenir avec Jean
Claude Portal sculpteur de cette ville pour un tabernacle a neuf
et autres reparations qu'il convient de faire au retable du maitre
autel de l'église du saint Esprit, avons passé les convantions sui-
vantes premierement ledit Jean Claude Portal s'oblige dans le
delay de six mois a compter du jour de la datte de ladite police

(1) Archives de l'Hôtel-Dieu du Puy, H. E. 7, p. 182, E. 9, p. 76-138.

de faire travailler la sculpture et la menuiserie d'un entier tabernacle, de mesme que l'exposition du saint sacrement en cœur de pin conforme à la partie du dessein par nous paraphé ce jourd'huy lequel entier tabernacle avec les figures qui la compaignent seront dores a fonds d'or fin bien bruny et matté selon les reigles de larc, soblige de plus ledit sieur Jean Claude Portal de lever environ un pied et demy le tableau, et de faire a neuf la corniche ceintrée qui doit servir de couronnement suivant le dessein qu'il a présenté et qu'il a esté aussi paraphé ce jourdhuy den dorer les ornements, et monture comme dessus, de mesme que de faire a neuf la traverse ceintrée du haut dudit tableau den dorer aussi les ornements et moulure et de représenter dans l'espace qui se trouvera entre ladite traverse et corniche le saint nom de dieu avec des nuages et des rayons qui l'accompagneront le tout bien sculpté et doré comme tout ce dessus, et a legard du vuide qui se trouvera entre la traverse du bas du tableau et l'autel sera remply par des panneaux peints en couleur de marbre, de mesme que toute la plinte du retable, sera tenu de plus ledit Portal de racler jusques au bois les deux grandes figures qui sont représentées sur les deux ailles du retable et apres les avoir bien réparées les redorer les repindre et les replacer — et pour ce qui est du reste des ornements il sera tenu les bien reparer, de decrasser toute l'ancienne dorure rafraichir tous les glacés et repindre toutes les tettes des cherubin et de donner a tout le fonds de l'ouvrage telle couleur qui sera plus du goust de messieurs les commissaires et finalement de rajuster le tabernacle qui est actuellement en place et daller le poser dans leglise du Vernet, et nous commissaires nommés promettons en considération de tout ce dessus de faire payer audit Portal la somme de six cens cinquante six livres en trois payements, scavoir celle de cent cinquante livres lhors quil commencera l'ouvrage, celle de deux cens livres a moittié douvrage et le surplus apres que l'ouvrage sera parachevé dans le delay de six mois quil aura esté veriffié et approuvé par tels experts que messieurs les commissaires jugeront a propos de nommer a cet effect fait double des presantes au Puy le quatorziesme janvier mil sept cens cinquante huit.

Decreaux chanoine administrateur. Glavenas chanoine maitre administrateur. Trail curé commissaire. Portal.

Quittance.

J'ai resu de monsieur Bereaud administrateur de lotel Dieu la somme de six cens cinquante six livres conformement a la presente polisse. Dont quite ce 24^e octobre 1759. Portal le cadet.

En 1760 apparait chez Portal cadet le peintre d'écussons.

Le 24 novembre 1760 il reçoit 24 livres pour avoir fait les armoiries des consuls en exercice et celles de la ville. Le 10 décembre 1768 il reçoit encore 36 livres pour le même travail (1).

En 1761 le talent du peintre se précise par un tableau signé *C. Portal cadet pinxit 1761*.

Ce tableau, le seul de cet auteur que l'on ait signalé, est conservé dans l'église du Monastier.

Il représente saint Martin vêtu d'une chape. Le saint, debout, montre des armes, allusion à son ancien état. Dans le fond, devant une forteresse, on voit saint Martin soldat partageant son manteau avec un pauvre. Le paysage ne manque pas d'agrément.

La peinture est bien conservée. Sans être un chef-d'œuvre, elle présente une moyenne de qualités fort honorable. Elle doit à sa tonalité grisâtre et discrète une certaine distinction et un aspect assez décoratif. Elle donne en somme une idée favorable de Portal cadet peintre.

Cette impression est confirmée par la vue d'un beau portrait que possède M^{me} Pouzol, du Puy. Ce tableau, daté de 1762, représente dans son costume vert de grand maître de Saint Hubert, Joseph de Bérard de Ville. Le chasseur montre à son chien une perdrix, et dans le fond on reconnaît le paysage de Ville, près des Pandrauds.

Un portrait de Portal cadet, que possède M. Léon Cortial, est sans doute l'œuvre de ce peintre.

Il ressort d'une pièce appartenant à M. Léon Cortial que Portal cadet exécuta dans l'église du Monastier divers travaux, notamment la balustrade du chœur, et sans doute les ferrures, qui sont bien de son style.

(1) Quittances au musée du Puy. L'écusson auquel on les a jointes ne paraît pas être un de ceux dont il s'agit.

De l'année 1763 à l'année 1766, Portal cadet construit sur la place du Martouret l'Hôtel de Ville du Puy. La disposition intérieure du bâtiment a été changée depuis sa construction, de sorte que pour juger de l'œuvre on doit se contenter d'en voir la façade et l'escalier. L'un et l'autre sont de bonnes proportions, sans qu'on puisse y remarquer de mérite supérieur à la bonne moyenne du pauvre style qui régnait alors.

En 1767 un théâtre est construit sur la place qui prend le nom de place de la Comédie (aujourd'hui le Marché Couvert). Portal Cadet en est l'architecte (1).

Quelques années se passent ensuite sans que nous retrouvions une mention de notre architecte. Sans doute les employa-t-il à des travaux pour des particuliers. Peut être devons nous aussi attribuer à cette période l'exécution de travaux de sculpture sur bois, l'art de Portal aîné que le cadet ne pouvait entièrement délaissier. Ces boiseries se trouvent aujourd'hui dans l'église de Tence, dont elles sont le plus bel ornement. Elles avaient été acquises au début du xix^e siècle par l'abbé Pierre Péala, curé de la cathédrale du Puy, et cédées par lui à son frère Régis Péala, curé de Tence, où on les installa dans le chœur en 1854.

Ces panneaux portent la signature PORTAL CADE AN (2) sur une cloche en demi-relief. Ils sont très élégants, mais d'une ornementation fort simple, rappelant quelque peu les panneaux de Portal aîné à l'Hôpital-Général du Puy.

Les panneaux sculptés en forme de médaillon (sauf celui qui représente un évêque) sont l'œuvre de Portal seul. Le reste des boiseries a été refait et remanié.

On voit sur un panneau des armoiries presque entièrement effacées, où on lit seulement : d'azur à trois ... ?

Le quatrième panneau de droite représente dans un médaillon un chartreux assis à une table de travail.

Cette figure viendrait confirmer la tradition admise par la famille de l'acquéreur des boiseries, d'après laquelle ces travaux auraient été exécutés pour la Chartreuse de Bonnefoy.

1° Ce théâtre, ouvert au public en 1768, fut démoli à la fin de 1880. Il avait été bâti aux frais de Philippe Hedde, Morel et Portal.

2° Sans doute ANICIENSIS.

Presque toutes les boiseries de Bonnefoy furent amenées et vendues au Puy. Une partie put arriver ainsi entre les mains du curé de Tence, et cependant il convient de faire observer qu'à l'époque où Portal exécutait la boiserie le couvent de Bonnefoy était abandonné depuis plusieurs années.

Si l'on s'arrête à cette objection, on peut se demander si la Chartreuse dont il s'agit ne serait pas celle de Villeneuve, à Brive près le Puy dont la chapelle fut construite vers 1760 et démolie en 1798 (1).

En 1780 Portal cadet devient ingénieur, pour faire remettre en état le chemin qui conduit du petit au grand moulin de l'Hôtel-Dieu (2). De 1778 à 1782 il est occupé aux réparations de la cathédrale.

Ces réparations avaient fait l'objet de projets et de plans dressés par Portal aîné.

Jean-Claude Portal dut se servir du travail de son aîné pour les modifications importantes qu'il apporta dans la disposition de l'escalier.

Le 21 octobre 1778, il établit un devis détaillé se montant à 74.496 livres 10 sols (3). Cette dépense comprenait la modification de l'escalier et en outre une consolidation générale de l'édifice,

(1) M. l'abbé Arsac, curé de Vals-le-Chastel, donne sur ce sujet la note suivante :

La Chartreuse de Bonnefoy fut vendue le 21 octobre 1790, comme bien national, à un certain Mombrun, du Béage, qui la dévasta, en vendit les pierres etc... mais n'y fit pas fortune.

Le portail de la chapelle du couvent est aujourd'hui le portail de l'église de Fay-le-Froid ; le maître-autel en bois, qui datait de 1756, fut longtemps le maître-autel de la chapelle du petit séminaire de la Chartreuse de Brive, et les panneaux en question, achetés par les Messieurs Peala, de Tence, restèrent longtemps dans les combles de la cure de Tence jusqu'en 1854, que M. Peala, curé, les fit restaurer par M. Chave, sculpteur et menuisier, et placer dans le chœur de l'église de cette paroisse. Pour compléter cette boiserie deux panneaux furent ajoutés ; on y voit un médaillon représentant saint Augustin et saint Régis. Dans cette même église, il y a quatre grands tableaux provenant du même monastère et à l'Hôtel de ville de Tence était aussi l'horloge de ce couvent.

(2) Mémoire pour le sieur Jean Claude Portal Cadet, architecte de la ville du Puy en Velay, Demandeur, contre Messire Bertrand, etc..., brochure de 40 pages. Au Puy, de l'imprimerie de Gaspard Benoît Clet, imprimeur de la ville.

(3) Archives nationales, G. 9658, publié par M. Noël Thiollier (*L'architecture religieuse à l'époque romane dans l'ancien diocèse du Puy*, Le Puy, Marchessou, s. d., p. 181).

sans oublier le fâcheux crépissage si à la mode au XVIII^e siècle.

Un autre devis se rapportant surtout à l'escalier mentionne expressément que l'entrepreneur devra suivre les plans dressés par Portal l'ainé, architecte. Cet entrepreneur fut Portal Cadet, associé à quelque maître maçon.

Portal cadet donne un certain nombre de renseignements sur son travail dans un mémoire qu'il rédigea contre « Messire Bertrand, prêtre, chanoine et syndic du vénérable chapitre de l'Église cathédrale Notre Dame ».

Le chapitre prétendait offrir à l'architecte quatre mille livres, à titre d'honoraires pour la direction du travail dont le chiffre s'était élevé à 104.093 livres.

Portal explique dans son mémoire qu'il exécuta, pour faire comprendre le résultat de ses projets, un modèle en menuiserie et sculpture représentant la cathédrale. Il dut, pour transporter l'orgue du jubé de la chapelle Saint-André au fond de l'église, inventer un système de rails qui permit de faire glisser le monument de Vaneau sans heurt ni secousse jusqu'à son nouvel emplacement. Ce travail fut exécuté avec un succès qui fit l'admiration de tous les contemporains, et une perfection telle que l'organiste resté devant son clavier jouait pendant le transfert une marche entraînante.

Le 20 janvier 1782 les réparations étaient terminées, et grâce au chapitre ennemi des courants d'air et à Portal, exécuteur des ordres donnés, l'escalier majestueux, qui de la rue des Tables arrivait au chœur de la Cathédrale, était remplacé par deux escaliers latéraux débouchant dans les bas-côtés. Il ne faut pas trop reprocher à Portal cadet ce travail ; une telle faute de goût était naturelle dans un siècle où l'on considérait Notre-Dame de Paris comme un monument barbare. Un architecte en fit bien davantage au XIX^e siècle, sans pouvoir invoquer la même excuse (1).

Un passage du mémoire de Portal cadet (2) a pu faire croire qu'il avait sculpté la chaire monumentale de la cathédrale du Puy.

Nous avons vu qu'il fallait laisser à Vaneau l'attribution de cette belle œuvre, ou du moins de ce qui reste de l'ancienne chaire.

(1) Un spirituel prélat disait « on ne dira pas en parlant de ces réparations, *Malloy fecit*, mais *Malefecit*. »

(2) Page 12.

Rendons aussi à Portal cadet ce qui lui appartient : la partie antérieure de la corniche, la cuve ornée des armes de Monseigneur de Galard, le riche limon en forme d'épaisse guirlande, et la partie inférieure de la chaire.

Le sculpteur a su fort ingénieusement utiliser l'œuvre de son devancier. Il a combiné son travail avec celui de Vaneau avec tant d'habileté qu'un examen approfondi permet seul de distinguer l'œuvre des deux artistes.

On sent encore dans le dessin large des ornements et le modèle vigoureux des sculptures le souvenir des leçons du maître, transmises sans doute par Bonfils aux enfants de son voisin.

Ce travail fut terminé le 15 mai 1785.

Pendant qu'il réparait la cathédrale, Portal cadet surveillait d'importants travaux à l'Hôtel-Dieu, il dirigeait la réfection du pavé de la ville et construisait sur la place du Breuil la maison Périer.

En 1783 il fut appelé par l'évêque de Saint-Flour pour des réparations à faire à la cathédrale.

De 1782 à 1784, Portal cadet s'occupe de l'embellissement de la ville du Puy.

Il avait pris aux villes du midi l'idée des esplanades dont il voulait orner les abords de l'ancien mur de fortification.

L'une de ces esplanades fut commencée devant l'hôtel du Palais Royal, sur la promenade du Breuil qui prit, en l'honneur de l'évêque du Puy, le nom de Cours Galard. On y fit, de 1782 à 1787, des travaux importants, comprenant des pilastres, des escaliers, un parapet en forme de siège, 12 bornes et 28 gargouilles. La dépense fut de 7561 livres 10 sols (1).

Plus modeste fut la promenade de Gouteyron créée par souscription publique, et dont le prix fut de 1,852 livres.

Trente-six tilleuls y furent plantés. C'est la terrasse à laquelle on a donné par la suite le nom de « Jardin de l'Evêque », nom que l'usage ne voulut pas accepter.

Cette promenade, aujourd'hui délaissée, sauf par les joueurs de

(1. Arch. mun. du Puy, D. D. 17. Le cours Galard est figuré sur un dessin de Giriat représentant une vue du Puy appartient à M. Léon Cortial.)

boules, avait plus d'importance quand le centre de la ville était encore la place du Greffe.

En 1787, Portal cadet établit les plans pour la construction de casernes dont le devis s'élevait à 130.000 livres.

Ces casernes, élevées sur les terrains acquis des religieuses de Sainte-Marie le 28 juillet 1667, existent encore (1).

Portal Cadet nous représente l'un des derniers types de ces artistes d'autrefois, qui savaient au besoin exécuter une statue ou un meuble, peindre un tableau, construire une église, creuser un canal, ordonner une fête ou fortifier une ville. Cette science universelle des arts plastiques et de la construction, professée avec éclat par un Michel Ange, un Léonard, un Jean Perréal, n'était pas leur privilège. Elle appartenait à la plupart des artistes, qu'un long apprentissage mettait en mesure de l'acquérir. La spécialisation des arts a de nos jours valu quelques progrès peut-être au point de vue des moyens d'exécution ; elle n'a pu que diminuer chez l'artiste et chez l'artisan décorateur, avec les connaissances générales de l'art, le goût et la mesure, conditions essentielles d'une belle œuvre.

(A suivre.)

ÉMILE GAUTHERON.

(1) Arch. mun. du Puy, E. E. 19, f. 1.

....ET QUELQUES AUTRES COMPATRIOTES

OU AMIS DU VELAY

(Suite)

Le 1^{er} juin 1907, Chatelain donna à *La Haute-Loire* une chronique sur l'œuvre de La Fayette; en 1909, il dirigea la publication de *La Montée* dont il écrivit l'Avertissement; le 24 mars 1911 enfin, il parla de Charles et Olivier Calemard de la Fayette aux Conférences du Vendredi de la Société Scientifique de la Haute-Loire, aidant ainsi grandement à la réalisation du monument élevé, au Puy, dans le jardin du Fer à Cheval, en l'honneur des deux poètes et inauguré sous la présidence de M. Pierre de Nolhac, le 1^{er} juillet 1912.

Nous associons aujourd'hui le nom d'Henri Chatelain à celui d'Olivier de la Fayette et à celui de Pierre Fons, leur ami, qui ne devait pas tarder à les suivre sur les funèbres rives, et nous les unissons tous trois dans nos regrets.

Le 8 septembre 1915 avaient lieu à Brioude les obsèques de Jacques **Lachenal**, ancien receveur des finances, chevalier de la Légion d'honneur (1).

(1) Acad. de Clermont, Séance du 4 nov. 1915. *Bull.*, p. 193-194. Note du baron du Roure de Paulin :

« Jacques Lachenal, membre correspondant de l'Académie, est décédé à Brioude le 6 septembre, dans sa 92^e année.

« M. Lachenal était originaire du pays de Gex. Admis à Saint-Cyr en 1847, il fut envoyé sur sa demande en Afrique au 1^{er} régiment de la légion étrangère, puis deta-

Le défunt s'intéressait aux questions archéologiques et historiques ; il avait formé un cabinet de titres des plus riches d'où il avait extrait pour les *Tablettes du Velay* quelques pièces concernant Brioude. Ces contributions à l'histoire du noble chapitre ont été groupées en 1879 en un volume intitulé : *Une église historique d'Auvergne ou l'église de Brioude, son chapitre noble, son administration, ses revenus, ses charges et fondations, son double rôle de seigneur spirituel et temporel, expliqués par les documents, avec notes et un commentaire sur les origines* (Le Puy, Freydier). Ce livre portait en sous-titre : 1^{re} série ; il n'y en a jamais eu d'autre.

Le 5 octobre 1915, François **Fertault**, homme de lettres, s'éteignait à Paris, suivant dans la tombe, à un jour de distance, sa parente Madame Boissière, née Elise Rodde, qui l'avait assisté depuis une quinzaine d'années.

Fertault avait dépassé de beaucoup la période normale de la vitalité humaine puisque, né le 25 juin 1814, il comptait à son décès cent-un ans et trois mois d'existence.

Existence vouée aux lettres et qui s'est affirmée par de nombreux ouvrages de poésie, des romans, des nouvelles, des articles de bibliographie, une véritable bibliothèque commencée en 1835 par un volume de vers : *la Nuit du génie*, et qui se clôturait en 1914 par un autre livre de vers : *A cent ans*.

Ce Bourguignon se rattachait au Velay par son union. Il avait épousé, le 13 mai 1841, M^{lle} Julie Rodde, la fille de Victor Rodde, né au Puy, fondateur du journal libéral *Le Bon Sens* qui lutta pour la liberté de la Presse. Ses relations de famille l'avaient conduit dans nos montagnes. Sa femme et lui collaborèrent régulièrement à *La Haute-Loire* vers 1878 et il écrivit une biographie du sculpteur Régis Breysse, *le Berger du Béage* (1880).

ché aux bureaux arabes. A 31 ans, il fut nommé capitaine, sous les murs de Sébastopol, et plusieurs fois cité à l'ordre du jour. A l'attaque du Mamelon Vert, un boulet lui enleva la jambe. Il reçut la croix de la Légion d'honneur et l'empereur le nomma receveur des finances à Gex, puis à Forelquier et enfin, en 1862, à Brioude. Depuis cette date il ne quitta plus cette vieille cité et s'implanta définitivement en Auvergne.

« Esprit très fin, érudit et chercheur infatigable, il se mit à étudier l'histoire de la ville dont il était devenu un des enfants d'adoption ... »

Dans quelques-uns des livres de Fertiault, on trouve en outre le souvenir de ses passages dans notre région. Les *Croquis d'après nature* (1893) contiennent des sonnets dédiés « aux cousins Bar-tre », « aux cousins Mazaudier », à Paul Le Blanc, « aux cousins Dupuy ».

Les années n'avaient pas affaibli l'affection du vieillard pour la province d'origine de M^{me} Fertiault (décédée le 30 octobre 1900), et, dans les lettres qu'il voulait bien nous adresser de sa retraite laborieuse de la rue Clauzel (où il habitait depuis plus de soixante ans), nous avons souvent recueilli l'expression d'une sympathie très vive et d'un intérêt toujours bienveillant.

Avec le doux poète centenaire, le Velay a perdu un de ses plus anciens amis (1).

Henry **Bauer**, chroniqueur à l'*Echo de Paris*, est décédé à Paris le 21 octobre 1915. Il y était né le 17 mars 1851. D'opinions politiques avancées, M. Bauer collabora en 1871 au *Cri du Peuple* et se rallia à la Commune. A son retour d'exil, il reprit sa plume de journaliste et pendant plus de trente ans répandit dans la presse des centaines d'articles qui se recommandaient par la richesse, la force et la couleur d'un style très personnel.

La bonne renommée du Puy fut un jour mise à une rude épreuve par l'un de ces articles rédigés au courant de la plume, dans lesquels choses et gens étaient vigoureusement étrillés. Venu ici au début de juillet 1890 comme membre du jury du concours international de Musique organisé par l'*Harmonie du Velay*, Bauer envoya à l'*Echo de Paris* un « papier » où il narrait ses impressions dans le « plus pittoresque endroit du monde ». Et il eut un mot sur les odeurs de la ville : « Nous descendons des ruelles étroites, une odeur fâcheuse nous offense les narines; nous avançons, elle persiste et nous demandons comme Jeannot dans les *Battus paieront l'amende* : « C'en est-y, c'en est-y pas ? » C'en est, répond notre cicérone; ici comme à Marseille il n'existe point d'aménagement pour les commodités. Fuyons vite l'odeur natio-

(1) Sur les derniers mois de la longue vie de François Fertiault, on lira avec agrément quelques pages curieuses des compatriotes du poète et le discours prononcé aux obsèques par M. G. Lecomte, président de la Société de Gens de Lettres, dans les *Annales* de l'Académie de Mâcon (XIX, p. 259-281).

nale de la ville et souhaitons au Puy une curiosité inédite à l'anglaise : des water-closet ».

Ce vœu s'est réalisé en partie depuis trente ans, mais il paraît difficile de prétendre que si Henry Bauer revenait parmi nous il ne serait pas offusqué une fois encore par la toilette défectueuse d'une ville appelée cependant à recevoir tous ceux qui voyagent pour leur agrément.

..

L'année 1916 nous a privé de deux collègues distingués : **André Boyer** et **Charles de Rochely**.

André Boyer, dont le nom appartient à une ancienne famille de St-Jean-de-Nay, avait été l'un des fondateurs du Photo-Club puis de la société des Amis des Arts dont il avait été élu le président. En cette qualité, il participa très activement à l'organisation des expositions artistiques de 1899, 1900, 1901, 1903 et fut un de ceux qui contribuèrent le plus utilement au succès de ces manifestations. Nous devons rappeler aussi qu'André Boyer ne marchandait pas son concours aux conférenciers de la Société Scientifique et que c'est grâce à lui que les causeries purent être illustrées de projections à la lumière oxhydrique. M. Boyer est décédé le 8 février.

Le Dr Charles de Rochely, issu d'une famille consulaire de Pradelles, établi à Brioude par son mariage avec M^{lle} Marsal, succombait le 1^{er} mai, aux suites d'une maladie contractée en service commandé à l'Hôpital temporaire militaire de Riom auquel il était affecté.

Cet homme de devoir était un bibliophile attentif qui aimait s'entretenir de ses recherches et de ses découvertes dans la compagnie de maîtres tels que Paul Le Blanc. Il est parti avant d'avoir pu donner sa mesure laissant à ses cinq jeunes enfants l'exemple d'une carrière remplie jusqu'au sacrifice suprême.

Le 12 août 1916 est mort à Besançon. **Charles Beauquier**, ancien sous-préfet, ancien député du Doubs. Cet homme politique d'idées très avancées était également un chartiste et un

régionaliste convaincu. On lui doit des contributions intéressantes au folklore de sa petite patrie.

Beauquier, avec qui nous entrâmes en relations sur ces questions et spécialement au sujet de sa *Faune et Flore populaires de la Franche-Comté*, n'oubliait pas son passage au lycée du Puy dont son père fut économe de 1845 à 1850, et il se montrait, sauf quelques réserves dues à ses opinions politiques et religieuses, un fervent de notre pays.

Né à Beaufort en Vallée (Maine-et-Loire) le 21 octobre 1851, Joseph **Denais**, membre de l'Association des Journalistes parisiens, membre de la Société des Gens de Lettres, est décédé à Angers le 20 octobre 1916.

Le défunt avait appartenu longtemps à la rédaction du *Moniteur universel*. Il avait été également membre du Comité et secrétaire général de l'Association des Journalistes parisiens. Son activité intellectuelle se partagea entre les occupations professionnelles du journaliste et les travaux d'archéologie et d'histoire. Sous ce double aspect, le nom de Joseph Denais nous appartient car il fut, au lendemain de la guerre franco-allemande de 1870-71; à la fois rédacteur en chef de l'*Echo du Velay* (11 avril 1874- 30 mars 1876) et l'un des collaborateurs des *Tablettes du Velay*.

Les tomes IV (1873-74), V (1874-1875) et VI (1875-76) de cette dernière publication contiennent plusieurs études ou textes parus sous sa signature : *L'attaque d'Yssingaux par les protestants* (4 août 1621) (IV, 566); *Notes sur la famille de Serpens, de Loudes* (V, 62); *Documents sur le Velay au XVIII^e siècle* (V, 242); une *lettre de J. Branche, prieur-mage de Pébrac* (10 août 1644) (V, 251) et des *Recherches historiques sur le collège du Puy en Velay* (1570-1791) (VI, 1, 113, 348) avec tirage à part (Paris, Dumoulin, 1876, 209 pp.).

Une notice succincte sur Joseph Denais a été insérée par M. E. A. Ch. dans le *Polybiblion* de Janvier 1917 (p. 64-65) et M. F. G. Ledos a commencé dans la *Revue de l'Anjou* (1917) une biographie qui a paru en tirage à part (*Joseph Denais, écrivain et journaliste angevin. Esquisse biographique et bibliographie*. Angers, Richou, 1920. In 8°) et que l'on consultera avec intérêt.

Un ancien professeur du lycée de garçons du Puy (1907-1908). **Henri Dufumier**, professeur de philosophie au lycée de Poitiers, qui, au moment de la mobilisation, venait d'être nommé aux lycées Condorcet, Janson de Sailly ainsi qu'au collège Rollin, a été tué glorieusement dans la Somme, le 25 novembre 1916, comme capitaine au 125^e régiment d'infanterie, suivant dans la tombe trois autres professeurs du lycée du Puy : Druon, Lambert (25 août 1914) et Charvet (5 novembre 1914), tombés également au champ d'honneur.

La belle attitude au feu du capitaine Dufumier lui avait valu la croix de guerre, l'ordre de Sainte-Anne de Russie et la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Six citations ornaient son feuillet de campagne :

Du 26 février 1915. — A l'ordre de l'armée : très belle attitude au feu. Durant quatre jours et trois nuits et dans les circonstances les plus périlleuses, a efficacement contribué à relever le moral de la troupe très éprouvée avec laquelle il se trouvait.

Du 22 mars 1915. — A l'ordre de la brigade : a énergiquement enlevé sa compagnie à l'attaque d'un petit poste ennemi et a ramené un prisonnier.

Du 4 avril 1915. — Nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur : a été cité à l'ordre de l'armée le 26 février ; a, depuis, réussi un coup de main heureux sur un petit poste ennemi qu'il a forcé à fuir : ne cesse de montrer depuis le début de la campagne beaucoup de vigueur et d'entrain et d'exercer sur ses hommes un ascendant remarquable.

Du 18 septembre 1915. — A l'ordre du régiment : a préparé et appuyé une reconnaissance chargée de reconnaître les défenses ennemies ; a atteint l'objectif proposé et rapporté d'utiles renseignements.

Du 10 octobre 1915. — A l'ordre de l'armée : officier d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables. Blessé le 25 septembre d'un éclat d'obus, a refusé de quitter son poste de commandement. Le lendemain, a superbement enlevé sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes.

Du 19 novembre 1916. — A l'ordre du corps d'armée : la 6^e compagnie du 125^e, compagnie d'élite qui, en toutes circonstances, du 21 octobre au 2 novembre 1916, soit à l'attaque, soit

dans le ravitaillement des unités de première ligne, a toujours montré le plus grand esprit de devoir et de dévouement, grâce à la confiance absolue dans le succès que son chef, le capitaine Dufumier, a su inspirer à son unité et au meilleur esprit de tous.

Henri Dufumier s'était fait connaître, au cours des dernières années précédant la guerre, par des travaux philosophiques de premier ordre. La *Revue de Métaphysique et de Morale* avait donné entre autres de lui une étude remarquée sur les théories logico-métaphysiques de MM. B. Russell et G. E. Moore (n° de septembre 1909). La librairie Grassin d'Angers éditait de lui, en 1912, *Le rôle de la tradition dans la vie anglaise* (In-8°, 12 p.). En 1914, il venait d'achever ses thèses de doctorat où il traitait les problèmes les plus délicats et les plus profonds sur les rapports de la logique et de la mathématique.

Sa disparition est pour la fondation Thiers, pour l'Université, pour la Science, une perte irréparable.

..

Nous avons rencontré Pierre **Fons**, décédé si prématurément le 23 avril 1917, devant le cercueil d'Olivier de la Fayette, le 15 octobre 1906. C'était un jeune homme de taille élevée, mince, droit, suprêmement distingué, dont le pur visage rasé, animé par un regard clair et pensif, reflétait une âme limpide de poète.

Et il était vraiment poète, en effet, ce Toulousain, maître ès jeux floraux, dont le nom seul était un symbole et qui avait signé *l'Heure amoureuse et funéraire* (1904), *le Réveil de Pallas* (1906), *la Divinité quotidienne* (1908), *l'Offrande au Mystère* (1911)...

Camarade et confident intime d'Olivier de la Fayette (1), il assista à ses obsèques le cœur navré, en présence de cet écroulement

(1) Quelques jours avant sa mort P. Fons relisait *la Montée* et notait ainsi ses dernières impressions : « Je connaissais à fond, me semblait-il, *la Montée* : pour-tant à la relire, à la méditer, j'y découvre sans cesse de nouveaux sens, de nouvelles transpositions, de nouvelles richesses. Je comprends mieux toute l'ampleur de son appel vers l'Absolu, et je me demande si, depuis Dante, il y a eu dans la littérature, peut-être avec quelques Anglais et Lamartine, autant de lumière et autant de *divin*. »

subit de tant et de si beaux rêves et ne put que « balbutier », suivant son expression, le désespoir qui nous étreignait tous. Il voulut être aussi de la commémoration pieuse du 1^{er} juillet 1912, et il revint au Puy pour y prononcer, au Fer à Cheval, un discours digne de son objet, digne de son talent déjà éprouvé, et qui reste, à côté des pages lues par Charles Dupuy, Anfoine Jacotin, Moulhiade, Pierre de Nolhac, un des plus délicats hommages rendus par de l'Amilié.

Les échos des phrases chantantes, lumineuses de Pierre Fons (1) vibrent encore autour de la pierre où se dresse le profil des poètes vellaves et que surmonte l'étoile divine toujours irradiée par les feux du matin. Ils nous rendent chère une mémoire entourée des regrets unanimes des lettrés, de tous ceux qui ont approché cette élite d'une génération, hélas, maintenant décimée, et qui furent avec elle entraînés « par les sentes sans fin » des « lourds infinis bleus »

vers cette Aube inconnue
D'où les roses pleuvront sur d'immortels métaïls.

(Au désir. LA MONTÉE.)

(A suivre.)

(1) Sur Pierre Fons, on consultera *Pierre Fons (1880-1917)*, In *Memoriam*, par MM. Zyromski, J. Rozès de Brousse, Fresserre et Auriol (Toulouse, Imp. Vve Bonnet, 1918, in-8° de viii-37 p. avec un portrait).

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 8 OCTOBRE 1925.

PRÉSIDENTE DE M. ÉMILE GAUTHERON.

Présents : MM. d'Arbaumont, Bachelier, Brenas, Bodoit, Bergeron, Chossegros, Eynac, J.-B. Eyraud, H. Eyraud, Fabre, Falcon, Feuillet, Germain, Girard, chanoine Mercier, Pays, Rioufol, de Veyrac, Versepuy.

Après lecture du procès-verbal de la séance de juillet, le président indique qu'au cours des vacances, il a rendu visite à MM. Baudet-Varennes, préfet, et Rousseau, évêque, pour leur offrir le titre de membre d'honneur de la Société, conformément aux statuts. Mgr l'Evêque et M. le Préfet ont assuré le président de leurs sympathies pour notre œuvre.

Le président signale aussi les distinctions dont ont été l'objet nos collègues de Séauve et Rouchon et leur adresse ses félicitations.

Bibliographie. — M. C. Fabre a déposé sur le bureau un exemplaire de sa notice sur la Haute-Loire. Il sera rendu compte de ce substantiel exposé d'histoire locale.

On annonce une thèse de M. Batisse, d'Allègre, sur les eaux des Estreys.

La *Revue du Vivarais* (avril 1925) continue la publication des notes sur la situation économique de cette province en 1464. Il y est question de Saint-Paul-de-Tartas et des Vastres. On constate que le plateau de Pradelles, avec ses plantureux herbages nourrit la meilleure race bovine du Vivarais. Un cheptel y consiste en 5 bœufs de labour, 8 vaches, 2 veaux, 2 taurs, 2 juments poulinières. L'élevage du cheval y tient une bonne place à côté de celui du bœuf. Le menu bétail est inexistant.

Pendant plusieurs années de suite l'abondance des chutes de neige et la fréquence des gelées a privé les montagnards des Vastres de toute moisson en grain ou en paille. La terre y reste d'ailleurs inabordable habituellement de la Toussaint au premier mai. Les gens vivent misérablement enfermés dans leurs réduits, supportant avec peine les multiples charges de leurs seigneurs et la dime de leur église. Les maisons sont couvertes de paille, de lauzes ou de tuiles. L'élevage du bétail est pour ainsi dire l'unique ressource de ces steppes glacées.

Le *Bulletin philologique et historique* du Comité des travaux historiques (1922 et 1923) donne une chronique des archives départementales où se trouve un sommaire des acquisitions, transferts, dons et versements faits aux archives de la Haute-Loire.

Dans *Provincia* (3^e et 4^e trimestres 1924), un vœu est exprimé sur les renseignements historiques et archéologiques fournis par les guides de tourisme et demande que les éditeurs de ces ouvrages s'adressent de préférence aux

sociétés savantes des régions intéressées pour la mise au point des notices afin d'éviter des erreurs très regrettables.

Le *Bulletin* de la Société nationale des Antiquaires de France (1924) donne une étude de M. Paul Deschamps sur le portail de Saint-Julien de Brioude (porche nord). M. D. le date du début du douzième siècle.

Le tympan de ce portail porte une décoration en stuc dans laquelle on reconnaît les vestiges d'un bas-relief représentant le Christ de majesté accompagné de deux anges, au-dessus de personnages qui ne peuvent être que les apôtres, car on y déchiffre une inscription qui reproduit les paroles des anges au moment de l'Ascension du Christ. Autour du tympan est un cadre d'ornements en stuc.

D'autres traces de décoration en stuc sont relevées sur des chapiteaux.

L'auteur de la communication signale à ce sujet une série de sculptures de l'époque romane exécutées en stuc.

Il attribue une importance qu'elle ne mérite pas à la gravure du recueil de Taylor et Nodier, gravure assurément fantaisiste comme un trop grand nombre d'autres du même recueil. Il est en effet entendu que les statues étaient détruites avant 1831, et que le dessinateur romantique n'a pas vu grand chose de plus que l'archéologue de 1924.

Le même bulletin contient un travail du commandant Lefèvre des Noettes sur les voies romaines comparées aux voies modernes et au macadam actuel, et une note de M. Roger Grand relative aux inscriptions fantaisistes des cartes postales à laquelle on pourrait joindre l'indication fournie sur la soi-disant « potence d'Allègre » où personne n'a jamais été pendu puisqu'il s'agit simplement de l'une des façades écroulées du vieux château de cette ville.

Une ancienne famille du Puy. Les Bergonhon. — M. d'Arbaumont communique les derniers chapitres de son travail sur les Bergonhon et suit les principaux représentants du nom à travers le dix-huitième siècle jusqu'aux années de la période révolutionnaire et montre à la suite de quels concours de circonstances malheureuses, la postérité nombreuse de cette longue suite de magistrats fut décimée et comment l'un des noms les plus anciens de la capitale du Velay finit par disparaître complètement.

Les grottes de la vallée de la Borne et du Bouchet-St-Nicolas. — Le secrétaire général ayant eu l'occasion d'explorer au cours des vacances les grottes de la vallée de la Borne depuis la Roche-Lambert jusqu'aux portes du Puy, cite celles de la Valette, de Borne, de Chazaux, de Chazelles, de la Cussol, des Estreys et montre comment elles se correspondaient par leur orientation, particularité qui témoigne du souci de protection mutuelle. Non loin de Saint-Vidal, à Cheylounet, le secrétaire a trouvé sur l'emplacement d'une résidence de l'époque néolithique des fragments de poterie noire, un rasoir en silex et trois haches en fibrolithe qu'il montre à ses collègues.

Dans le même ordre d'idées, M. Hector Falcon rend compte d'une excursion au lac du Bouchet au cours de laquelle il a eu l'occasion d'explorer quelques chambres sous roche inconnues jusqu'ici et qui durent servir d'abri aux riverains du lac depuis l'âge de la pierre. Il serait intéressant de

faïres des fouilles dans le sol de ces grottes qui recèle peut-être des témoignages d'habitation intéressants au point de vue scientifique, et l'on peut en dire autant des grottes de Chacornac.

Plusieurs membres demandent que des plans soient dressés et qu'une carte des stations du Velay paléolithique soit établie.

Autour des fossiles de Denise. — Un échange de vue a lieu au sujet des travaux actuellement en cours sur les flancs de Denise, au point où furent rencontrés par Adsklénard les vestiges fossilisés humains, depuis cette époque maintes fois décrits et étudiés.

M. Déperet, de l'Institut, étant récemment venu au Puy et ayant visité les lieux, plusieurs de nos collègues eussent été heureux de recueillir les avis de l'éminent paléontologue, de lui fournir des renseignements de nature à l'aider dans la détermination exacte des roches et terrains composant l'ancien volcan et de préciser sous son autorité le point où furent recueillis les ossements conservés au Musée Crozatier. Ils émettent le vœu que la prochaine visite de M. Déperet soit connue de la Société. M. le président écrira dans ce sens au doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Lyon.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1925.

PRÉSIDENCE DE M. EMILE GAUTHERON.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Brenas, Eynac, J.-B. Eyraud, Feuillet, Germain, Girard, Grellet de la Deyte, Rioufol, de Veyrac.

Se sont excusés : MM. Falcon, Locussol et Lauze.

Après lecture du procès-verbal de la dernière réunion qui est adopté, M. le président rend compte de deux ouvrages dont les auteurs ont envoyé un exemplaire à la Bibliothèque de la Société.

La Haute-Loire, par M. C. Fabre. — Notre collègue, M. Césaire Fabre, conservateur de la Bibliothèque de la ville du Puy, a été chargé par le comité de la Société des études locales de rédiger sous la forme d'une courte brochure un abrégé de l'histoire du Velay.

Ce travail présentait les plus grandes difficultés : non seulement il fallait condenser en moins de 80 pages toute l'histoire régionale, mais encore il s'agissait d'un simple résumé d'ouvrages plus importants.

En dehors de l'ouvrage très sérieux, mais trop ancien, d'Arnaud, l'histoire du Velay avait fait l'objet d'un seul travail d'ensemble, ou soi disant tel, la volumineuse compilation de Mandet dont l'esprit romantique et l'absence absolue de sens critique rendaient la lecture plus nuisible qu'utile.

C'était donc avant tout un travail personnel dans le fond comme dans la forme que M. Fabre devait exécuter. Il s'en est tiré à son honneur, et non content de faire un résumé de nos annales d'un ordre et d'une clarté parfaits, par endroits complètement original, par exemple quand il parle des

troubadours et des écrivains du Velay, M. Fabre a rédigé sous forme de notes aussi importantes que le texte une bibliographie critique de la plus grande utilité pour tous ceux qui veulent étudier l'histoire locale, sans avoir le temps de tout lire.

Dois-je dire que nul travail n'est parfait ? Condenser sous un si petit volume une telle masse de renseignements ne pouvait se faire sans laisser échapper quelques erreurs, dont les auteurs ne sont du reste que ceux que M. Fabre a consultés avec une méfiance moins éveillée que celle qu'il manifeste à juste raison à l'égard de Mandet.

En attendant une nouvelle édition de cette brochure, qui devrait être déjà entre toutes les mains, je me permets de signaler quelques errata : Michel ne pouvait être l'élève de Vaneau, puisqu'il est né quelque 26 ans après la mort de ce dernier. — Le buffet d'orgue de La Chaise-Dieu est signé en toutes lettres de COX, et le tympan de l'église de l'Hôpital, exécuté en 1750, ne peut être que l'œuvre de Samuel. — Enfin un ouvrage récent, dans lequel on pouvait avoir toute confiance, fait dire à l'auteur que le Musée ne possède aucune œuvre de Julien, alors qu'on peut en compter une dizaine.

Ce sont là de petits détails. L'œuvre de M. Fabre est celle d'un historien érudit et consciencieux ; elle est d'une lecture agréable, facile à consulter et résout le problème difficile d'être à la fois un excellent travail de vulgarisation et un instrument de recherches de la plus grande utilité pour tous ceux qui veulent étudier l'histoire locale.

Claude François, seigneur de Pominy, par Georges Paul. — M. Georges Paul vient de publier une élégante plaquette sur Claude François, fils du chaudronnier, Antoine François, frère du peintre Guy François, qui fut enfant de chœur à l'église Notre-Dame du Puy, grand musicien, et devint secrétaire de la reine Marguerite de Valois, en sa cour d'Usson.

C'est dire que le principal sujet de cette étude est plutôt la reine exilée que son secrétaire musicien. Son portrait, reproduction fidèle du tableau du Musée du Puy, orne la première page de la brochure, et la vue de cette agréable figure dispose le lecteur à suivre M. Georges Paul dans la voie de l'indulgence envers une souveraine dont la bonté fut aussi célèbre que la beauté.

Son histoire dégagée des pamphlets de folliculaires ou des légendes romantiques nous la considérons avec l'auteur comme un type de ces princesses lettrées de la Renaissance, calomniée assurément comme le fut Lucrèce Borgia, et dont les faiblesses probables ne durent pas dépasser les bornes assez larges de la morale du temps.

Ce sont là des détails dont la postérité ne peut se choquer outre mesure, et puisque nous la représentons aujourd'hui, sachons gré à M. Paul de nous laisser l'impression qui est la sienne, le souvenir d'une reine bienfaitrice de sa petite cour, et parfois du Velay tout entier.

Précis d'auscultation, du docteur Coiffier. — Le président mentionne également l'hommage fait à la Société par l'un de ses présidents d'honneur, M. le docteur H. Coiffier, de la huitième édition de son *Précis d'auscultation*, manuel universellement connu et qui a été distingué par l'Académie de Médecine.

Etienne Delcher, évêque constitutionnel de la Haute-Loire. — Le

secrétaire général présente le volume consacré par M. l'abbé Barry, ancien curé de Vieille-Brioude, à Delcher.

Issu d'une famille bourgeoise établie au hameau de Douze, paroisse de Paulhac, dans la Planèze de Saint-Flour et dont un membre vint s'installer à Bournoncle-St-Julien, paroisse de Beaumont vers la fin du dix-septième siècle, Etienne Delcher naquit le 25 décembre 1732 et fut destiné dès son enfance à entrer dans les ordres. Il étudia le latin au collège de Brioude, et fut envoyé ensuite aux séminaires de Saint-Flour et de Cahors. Il fut reçu maître ès arts à l'université de cette ville et suivit les cours du Séminaire universitaire des Jésuites à Toulouse qui le préparèrent à la licence et au doctorat en théologie. Simultanément, il recevait la tonsure (1752), les ordres mineurs et le diaconat (1754) et la prêtrise (1755).

Delcher retourna alors à Brioude où il devint chanoine hebdomadier de Saint-Julien (1757), chapelain de Bieuveigne et curé-doyen rural de Saint-Pierre.

Il remplissait ces fonctions quand commença la Révolution et il s'engagea bientôt activement dans le mouvement social qui se dessinait et qui provoqua à Brioude un vif enthousiasme. Nous voyons le curé de Saint-Pierre prendre une part prépondérante au serment civique (20 juin 1790) et adopter les principes formulés par la constitution civile du Clergé. Après avoir publié un *Examen sérieux et impartial sur la légitimité ou l'illégitimité du Serment*, Delcher prête serment le 30 janvier 1791 et se laisse élire évêque du département de la Haute-Loire; il est sacré à Notre-Dame de Paris (3 avril 1791), ce qui amène sa condamnation canonique (12 avril) et les réprobations de Mgr de Galard.

Malgré cette situation d'intrus, le nouveau prélat prend possession de son siège (7 mai) et organise l'administration d'un diocèse qui est dans un état de trouble considérable, il nomme des vicaires épiscopaux, des directeurs au Séminaire et s'efforce d'appliquer les lois et arrêtés dans un esprit d'union et de concorde qui se manifeste dans ses actes aussi bien que dans ses écrits jusqu'au jour où il est débordé par les excès des jacobins et doit se retirer à Brioude.

En face des prétentions du pouvoir civil, Delcher se montre ferme et il est incarcéré (14 mai 1794) jusqu'à l'arrivée de Pierret dans la Haute-Loire. L'année suivante, il est à Brioude et prend possession de la cure de Saint-Julien (12 juillet 1795), continuant ses offices pacifiques pour atténuer parmi le clergé les effets des anomalies créées par les serments des 20 floréal, du 7 vendémiaire, du 19 août 1797, allant jusqu'à convoquer un synode (23 septembre 1800) et à ouvrir les voies au Concordat.

Aussitôt après la signature de ce pacte, Delcher jugeant son rôle fini, remet sa démission d'évêque au Premier Consul (23 août 1801), se rétracte peut-être, et meurt curé concordataire de Saint-Julien le 17 août 1806.

Jusqu'à ce jour cette existence tourmentée n'était connue que par des notices insuffisantes, de brèves mentions répandues dans de nombreux essais à prétentions historiques sur la période révolutionnaire dans la Haute-Loire. Loin de reposer sur des preuves, ces indications provenaient généralement de brochures de polémique évidemment tendancieuses ou de notes contem-

poraines animées de l'esprit contre-révolutionnaire. Seuls peut-être MM Ernest Gonnet et Charles Godard s'étaient efforcés de se dégager des jugements partiels et d'apporter des notions équitables, mais on n'en désirait pas moins une biographie complète qui nous révélât la physionomie réelle d'un prêtre que les circonstances politiques et sociales, des « conjonctures délicates », suivant son expression mirent pendant quelques années chez nous au premier plan parmi les acteurs principaux des événements décisifs de la fin du dix-huitième siècle. Les légendes ont fait leur temps, en effet, et les annales d'une province ne peuvent plus désormais être présentées sous les fausses apparences d'ouvrages écrits en réalité pour défendre une cause ou un parti. Nous demandons à l'historien d'exposer simplement des faits et de ne point mêler à son récit des réquisitoires non plus que des plaidoyers.

En imprimant le livre de 361 pages qu'il vient de nous donner (Champion, éd.), M. l'abbé Barry a-t-il répondu à cette attente ?

Certes, nous serions mal venu de ne pas reconnaître que cet ecclésiastique a eu la volonté d'impartialité nécessaire. Il a cherché d'abord à baser sa biographie sur des textes ; il en a rencontré dans les cartons de Paul Le Blanc et chez Mme Garnier-Thomas, aux archives capitulaires de Saint-Flour et à celles de l'Université de Toulouse, aux archives nationales, départementales, et communales, et il en a généralement fait bon usage en y puisant bon nombre de pièces inédites qu'il donne in extenso. Il a lu la plume à la main les livres concernant la période et le pays dont il avait à parler et il a consciencieusement rétabli nombre de faits que l'intolérance ou la mauvaise foi avait obscurcis ou annihilés. En lisant les abondants chapitres composant l'ouvrage, on ne peut pas ne pas reconnaître un acheminement vers la vérité malgré de regrettables erreurs de détail et on doit en savoir gré à ce prêtre nous entretenant d'un prêtre qui ne fut pas considéré par ses collègues et ses contemporains comme un modèle et qui fut sans doute parfois trop sensible aux influences diverses de l'époque extraordinairement bouleversée et incohérente qu'il traversa, mais qui paraît avoir été sincère.

M. Barry a-t-il pleinement réussi dans son but ? Nous croyons que des réserves s'imposent. Le lecteur ouvrant la bibliographie de Delcher ne doit pas avoir à se préoccuper de la qualité de son biographe. Ou ce biographe était qualifié pour écrire *librement* son livre ou il ne devait pas l'écrire. Les déclarations de l'avant-propos semblent indiquer que M. Barry, soumis à des disciplines strictes, a été gêné et qu'il aborde son sujet avec des appréhensions et des réticences. Plus d'une fois, au reste, ces appréhensions se trahissent dans l'exposé des conflits survenus entre Delcher et Galard, dans celui des rapports de l'évêque de la Haute-Loire avec les autorités civiles, dans les explications fournies sur sa conduite pendant la Terreur ; et ces appréhensions se traduisent çà et là par des concessions inutiles, des affirmations et des discussions de doctrine, des protestations confessionnelles qui sont de trop dans un livre d'histoire. Nous en concluons qu'un écrivain n'ayant pas l'obligation de solliciter d'*imprimatur* eut été sans doute un meilleur biographe d'Etienne Delcher. Il eût raconté sans chercher à commenter, à expliquer ou à atténuer, et pour être plus laconique son travail aurait certainement provoqué un sentiment plus confiant.

Il reste que le livre, publié avec des illustrations curieuses, renferme des précisions et des documents importants et intéressants. On le consultera avec précaution mais aussi avec fruit puisqu'il va permettre d'entrer plus avant dans la connaissance d'un homme très calomnié et d'une époque sur laquelle les passions sectaires les plus intolérantes, les plus injustes se sont acharnées de part et d'autre et ont, de ce chef, altéré à nos yeux la vérité.

Les grottes du Bouchet. — M. Breyse, notaire honoraire au Bouchet-St-Nicolas, a écrit à M. Falcon pour lui indiquer l'existence près du lac de grottes peu connues, d'accès malaisé, qui sont desservies par un passage souterrain et actuellement obstruées par de la terre. Ces grottes, dit-on, correspondraient avec celles du Chastelas.

M. Feuillet ajoute oralement des renseignements complémentaires qui font désirer l'organisation de fouilles sérieuses dans ces stations contemporaines de l'âge du fer.

Le dossier des fossiles de Denise. — M. Chossegros a découvert au musée Crozatier un dossier de notes de Pichot-Dumazel sur les discussions relatives à l'authenticité et à l'ancienneté des ossements humains fossiles mis à jour en 1844 sur le flanc méridional de la Denise. Il l'a communiqué à M. Gauthéron qui a transcrit ces renseignements et donne connaissance des passages les plus curieux. Il en ressort que les trois crânes paraissant provenir du même gîte furent fortement suspectés dans leur authenticité et que le débat continua non seulement au cours du Congrès de 1855 mais au cours des visites postérieures de Hébert, vice-président de la Société géologique de France, de Lyell et de Scrope. M. Pichot conserva toujours des doutes sur la valeur scientifique des fossiles de la « vigne » d'Adsklénard.

Les trainées de pierres au Mezenc. — M. J.-B. Eyraud s'est demandé comment et par quel moyen les trainées de pierres que l'on remarque sur la chaîne des phonolithes du Mezenc, et connues sous le vocable de « chières », ont été déplacées et transportées assez loin du pied de la montagne du haut de laquelle ils s'étaient précipités. Il pense qu'il s'agit de glissements. Mais ces glissements n'ont pu se produire par simple gravité. Ils doivent remonter à l'époque glaciaire. Aussi longtemps que dura cette période de précipitations atmosphériques les névés qui en résultèrent exercèrent une action continue et destructive des hautes crêtes et les glaciers du bas, après avoir reçu les roches et les matériaux qui se détachaient et se précipitaient de la hauteur, les transportèrent par lent déplacement aux endroits où on les rencontre.

L'explication confirmerait cette opinion que la période glaciaire dut avoir, en notre région, de puissants effets et contribuer pour une large part à l'arrachement de nos montagnes et au creusement de nos vallées.

Candidature. — La candidature de Mlle Carpentier, économiste du lycée de jeunes filles, est présentée. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1925.

PRÉSIDENCE DE M. EMILE GAUTHERON.

Présents : MM. Bayon de la Tour, Brenas, Cuoq, Eynac, J.-B. Eyraud, Favier, Germain, Lauze, de Malaval, chanoine Mercier, de Miramon-Pesteils, Pays, de Veyrac.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et approuvé.

Correspondance. — Bibliographie. — M. le président donne connaissance d'une lettre de M. Georges Paul, par laquelle notre collègue informe la Société de la découverte faite sur les murs de l'église de Céaux-d'Allègre d'une double litre funèbre aux armes des d'Alègre et des Flaghac (XVII^e s.).

Les monuments de cette nature étant dignes d'intérêt, le président est intervenu auprès de l'autorité ecclésiastique pour que soit assurée la conservation de la décoration circulaire intérieure de l'église de Céaux.

L'Office départemental agricole a accordé à la Société une somme de 3.000 fr. destinée à encourager les expériences d'engrais chimiques sur toutes cultures et spécialement sur prairies naturelles. Après échange de vues, M. Oagnol sera prié de s'occuper de la répartition des engrais et de centraliser les résultats obtenus sous la forme d'un rapport qui sera mis à l'appui des justifications à fournir à l'Office.

Au nombre des ouvrages reçus au cours du mois figurent :

Le tome III du *Nobiliaire du Velay* et de l'ancien diocèse du Puy, de notre collègue Gaston de Vaux ;

La *Revue du Vivarais* (mai-juin, juillet-août 1925) qui donne une notice sur l'église de Champagne dont les particularités architecturales ont fait l'objet de curieuses comparaisons avec Notre-Dame du Puy dues à M. Noël Thiollier.

Les sépultures des vicomtes de Polignac en Velay. — Prenant texte des suprêmes volontés de notre collègue, le comte Melchior de Polignac, décédé à Paris, le 20 novembre, et qui avait fait établir son tombeau dans le cimetière de Polignac, le secrétaire général rend hommage à cet acte de fidélité à la race et à ses lointaines traditions et il résume succinctement les renseignements que l'on possède sur les sépultures des vicomtes de Polignac en Velay.

Les premiers seigneurs de Polignac semblent avoir été ensevelis autour de la chapelle Saint-Andéol bâtie sur la plateforme du rocher par le vicomte Guillaume I^{er} et donnée par lui en 1070 à l'abbaye de Pébrac. Après la fondation du couvent dominicain de Saint-Laurent, les vicomtes choisirent l'église de ce nom comme lieu de sépulture et le premier d'entre eux qui y fut enterré fut Armand VI (29 avril 1289), lequel l'avait spécifié par codicille à son testament (7 avril 1288).

Bien que quelques dérogations aient été usitées et que le prieuré de Viaye ait reçu provisoirement la dépouille de Claude-Armand, dit l'Aveugle (26 août 1509), où elle voisinait avec celle du doyen du chapitre du Puy, Hugues de Polignac (1210), le caveau de Saint-Laurent, encore existant sous la grande

dalle rectangulaire placée devant la balustrade du chœur, resta la sépulture patrimoniale jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

C'est à Saint-Laurent que fut déposé en août 1518 Guillaume-Armand XV, époux de Marguerite de Pompadour, puis, le 16 mars 1552, Anne de Beaufort-Canillac, femme de François-Armand XVI. C'est là aussi que furent ensevelies Clauda de Tournon, épouse de Gaspard-Armand XVIII (24 décembre 1621), Isabelle-Esprit de la Baume, seconde femme de Louis-Armand XIX (30 janvier 1654), comme Gaspard-Armand XVIII, grand-père du cardinal (5 avril 1659).

La résidence des Polignac au château de la Voûte-sur-Loire modifia les usages. L'abbé de Montebourg fut enterré le 10 juillet 1699 dans l'église dont il était prieur commendataire et Marie-Armande de Rambures, femme de Gaspard-Armand XX, y fut ensevelie le 22 juillet 1706. Dans la suite, les alliances, le séjour à la Cour, le service du Roi firent abandonner complètement Saint-Laurent. On doit noter cependant que l'église, qui avait reçu des dotations spéciales de la Maison de Polignac, ne fut pas oubliée. C'est ainsi que le 27 juin 1755, on y célébrait un service à la mémoire de Diane-Marie-Zéphirine Mancini-Mazarini, femme d'Armand XXI.

En 1925, le comte Melchior-Marie-Henri-Georges de Polignac, chatelain de la Voûte, repose à l'ombre du donjon de ses ancêtres, près des tombeaux de ses prédécesseurs des XI^e et XII^e siècles.

M. le chanoine Mercier rappelle que l'obituaire des Polignac ensevelis à Saint-Laurent serait inscrit, d'après le témoignage du comte de Causans, sur le mur du chœur de l'église, du côté de l'évangile, derrière les boiseries actuelles.

L'assemblée émet le vœu qu'une enquête soit établie à ce sujet, afin de déterminer ce point d'histoire locale, et qu'on recherche l'escalier donnant accès au caveau.

Les fouilles de Saint-Paulien. — Elles se sont poursuivies durant l'année qui va finir. De nombreuses monnaies des premiers siècles, extraites du sol de l'antique Reversio, ont été groupées au Musée municipal, ainsi que des fragments de poteries dont certains sont sigillés. Un chantier a été ouvert au Marchedial et un autre est commencé au nouveau cimetière. Les vestiges rencontrés sont intéressants et apportent des éléments documentaires nouveaux sur la vie de la capitale gallo-romaine du Velay.

La carrière de Viouzou. — Située à 300 mètres environ, au sud de la route de Saugues, dans sa traversée d'Espaly, la carrière de Viouzou s'ouvre, à flanc de coteau, dans un lambeau de brèche basaltique au niveau de la courbe 720.

Cet accident géologique n'étant pas indiqué dans la carte de Tournaire, et les ouvrages de géologie locale consultés n'en faisant pas mention, M. J.-B. Eyraud en signale l'importance : il témoigne d'un cataclysme éruptif postérieur à la formation de la brèche. En effet, les assises de la roche ont été soulevées, de l'ouest à l'est, au 5/6 de la verticale, par une poussée basaltique dont la lave s'est étalée en terrasses, formant, dans la déclivité du terrain, une sorte de croissant, sur le pourtour du lambeau de brèche. On peut aisément se rendre compte sur les lieux de cet état de choses.

L'exploitation de la carrière, qui se poursuit depuis longtemps sans doute,

a mis à nu, à l'une de ses extrémités, dans toute la hauteur du parement de façade et sur 6 mètres environ de large, une couche de sable fin dont on ne peut mesurer l'épaisseur, mais dont les lits de sédimentation, bien distincts, sont parallèles à ceux de la brèche, suivant partout les replis et les ondulations de celle-ci, et formant, avec le plan de base, un angle de 75°.

Cette disposition oblique, commune au sable et à la brèche, montre que leur relèvement, en plan incliné, a eu lieu en même temps et qu'il a été produit par la même cause.

Elle montre, en outre, que sable et brèche étaient préalablement dans une position de stratification sensiblement horizontale, la brèche se superposant au sable : celui-ci, plus ancien, celle-là plus récente ; mais l'une et l'autre de formation antérieure à la coulée de basalte qui a détruit leur position première les plaçant dans celles qu'ils occupent.

La brèche de Viouzou offre cette particularité que certaines de ses assises sont largement pénétrées de basalte, ce qui donne à la masse un aspect moiré et fait apparaître la roche moins homogène que celles de Denise ou de Cornaille, par exemple ; mais au fond, sa composition n'en est pas, ou n'en est que fort peu modifiée. On y distingue, à l'œil nu, des enclaves d'augite, des nodules d'argile durcie et de tout petits cristaux de quartz et peut-être de cordiérite qui scintillent à la lumière. On y voit aussi de minuscules prismes d'amphibole et çà et là quelques vitrifications.

La carrière de sable s'enfonce à travers bancs dans le massif à 7 ou 8 m. environ de l'entrée.

A première vue, on se demande comment ce sable, qui semble pris entre deux roches comme dans un étau, se trouve là, dans cette tenaille. Un examen attentif en fait bientôt connaître la cause. Il suffit de porter son attention sur la disposition et la direction des couches. Celles-ci, parallèles aux assises de brèche, sont séparées les unes des autres par une assise très compacte et très cohérente d'une épaisseur uniforme de 3 à 4 millimètres.

C'est un agrégat formé d'éléments grenus de quartz et d'autres cristallites siliceux ou feldspathiques, fortement liés ensemble par une action chimique de cémentation par oxydation.

Le sable extrait de cette carrière est très fin. En le passant au crible, M. Eyraud n'a obtenu qu'une faible proportion de grains ayant à peine la grosseur d'une perle fine. C'est un sable fluviatile dont le dépôt remonte probablement au pliocène ou au miocène, mais on n'y a trouvé jusqu'ici aucune trace fossilifère.

Candidatures. — Election. — Sont présentées les candidatures de M. Piger, greffier du Tribunal de Commerce, par MM. Gautheron et Rouvier, et Durastel, fabricant de dentelles, par MM. Favier et Durand. Scrutin à un mois.

Mlle J. Carpentier, économiste du lycée de jeunes filles, présentée à la dernière séance, est élue membre de la Société.

La séance est levée à 3 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 7 JANVIER 1926.

PRÉSIDENT DE M. EMILE GAUTHERON.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Brenas, Cuoq, J.-B. Eyraud, H. Eyraud, Falcon, Feuillet, Girard, de Malaval, de Miramon-Pesteils, Paul, Rioufol, de Veyrac.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — M. le Président donne connaissance de la correspondance ainsi que des bulletins et volumes reçus au cours du mois.

La *Revue du Vivarais* (septembre-octobre 1925) publie une notice sur la famille Motte de Boulogne présentant les preuves de noblesse paternelle et maternelle de Gabriel Motte, chorial de la cathédrale de Viviers et archidiaacre de Vence (1330), où est mentionnée l'alliance vers la fin du XV^e siècle ou au début du XVI^e d'un Guillaume Motte avec Marguerite de Poinasac.

Les *Annales* de l'Académie de Mâcon (1922-1923) donnent une étude de M. A. Wilmart sur les établissements de l'ordre de Cluny à la fin du Moyen-Age. Dans la liste de ces établissements on rencontre la Voûte (auj. la Voûte-Chilhac) qui comptait en 1281 et 1282 vingt-deux religieux, 24 en 1286 et en 1294, 25 en 1318 et 24 en 1353.

Le secrétaire général présente la *Grammaire Vellave* dont un exemplaire vient d'être envoyé en hommage à la société par son auteur, M. Girard. (In-18 de 174 p. Le Puy, imp. de l'*Avenir*).

Après avoir indiqué l'impossibilité actuelle d'enseigner et d'apprendre scientifiquement le dialecte vellave en raison du défaut de lexique et de grammaire, en raison aussi de la confusion créée par l'absence de fixité dans l'orthographe et par l'introduction fantaisiste dans la langue d'emprunts copieux au provençal et au français, le secrétaire, rappelant les tentatives louables de MM. de Vinols et H. Gibert, pense que, sauf quelques légères erreurs de sens ou de graphie, M. Girard a pénétré dans la question difficile de la codification de notre parler plus avant qu'aucun de ses devanciers.

M. Girard a pratiqué depuis de nombreuses années le vellave parmi des compatriotes qui l'emploient quotidiennement avec ses fautes et ses imperfections mais aussi avec ses fortes originalités, ses images frustes mais expressives.

Ainsi pénétré des caractéristiques de la langue en dépit des limons qui en altèrent la pureté et l'alourdissent, sachant les différences de prononciation de canton à canton, de village à village, l'auteur de la grammaire a sondé ce langage populaire, il l'a dépouillé de ses éléments parasitaires et, en se rapprochant de ses sources, il est arrivé à pouvoir en formuler le mécanisme.

On le trouvera dans le livre qui vient de paraître, enfin condensé en règles claires, faciles, résumées d'une manière pédagogique. Il reste à souhaiter que le complément direct de ce manuel, le lexique étymologique et historique, soit bientôt établi et imprimé. Les deux ouvrages détermineront dans ses principes un dialecte qui a son génie propre reconnu par l'histoire et toujours vivant.

L'imprimerie du Puy. — M. Gautheron apporte quelques précisions nouvelles à l'histoire des imprimeurs du Puy, d'après les renseignements fournis par des minutes de notaires.

Le 25 mai 1729, la veuve de J. F. Malescot envoie son fils, Jean André, en apprentissage chez Servant et Claude Perrot, à Lyon, pour cinq ans.

Le 12 mai 1777, Antoine et Gaspard-Benoît Clet, père et fils, reçoivent du syndic du clergé du diocèse, Joseph Desgranges, trois corps de caractères d'imprimerie avec leurs assortiments, pesant 938 livres, à titre de subvention et d'encouragement à des impressions plus soignées.

Le 26 mars 1781, Antoine Clet se démet et désiste de son titre de maîtrise, ce qui provoque un traité du diocèse avec Simon, imprimeur à Paris, rue des Mathurins, pour l'impression des livres liturgiques, et avec Alexandre Georges et Joseph Petit pour la fourniture du papier.

Les cloches de Solignac-sur-Loire. — M. Badiou-Bauzac communique le texte de la bénédiction de deux cloches qui eut lieu à Solignac, le 18 juin 1764.

Cette bénédiction fut effectuée par le doyen de Notre-Dame du Puy, Armand de Béget. La grande cloche pesait 30 quintaux, l'autre 245 livres. Le parrain fut Jacques Antoine de Veyrac, baron de Lardeyrol; la marraine, Anne Claudine Dugone, dame d'Audi près le Chier.

Une seule de ces cloches subsiste, la grande; les autres existantes sont datées de 1694 et 1864. M. Badiou-Bauzac donne le texte de leurs inscriptions respectives.

Les grottes du Bouchet. — M. Falcon expose l'état des études faites pour arriver au dégagement des intéressantes grottes découvertes sur le pourtour du lac du Bouchet.

Le Syndicat d'Initiative du Velay a fait entreprendre les premiers travaux de déblai; le Touring-Club de France participera par une subvention aux frais nouveaux envisagés.

La Société, reconnaissant l'utilité et l'importance des recherches engagées, vote une somme de 300 fr., à titre d'indication, souhaitant que l'effort commencé soit couronné de succès.

La séance est levée à 3 heures 30.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1926.

PRÉSIDENCE DE M. EMILE GAUTHERON.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Badiou-Carle, Bayon de la Tour, Brenas, J.-B. Eyraud, Falcon, Feuillet, Germain, Girard, Grellet de la Deyte, Lauze, de Malaval, de Miramon-Pesteils, chanoine Mercier, Rioufol, de Veyrac, Vidal-Galland.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Bibliographie. — Dans la *Revue du Vivarais* (numéro de novembre et

décembre 1925), le président signale une étude sur l'église Saint-Julien du Serre, par Auguste le Sourd, dans laquelle l'auteur donne une reproduction d'une fenêtre centrale de l'abside présentant une arcature triflée surmontée d'un boudin qui rappelle tout à fait certains détails d'architecture des églises romanes de la Haute-Loire peut-être empruntés à des formes orientales transmises par l'Espagne.

Les *Mémoires* de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie publient un travail du commandant Revel sur le séjour des Espagnols en Savoie de 1742 à 1749. Ces pages, d'une lecture agréable, parlent de massacres projetés, d'autres au contraire retracent des scènes d'adieu tout à fait sentimentales, ce qui amène à penser qu'il faut être très prudent lorsqu'il s'agit de se fier aux mémoires des contemporains pour avoir une impression exacte des faits.

Les délibérations de la Société populaire du Puy. — Quelques-unes des délibérations de la Société populaire du Puy nous étaient déjà connues à la suite de la publication qu'en a fait en 1902, M. Ernest Vissaguet dans *Velay-Revue* (tirage à part). M. Léon Cortial a eu depuis l'occasion d'acquiescer la plus grande partie des registres de ces délibérations et il a bien voulu les mettre à la disposition de M. Gautheron, qui a analysé avec soin ces documents.

Les délibérations enregistrées dans le ms. Cortial s'échelonnent du 9 décembre an I jusqu'au 24 ventose an II : elles donnent un aperçu intéressant des nombreux détails de la vie locale à cette époque déjà troublée de notre histoire.

Les assemblées avaient lieu dans une salle du collège dotée de tribunes où prenaient place les « citoyennes », tandis que les membres de la Société discutaient les questions à l'ordre du jour, sous la présidence d'Arnaud. On rencontre fréquemment dans les compte-rendus les noms de représentants des familles anciennes de la ville rendus opportunistes par les circonstances et aussi par une politique de prudence.

Il serait désirable que les extraits des procès-verbaux de la Société soient imprimés : ils éclaireraient une période encore peu connue des annales vellaves.

A travers le Velay et le Vivarais. — M. Hector Falcon communique la correspondance qu'il a échangée avec le Touring-Club à la suite du vote émis à la dernière séance au sujet des fouilles aux grottes du lac du Bouchet. Il y a lieu d'espérer que le concours de l'association française de Tourisme ne manquera pas à l'œuvre ébauchée.

M. Falcon, retraçant ensuite les étapes diverses d'une excursion entreprise l'an dernier dans la région limitrophe du Velay et du Vivarais vers Notre-Dame des Neiges, par la section locale du Club alpin, signale notamment un chemin pavé s'étendant sur plusieurs kilomètres de longueur et desservant un plateau maintenant à peu près désert dominant le bassin de la Loire.

Une discussion s'institue sur l'origine de ces voies, établies probablement pour faciliter le transit entre des fiefs seigneuriaux et entre les provinces.

Mme de Sévigné et les Rochebaron. — A l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Mme de Sévigné, le secrétaire rappelle que les

tableaux généalogiques dressés par Paul Mesnard dans l'édition des *Lettres* publiée dans la collection des Grands Ecrivains à l'aide des notes laissées par Bussy-Rabulin mentionnent, parmi les alliances dont est issue la marquise, le mariage de Christophe I^{er} de Rabutin avec Clauda de Rochebaron.

Clauda de Rochebaron, fille de François de Rochebaron-Berzé et de Louise Hugonnet de Saillant, se rattachait à l'illustre famille existant dans la haute vallée de la Loire, aux confins du Velay et du Forez, dès le dixième siècle. Elle était issue d'Antoine de Rochebaron-Lignon, écuyer tranchant de Philippe le Bon dès 1426, lequel quitta sa contrée d'origine à la suite de son union avec Philippa, fille naturelle de Jean Sans-Peur, pour se fixer en Bourgogne, à Berzé-le-Chatel, seigneurie qui lui avait été concédée vers 1440 par Philippe-le-Bon.

La petite fille d'Antoine de Rochebaron eut, de son mariage avec Christophe de Rabutin, deux fils : Guy, gentilhomme de la Chambre de Charles IX, arrière-grand-père de Marie de Rabutin-Chantal ; François, né vers 1545, dont l'arrière-petite-fille, Louise-Françoise, devint la femme de Gilbert de Langeac, marquis de Coligny.

Ainsi, par ses origines paternelles, la marquise n'était pas complètement étrangère à notre région et, quand elle rencontrait à la Cour ou à la ville les Polignac, dont elle parle si souvent à sa fille, Mme de Grignan, elle aurait pu légitimement marquer une lointaine parenté avec eux par les Rochebaron et les Chalencon.

A ce sujet, dans une improvisation écoutée avec le plus vif intérêt, M. Grellet de la Deyte note les rapports de Mme de Sévigné avec les Rochebonne qu'elle connut à Lyon et en profite pour tracer à grands traits la silhouette imposante de cette très ancienne lignée dont le souvenir subsiste à travers l'histoire du Velay, du Vivarais et du Gévaudan.

Les antiquités gallo-romaines de Saint-Paulien. — Le secrétaire donne rapidement lecture du rapport annuel adressé par lui au Ministère de l'Instruction publique sur les fouilles de Saint-Paulien.

En 1923, des travaux ont été exécutés au Marchedial et au nouveau cimetière ; ils ont permis d'exhumer des fragments lapidaires, des poteries décorées, des restes d'amphore sigillée, des médailles et monnaies aux effigies d'Auguste et d'Agrippa, de Marc Antoine.

Des dons importants ont été faits d'autre part au Musée inauguré le 5 juillet 1923, par MM. Jean Mazet et Roux. Ce dernier, originaire de Saint-Paulien, a envoyé, entre autres objets, une trentaine de monnaies aux effigies de Trajan, Auguste, Néron, Faustina, Dioclétien, Constantin, Antonin le Pieux, recueillies dans les champs sis au nord de la ville moderne. Ces pièces ont augmenté heureusement les nombreux vestiges déjà conservés au musée et qui permettront aux archéologues de retracer un jour le passé de l'antique capitale de notre petite province.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

MELANGES ET DOCUMENTS

Bernard BRUN alias BRU ou LE BRUN, doyen de N.-D. du Puy (1326), évêque du Puy, comte de Velay (1327), puis évêque de Noyon et enfin d'Auxerre (1347), inhumé dans la cathédrale de Limoges (1894).

J. Nadaud, dans son *Nobiliaire de la généralité et du diocèse de Limoges*, écrit (tome II, 2^e édit., p. 258) : 4. Guy Brun, seigneur en partie de Noblac, de Montbrun, et de Cromières, avait épousé Resplandines de Croumeries avant 1298. De ce mariage naquirent : 1^o Guy Brun, qui a continué la descendance; 2^o *peut-être aussi*, Bernard Brun, évêque du Puy où il fit son entrée solennelle le 1^{er} mai 1327, puis évêque de Noyon.

Cette famille Brun, en langue romane *Brus*, porta, ensuite le nom de *Montbrun*. Ses armes sont *d'or, à la croix de queues* ».

Je suis d'un avis tout différent et, ainsi que je l'explique plus loin, je ne pense pas qu'on doive attribuer à cette maison l'évêque du Puy. Le chanoine Arbellot, dans son *Histoire de la cathédrale de Limoges*, écrit de son côté : « Bernard Brun, dont le véritable nom, en langue romane, était Bernard Brus, naquit en Limousin, mais il ne s'en suit pas qu'il soit né à Limoges, comme l'a pensé le P. Bonaventure (tome III, p. 368). La *Gallia Christiana* se trompe en le faisant naître à Brioude (*Brivatensis*, t. III, col. 724). On lit dans un Nécrologe de Meymac : « B. Brus, que fo evesque del Poy, lays et per fa son anhal VII^e s^{est.} de segle à la mesura Meymat, etc. ». Il était neveu de Raynaud de la Porte, évêque de Limoges, qui fut ensuite archevêque de Bourges, en 1316, et quatre ans plus tard revêtu de la pourpre romaine ».

Je partage encore moins la façon de voir du chanoine Arbellot et il semble qu'il est plus rationnel de donner à notre prélat une toute autre origine.

Nous savons, en effet, que Bernard Brun fut d'abord chanoine de St-Étienne de Limoges, puis doyen du chapitre de la cathédrale, ainsi que l'attestent des actes de 1321 et de 1323.

En 1326, il est dit doyen de la cathédrale du Puy et, l'année suivante, évêque de cette ville. Transféré en 1342 sur le siège de Noyon, il conserva le nom de cet évêché, quoique appelé à celui d'Auxerre en 1347. L'historien des évêques d'Auxerre nous apprend que Bernard Brun était « le plus âgé, le plus savant et le plus riche des prélats de son temps » et qu'il était aussi « défenseur énergique des droits de son église ». Il mourut en 1349. Son corps, on le sait, fut transporté à Limoges et inhumé dans la cathédrale. On y voit, aujourd'hui encore, son tombeau entre deux piliers du chœur, du côté de l'Évangile. Et

c'est avec raison qu'on cite ce sépulcre comme un excellent type de l'architecture et de la sculpture du ^{xiv}^e siècle. La statue du prélat dont la tête est en marbre, repose sur un soubassement orné de huit figurines qui représentent des chanoines en costume du temps, les figurines sont encadrées dans des ogives trilobées, au-dessus desquelles se déroulent des arcatures gothiques. L'évêque est revêtu des ornements pontificaux et l'on remarque l'ampleur et les plis gracieux de sa chasuble. Sa tête, couverte d'une mitre de forme ancienne, repose sur un oreiller. Ses pieds sont appuyés sur un lion, symbole de force et de courage, les mains croisées sur la poitrine soutiennent du côté gauche, la hampe d'une crosse dont la courbure a été brisée. « Cette figure épiscopale, a-t-on dit, austère et douce à la fois, respire le calme de la piété et le repos placide des saints ».

La niche qui contient la statue est renfermée dans un cadre architectural qui s'élève plein d'élégance et de légèreté. On y voit quatre bas-reliefs d'un travail précieux. L'un d'eux représente le couronnement de la Vierge. Aux deux angles inférieurs de ce bas-relief, on distingue deux écussons semblables, présentant un *semé de trèfles au lion brochant*. Ce sont là les armes de Bernard Brun.

J'ai fait remarquer dans mon *Armorial du Velay*, p. 302, à l'article consacré à Bernard Brun ou Bru, que ces armoiries sont conformes à celles de la célèbre maison de Bréon qui, entres illustrations, a produit en 1314 et 1437, deux chanoines comtes de Brioude, dont un official de ce noble chapitre.

Je persiste à croire, jusqu'à preuve du contraire, que Bernard Brun devait être un Bréon. C'est peut-être là, la raison qui a fait écrire aux auteurs de la *Gallia* que l'évêque du Puy était né à Brioude, ce qui n'est pas impossible. C'est peut-être, encore, à cause de cette origine, que le *Cartulaire de St-Sauveur en Rue* (p. 321) appelle Bernard Brun, évêque du Puy : *Bernardus Brieu* (Bréon, parfois Brion).

Je dois ajouter à la brièveté de cette note, qui permettra, je l'espère, à un de nos collègues, de découvrir la véritable origine du prélat sur lequel notre secrétaire général, M. Ulysse Rouchon, a ramené l'attention que M. Jules Gailhabaud, dans son grand ouvrage : *L'Architecture du V^e au XVI^e siècle*, a donné, d'après le dessin d'Adolphe Berty, une belle gravure du tombeau de Bernard Brun, dans la cathédrale de Limoges.

Une seconde planche est consacrée aux détails architectoniques de ce monument qui peut figurer avec honneur parmi ceux du même genre que la France montre avec orgueil ; « tombeaux admirables, a-t-on écrit, qui sont encore plus des monuments artistiques que des monuments funèbres ».

(Comm. de M. Georges PAUL.)

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

LES HOMMES FOSSILES DE LA DENISE

IL y a trois-quarts de siècle, les *Bulletins et les Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy* publiaient divers mémoires concernant les ossements fossiles découverts dans le « terrain volcanique » de Denise en se faisant l'écho des discussions souvent très vives dont ils étaient l'objet.

Aujourd'hui, les recherches récentes de l'éminent doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, M. Ch. Depéret, membre de l'Institut, et de l'un de nous ont donné à ces documents paléontologiques humains une nouvelle actualité en même temps qu'elles confirmaient leur inestimable valeur.

Le journal *La Nature* a publié il y a quelques semaines (1), un article où nous sommes efforcés de mettre au point l'exposé de ces dernières acquisitions scientifiques. Elles touchent de trop près à la plus lointaine préhistoire du Velay pour ne pas avoir suscité au Puy une très vive curiosité en même temps qu'un grand intérêt. Rien de ce qui concerne la petite patrie vellave ne saurait laisser — et ne laisse pas — ses habitants indifférents. Aussi ce fut pour nous un devoir infiniment agréable que d'accéder à la demande tout à fait flatteuse — transmise par M. Ulysse Rouchon, lettré délicat et charmant écrivain, au nom du bureau de la Société Académique du Puy et de la Haute-Loire — de publier ce même mémoire dans son Bulletin.

MM. Masson et C^{ie}, éditeurs de *La Nature*, ont bien voulu nous donner l'autorisation nécessaire — mieux, leur extrême bienveillance nous a fait bénéficier d'une exception à la règle formelle de ne jamais céder les clichés parus dans ce grand magazine scientifique et nous a permis d'en disposer ici. Nous les en remercions très vivement et nous leur exprimons nos sentiments reconnaissants.

(1) N° du 9 octobre 1926.



Isolés, ou encore inclus dans les blocs de roche argilo-gréseuse où ils se sont fossilisés, les ossements humains découverts, en 1844, sur la pente S.-O. du volcan de Denise, près Le Puy (Haute-Loire), sont conservés dans une vitrine du Musée Crozatier, au Puy, à côté d'une admirable série de Mammifères oligocènes de Ronzon ; de très nombreux débris de Mastodontes, d'Éléphants, de Rhinocéros, d'Équidés, de Cervidés, de Carnassiers... recueillis dans les alluvions pliocènes du Velay, dans les tufs ou sédiments volcaniques de Vialette, du Coupet, de Sainzelles, de Solilhac, etc. ; à côté également d'une série d'ossements de Bouquetins, de Chamois, de Rennes, de Chevaux... provenant de la grotte magdalénienne d'Orcier-Retournac ; des pièces recueillies sous l'abri magdalénien du Rond, près Saint-Arcons-d'Allier ; du mobilier néolithique de Cormail, près d'Espaly-Le Puy, etc.

Dans cette riche documentation paléontologique et archéologique, les Hommes fossiles de la Denise occupent une place d'honneur : ils apparaissent, en effet, comme les premiers en date des Hommes quaternaires et comme géologiquement les plus anciens de ceux retrouvés en France.

Etrange se présente leur histoire.

Il nous eût été difficile de l'établir de façon exacte sans la précieuse documentation qu'a bien voulu nous remettre M. E. Gautheron, dont il serait superflu de signaler dans le *Bulletin* de la Société Académique du Puy et de la Haute-Loire la haute valeur archéologique, la puissante érudition, la curiosité scientifique sans cesse en éveil — mais auquel nous devons exprimer notre vive gratitude pour les lettres et pièces originales communiquées.

Au commencement de l'année 1844, un nommé Adsciénard, tâcheron, marchand forain, voire propriétaire d'une mesure dont les murs seuls subsistent aujourd'hui, qu'il habitait au lieu dit *Chez l'Ermite* ou *l'Ermitage* et d'une petite vigne située au-dessus de son logis sur la pente du mont Denise, brisait un bloc de pierre qui gênait l'accès de cette vigne, lorsqu'il constata dans cette roche la présence de quelques ossements humains. Ceux-ci restèrent encastrés dans leur gangue pendant quelques semaines, après quoi, un camarade lui ayant dit qu'il ferait bien de les porter à un antiquaire du Puy, nommé Barthélemy, qui faisait le commerce des fossiles du gisement de Ronzon, Adsciénard suivit ce conseil. En échange d'un couteau dont il avait grand besoin et de

quelque menue monnaie, Barthélemy eut ce frontal humain incrusté de limonite dont un avocat du Puy, archéologue à ses heures, M. Pichot-Dumazel, fit l'acquisition dans des conditions infiniment plus onéreuses.

Dans le courant de l'été, il demanda à Adscénard de faire des recherches dans sa vigne pour trouver si possible d'autres ossements humains. Adscénard en profita pour faire un profond drai-

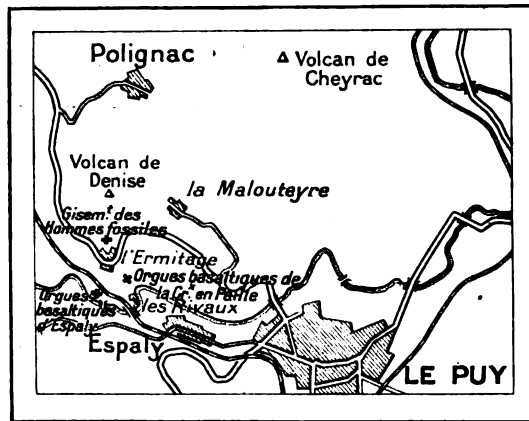


Fig. 1. — Le Puy et le volcan de Denise.



Fig. 2. — Vue S.-O. du volcan de Denise.

En bas et à droite, l'Ermitage et la route du Puy à Saint-Paulieu. Le gisement des hommes fossiles est situé un peu au-dessus de la route sur la pente formant ligne d'horizon.

(Photographie J. de Veyrac, Le Puy.)

nage. Il ne trouva rien tant qu'il fut surveillé par M. Pichot-Dumazel. Mais celui-ci, incommodé par la chaleur de ce mois d'août 1844, aban-

donna la pente torride de l'Ermitage et rentra au Puy. Peu après, Adslénard trouvait un bloc à ossements qu'il vendit... à M. Aymard

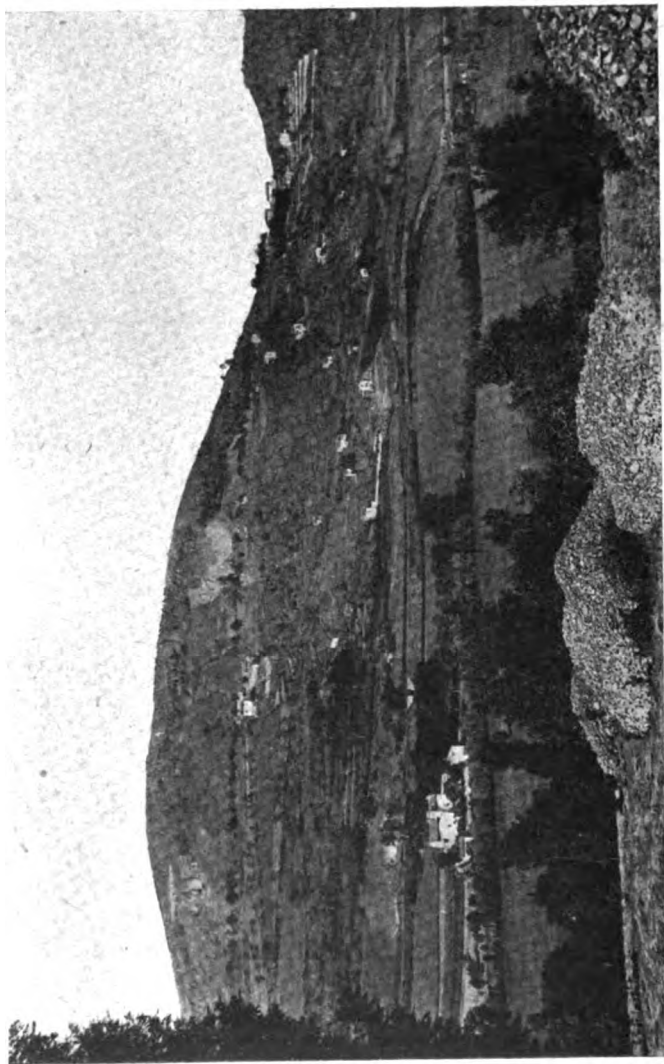


Fig. 3. — Vue O. du volcan de Denise, prise du versant E. de la vallée de la Borne.
(Photographie J. de Veyrac, Le Puy.)

pour le Musée du Puy. Adslénard, encouragé par le prix qu'il en avait tiré, continua ses recherches, exhuma un nouveau bloc que M. Pichot ne laissa pas échapper. Ultérieurement, Aymard recueillit avec Adslé-

nard quelques ossements isolés; Paul Gervais, le grand paléontologiste français, une dent.

Enfin, Lyell faisant, en 1859, exécuter une fouille dans la vigne d'Adslénard, reçut d'un de ses ouvriers un fragment de crâne.

Ces découvertes, communiquées par Aymard aux Sociétés savantes et notamment à la Société géologique de France (1), eurent un grand retentissement, venant du centre d'études géologiques et paléontologiques vraiment brillant qu'avaient créé au Puy Aymard, Bertrand de Doue, Félix Robert, etc. Mais voici que Pichot-Dumazel se dressait contre Aymard, farouchement. Le « bloc du Musée » lui avait échappé : le collectionneur ne pouvait le pardonner ni à Aymard, ni à Adslénard. Aussi déployait-il toute son énergie à décrier le bloc qu'il avait acquis ensuite et affirmait-il que ce bloc n'était qu'un habile truquage du misérable Adslénard, afin d'enlever indirectement tout intérêt scientifique au bloc jumeau du Musée.

Seul le frontal-limonite — le premier découvert — restait au-dessus de la mêlée. Lyell ne disait-il pas à M^{me} Pichot, le 13 août 1839 : « Cette pièce, on en donnerait à Londres mille guinées (25 000 fr. or) ! »

Mais quelques jours auparavant, M. Hébert, envoyé en mission par le Ministre de l'Instruction publique, avait déclaré : « Votre bloc est dans les mêmes conditions que celui du Musée, de sorte que si celui du Musée est vrai, le vôtre est aussi vrai ».

Hélas ! c'était tout le contraire de ce que souhaitait Pichot. Aussi répliquait-il aussitôt :

— Mais Adslénard n'aurait-il pas imité les zones ?

— S'il les a imitées, je le fais nommer membre de l'Académie des Sciences. Il faudrait lui supposer une adresse incroyable.

Aujourd'hui, le bloc Aymard, le bloc Pichot, le frontal-limonite Pichot, etc., reposent côte à côte dans la grande paix du Musée Crozatier. Mais les polémiques dont ils furent l'objet ont jusqu'à maintenant laissé planer le doute sur la valeur documentaire des ossements fossiles de Denise. Ils furent cependant examinés par les plus illustres savants d'alors — faut-il citer les noms de Paul Gervais, Laurillard, Geoffroy Saint-Hilaire, Pomel, Lecoq, Pictet, Jourdan, Hébert, Lartet, Lyell, Poulett-Scrope, etc. — et l'immense majorité des jugements leur furent favorables. Ils n'en restèrent pas moins classés parmi les documents indésirables ou tout au moins furent placés dans ce que le pro-

(1) Aymard. Note sur une découverte de fossiles humains dans un bloc de pierre provenant de la montagne volcanique de Denise, *Bulletin de la Société Géologique de France*, série II, volume 1, p. 107-110, 2 décembre 1844.

fesseur Marcellin Boule a dénommé, avec humour, le bric-à-brac de la préhistoire.

Aujourd'hui, la thèse de la très grande ancienneté des Hommes fos-



Fig. 4. — Le « Bloc Aymard », au Musée Crozatier.

A la surface, le frontal masculin et un fragment de radius dégagés par Aymard et Bertrand de Dole en 1844. Le frontal, vu par son bord inférieur, est brisé en deux fragments. Les ossements, encore inclus dans la roche, sont peu visibles sur la photographie.

(Photographie J. de Veyrac, Le Puy.)



Fig. 5. — Cubitus et radius humains fossiles de la Denise, conservés dans leur gâuge, au Musée Crozatier. Environ 1/4 grandeur naturelle.

(Photographie Mayet et de Veyrac.)

siles de Denise, inlassablement soutenue par Aymard, se trouve confirmée définitivement, semble-t-il.

M. Boule paraissait bien l'avoir adoptée dans sa belle et depuis longtemps classique *Description géologique du Velay* (1892), lorsqu'il écrivait : « L'Homme de Denise serait donc sensiblement contemporain de la faune à *Rhinocéros Mercki*... Dans diverses publications antérieures, j'avais cru devoir être plus prudent et réserver complètement l'âge de ce célèbre gisement ».

Toutefois, plus récemment, dans la 2^e édition des *Hommes fossiles* (1923), il « estime que ce terrain remonte à une époque fort reculée des Temps quaternaires. Mais peut-être ne faut-il pas écarter l'hypothèse d'une sépulture... J'ai cru — ajoute-t-il, — devoir rejeter cette découverte parce qu'elle n'offre pas des garanties géologiques suffisantes ».

Or il y a un an à peine, un géologue de renommée mondiale, M. Charles Depéret, a pensé que cette décision n'était peut-être pas sans appel ;

que le gisement de Denise n'ayant pas été fouillé depuis près de trois quarts de siècle, il pouvait être intéressant d'en entreprendre à nouveau l'exploration dans le but de rechercher d'autres débris humains et, à défaut, d'étudier d'une manière plus précise les relations des couches fossilifères avec les éruptions du volcan quaternaire.

Ces recherches ont été faites à la fin de l'été de 1925 et les résultats



Fig. 6. — Vue d'une tranchée des fouilles de M. Ch. Depéret (1925) entamant les sédiments de l'ancien lac-cratère quaternaire, à quelques mètres de la cheminée volcanique masquée par les broussailles de gauche.

Les couches sédimentaires ont conservé leur horizontalité originelle. Il est remarquable qu'une éruption aussi violente que celle du volcan de Denise, à la fin du Quaternaire, faisant sauter toute la fermeture de l'ancien volcan pliocène, ait laissé intact ce lambeau lacustre à si faible distance de la cheminée projetant une véritable montagne de bombes, scories, cendres, lapilli, etc.

(Photographie J. de Veyrac, Le Puy.)

en ont été exposés par M. Ch. Depéret à l'Académie des Sciences (1) dans les termes suivants :

« Les couches quaternaires qui ont fourni les ossements fossiles reposent sur des brèches basaltiques altérées, d'âge pliocène, qui forment un petit escarpement au-dessus de la route de Saint-Paulien.

« Elles consistent en lits finement stratifiés de psammites siliceux et micacés, alternant avec des lits d'argiles dures, blanches ou jaunes, avec éléments cinéritiques. A la base et au sommet de la formation, on

(1) *Comptes rendus*, t. 182, p. 358, séance du 8 février 1926.

observe des lits plus compacts de grès siliceux avec nombreux fragments de scories basaltiques remaniées. Cet ensemble, d'une douzaine

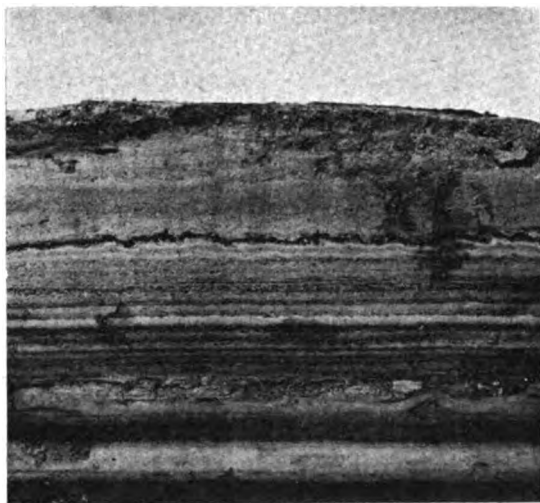


Fig. 7. — Fragments des sédiments déposés dans le lac-cratère quaternaire de la Denise et constituant le gisement des hommes fossiles.

Cet échantillon est photographié en grandeur naturelle. Il montre l'extrême régularité des couches déposées sous des eaux extraordinairement tranquilles et superposées sur plusieurs mètres de hauteur. A certains moments, des courants plus ou moins intenses ont entraîné des éléments plus grossiers, *a*, *a'*, venus s'intercaler entre ceux, très fins, qui les ont précédés ou suivis. — Ce que la photographie n'indique pas, c'est la coloration vive, variée, de ces couches : jaune clair, gris perle, blanc, noir, ocre, gris foncé, etc., dont l'épaisseur qui ne dépasse guère un ou deux centimètres est, en général, de quelques millimètres, parfois d'un demi-millimètre.

(Photographie Mayet et Cottin.)

de mètres d'épaisseur, n'a nullement l'allure d'une brèche volcanique, mais bien d'un dépôt sédimentaire effectué dans quelque petite nappe d'eau douce par les apports de ruisseaux affluents. C'est seulement au-dessus de ces couches stratifiées qu'apparaissent les brèches basaltiques et les scories très fraîches produites par les explosions du volcan de la Denise.

« Ainsi, les couches stratifiées à fossiles humains se présentent comme une période calme de sédimentation aqueuse séparant deux époques d'explosions volcaniques.

« Il fallait d'abord reconnaître le niveau

exact où avaient été trouvés les fossiles conservés au Musée du Puy. Cela m'a été facile, car les ossements humains du Musée sont encore engagés dans les blocs originels en couches régulières bien visibles.

« J'ai donc fait pratiquer d'abord une tranchée suivant la pente du terrain, recoupant toutes les couches de la formation. J'ai pu reconnaître ainsi, vers le milieu de l'épaisseur, les lits de psammites micacés et d'argile blanche et jaune, identiques aux blocs du Musée.

« Ce niveau reconnu, j'ai ensuite fait creuser une tranchée horizontale suivant l'affleurement de ces couches sur 40 m. de longueur, d'abord

dans la propriété Kassab, ensuite dans la propriété Viallet jusqu'au contact de la cheminée du volcan. Malgré l'importance de ce travail, je n'ai pas rencontré de nouvelles pièces fossiles et j'estime maintenant qu'il serait illusoire d'en rechercher d'autres.

« Mais j'ai pu préciser d'une manière, je l'espère, définitive, les rapports de ces couches fossilifères avec les produits éruptifs du volcan voisin. En effet si l'on suit les couches vers l'Ouest, on les voit venir buter contre la paroi verticale d'un dyke basaltique faisant partie de la cheminée, et *se rebrousser* à son contact. Il n'est pas douteux que l'éruption du basalte a été postérieure à la formation du dépôt sédimentaire, lequel a été comme coupé au couteau et relevé par l'ascension du basalte dans la cheminée. Cette conclusion est encore confirmée par l'observation que j'ai pu faire de l'existence de lambeaux des mêmes couches plus à l'Ouest, du côté opposé de la cheminée volcanique.

« On peut maintenant se représenter aisément la série des événements géologiques qui se sont produits dans la région de l'Ermitage de la Denise. A la fin du pliocène un grand volcan s'y était établi qui a projeté des masses de tufs et de brèches basaltiques formant un cône bien visible à l'ouest de la montagne, près du Collet. Ces produits volcaniques ont été ensuite démantelés par érosion et, dans une dépression de l'ancien cratère, s'est installé, vers le milieu du quaternaire, un petit cratère-lac dont le fond a été remblayé par des ruisseaux affluents qui y ont entraîné des matériaux très fins, empruntés soit aux brèches volcaniques, soit aux sables à Mastodontes pliocènes qui affleurent dans le voisinage... »

Et M. Depéret regarde les Hommes fossiles de la Denise, non pas comme des victimes du volcan, mais plus simplement comme des restes

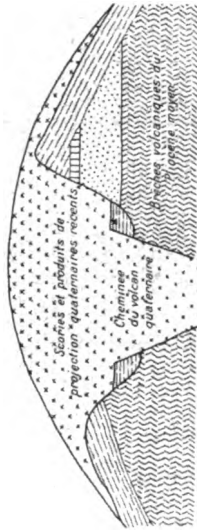


Fig. 9. — Le volcan quaternaire de Denise (état actuel).
X Gisement des hommes fossiles.

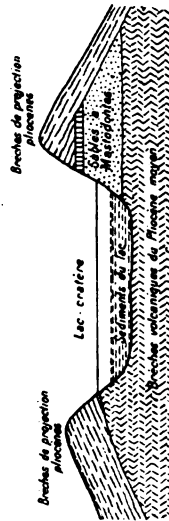


Fig. 8. — Le lac-cratère quaternaire ancien de Denise.

de noyés dont les débris ont été charriés pêle-mêle par le courant d'un petit cours d'eau débouchant dans le lac-cratère.



Fig. 10. — Le contact sud de la cheminée du volcan quaternaire de Denise (à gauche), avec la partie conservée des sédiments du cratère-lac (à droite).

La section des couches sédimentaires lacustres est nette. On constate un léger rebroussement de celles-ci qui, au voisinage de la cheminée, ont pris une direction un peu oblique de bas en haut. Quelques mètres en deçà elles reprennent leur parfaite horizontalité.

(Photographie Henri Testout, de Lyon.)

Plus tard, un nouveau volcan quaternaire a surgi sur le même point, volcan dont la cheminée a recoupé brusquement les sédiments déposés au fond de ce lac.

Il est intéressant de remarquer qu'Aymard, auquel on ne saurait contester une remarquable connaissance de la région du Puy, avait exposé une hypothèse dont M. Depéret n'a eu connaissance qu'après publication de la note précitée et qui est très voisine des conclusions auxquelles il est arrivé 70 ans plus tard. Le Congrès Scientifique de France tenait au Puy sa XXII^e session, en septembre 1855. A l'ordre du jour, figurait comme douzième question : *A quelle race humaine doit-on attribuer les ossements fossiles dans les cendres volcaniques de Denise, près le Puy ?* Est-il besoin de dire que la discussion fut animée ? Au cours de celle-ci, Aymard fit remarquer qu'il ne serait pas éloigné d'adopter l'opinion d'un dépôt aqueux formé dans un cratère dont les bords auraient

disparu lors de l'éruption marquant les derniers temps de la période volcanique.

L'âge géologique des ossements fossiles de la Denise se place donc au moment du dépôt des sédiments de l'ancien lac-cratère, plus probablement à la fin de ce dépôt qui a commencé après la période d'activité pliocène du volcan et cessa lorsque la plus grande partie du fond du lac fut emportée par la reprise des éruptions quaternaires.

Le lac du Bouchet, dans la Haute-Loire, donne une idée parfaite de ce que devait être le lac quaternaire de Denise.

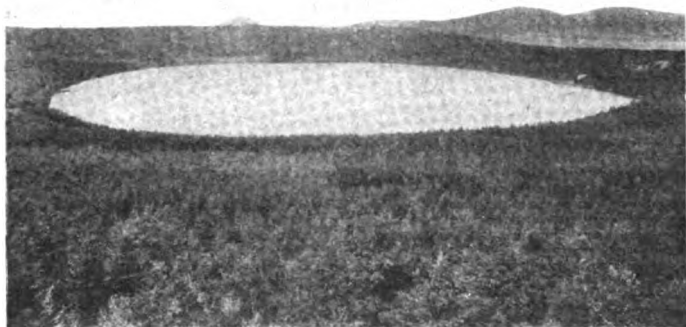


Fig. 11. — Le lac du Bouchet (Haute-Loire).

Le lac du Bouchet, qui est un des sites les plus pittoresques du Velay, occupe un ancien cratère, à 1200 m. d'altitude. Il donne une idée très exacte de ce que fut le lac-cratère quaternaire de Denise

(Photographie Lévy et Neurdein, Paris.)

En même temps que les explosions profondes lançaient sur les pentes du volcan une énorme quantité de produits de projection : cendres, scories, bombes, etc., par des fentes latérales, de larges coulées de laves se déversaient dans les vallées avoisinantes. Il n'est personne, parmi les nombreux touristes venus dans cette ville d'art célèbre qu'est Le Puy, qui ne soit allé admirer les magnifiques « Orgues d'Espaly » ou les « Orgues de la Croix-de-Paille » qui descendent de l'Ermitage dans la vallée de la Borne en disposant en longs alignements leurs hautes colonnades prismatiques,

Au bas de cette coulée basaltique, la Borne a édifié la terrasse alluviale des Rivaux où se rencontre une faune nombreuse : Cheval très abondant, Bison ou Bœuf, Rhinocéros à toison laineuse, Mammouth, Chamois, Hyène, Ours des cavernes, etc., largement représentée au

Musée Crozatier et facile à recueillir au sommet de l'escarpement des Rivaux auquel conduit un délicieux sentier partant du pont d'Espaly et longeant la rivière. Cette faune est de type aurignacien et avec la hauteur de la terrasse (20 m.) date la dernière phase active du volcan : monastirienne ou prémonastirienne. Il en résulte que les Hommes fossiles de la Denise sont d'une ancienneté probablement plus grande que celle des Moustériens du type de Néanderthal. Ils représenteraient donc les plus vieux documents humains découverts en France, se plaçant vraisemblablement entre l'*Evanthropus Dawsoni* d'âge tyrrhénien et l'*Homo neanderthalensis* d'âge monastirien.

Les ossements conservés au Musée Crozatier sont encore dans l'état de leur découverte, après enlèvement partiel de leur gangue par Aymard et Bertrand de Doue. C'est une heureuse circonstance que cette absence de préparation. Elle eût isolé, sans grande utilité, en leur ôtant toute preuve d'origine, des fragments plus ou moins brisés, accumulés pêle-mêle par l'eau qui les a rassemblés.

Ils constituent actuellement deux lots : l'un acquis par Aymard pour le Musée du Puy, l'autre par Pichot-Dumazel pour sa collection venue ensuite au Musée. Ils sont à rapporter à trois individus différents : deux hommes, l'un relativement jeune, 35 à 45 ans (Aymard), l'autre au seuil de la vieillesse (Pichot-Dumazel) et une toute jeune femme (Pichot-Dumazel). -



Fig. 12. — Le « Frontal Aymard » des ossements fossiles de la Denise. Environ 1/2 grandeur naturelle.
(Photographie Mayet et J. de Veyrac.)

Ce sont des individus de petite taille, 1 m. 36 à 1 m. 60, dolichocéphales, appartenant au rameau phylétique de l'*Homo sapiens*, c'est-à-dire qu'ils représentent une mutation ou, si l'on préfère, une étape, dans l'évolution des hommes dont nous sommes, nous, les habitants actuels de la France, une mutation plus

perfectionnée. Ce qui ne veut pas dire que la « mutation actuelle », que nous constituons, soit au terme de son développement et de son perfectionnement progressifs.

Les pièces capitales sont l'os frontal constituant la première des trouvailles d'Adscénard et passé dans la collection Pichot et l'os frontal que renfermait le bloc Aymard. Ce frontal Aymard se réduit à sa moitié inférieure : la région sus-orbitaire, qui présente une glabelle massive, saillante, largement modelée — un fort développement des arcs sourciliers — un bord supéro-externe de l'orbite large, épaissi, etc. Il y a dans un tel dispositif morphologique quelque chose de très différent de ce qui se voit chez l'*Homo neanderthalensis*. Là, c'est un énorme bourrelet épais de plus de deux centimètres, constitué par toute la région sus-orbitaire unie à la glabelle, projeté en auvent, séparé du front par un profond sillon sus-orbitaire. Seul un examen un peu superficiel a pu faire qualifier de néanderthaloïde le « frontal Aymard ». Il n'en présente pas moins une morphologie assez particulière, que l'on peut retrouver plus ou moins ébauchée sur nombre de crânes actuels, mais qui n'existe vraiment bien développée et très répandue que chez les plus primitifs des hommes actuels, les Australiens. Cette morphologie osseuse archaïque se présente ici en corrélation avec l'ancienneté géologique.

Le « frontal Pichot » est dans un état de fossilisation différent de celui des autres ossements de Denise. Cela tient probablement à ce qu'il est resté assez longtemps exposé à l'air, à la pluie, au soleil après qu'Adscénard eut brisé sa gangue et avant qu'il ait songé à le porter au Puy. Un dépôt de limonite feuilletée remplit sa concavité, d'où la désignation de *frontal limonite* qui lui est généralement donnée dans

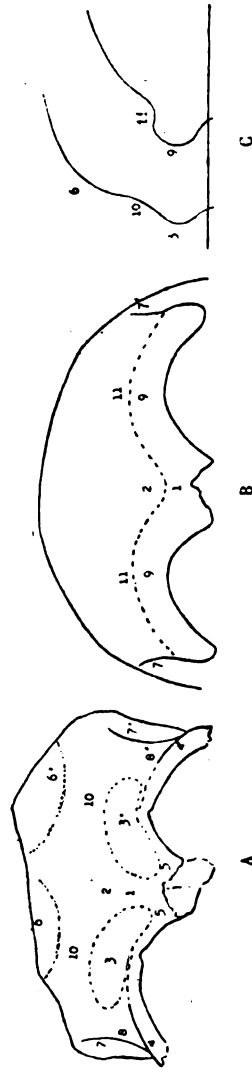


Fig. 13. — A, « Frontal Aymard ». B, Frontal de l'Homme fossile de la Chacelle-aux-Saints (*H. neanderthalensis*). C, Coupe sagittale des pièces précédentes, passant un peu en dedans de l'échancrure sus-orbitaire. Environ 1/2 grandeur naturelle.

1. Glabelle. 2, Fosselette supra-glabellaire. 3, 3' arcs sourciliers. 4, 4' bord supéro-externe de l'orbite. 5, marge sus-orbitaire. 6, 6' bosses frontales. 7, 7' crêtes latérales du frontal. 8, 8', triangle supra-orbitalis. 10, dépression supra-sourcillaire. 11, supra-orbitaire.

les publications de 1845-1860. C'est un frontal de toute jeune femme, sinon d'adolescente, avec arcades orbitaires minces, arcs sourciliers nullement proéminents, glabelle à peine indiquée, belle courbe ascen-



Fig. 14. — Le « Frontal Pichot-Dumazel » ou « Frontal-limonite » des ossements fossiles de la Denise. Environ 1/2 grandeur naturelle.

a, Vue de face ou *norma anterior*. b, Vue de profil ou *norma lateralis*.

(Photographie Mayet et J. de Veyrac)

dante, bosses frontales nettes, etc. Au point de vue anthropologique, les crânes féminins n'ont généralement que des caractères assez imprécis et ne permettent que des conclusions incertaines. Du moins en pleine évidence, ce frontal féminin est-il entièrement dans la norme de l'*Homo sapiens*. Ces Hommes quaternaires de Denise sont cependant fort antérieurs comme âge géologique (disons, très approximativement, entre quarante et cent millénaires) à la mutation du rameau bestialisé, proche de son extinction, de l'Homme du type de Néanderthal que représentent dans notre Monastirien de l'Europe occidentale les squelettes de Néanderthal, de Spy, de la Chapelle-aux-Saints, de la Ferrassie, de la Quina, etc., à l'étude desquels restent liés les noms de Schwalbe, de Fraipont, de Boule, Bardon et Bouyssonie, de Capitan et Peyrony, du D^r Henri Martin (disons, environ 25 millénaires). Ils sont plus antérieurs encore aux Cro-Magnon chasseurs de chevaux et de rennes (disons de 15 à 20 millénaires) dont font partie les Aurignaciens exhumés à Solutré par MM. Depéret, Arcelin, Mayet et Mazenot (1) et le squelette retiré de la terrasse de 20 m. de la vallée du Lot, à Libos (Lot-et-Garonne) par

(1) *La Nature*, 5 novembre 1923, *Ibid.*, 14 février 1925. C. R. des séances de l'Académie des Sciences, 8 octobre 1923, 8 décembre 1924.

M. Gaston Astre (1) pour citer seulement les découvertes les plus récentes.

Tout autant que ces Aurignaciens, ces Hommes de la Denise sont dans notre ascendance directe et c'est ce qui fait leur puissant intérêt scientifique. Aymard — qui fut un grand précurseur dans le domaine de la paléontologie — se montra un homme de science dans toute la force du terme, lorsqu'il en pressentit l'incalculable valeur — il y avait quelque mérite à soutenir une telle opinion — à une époque où l'*Homme antédiluvien* n'était évoqué que comme une hypothèse légendaire et où le génial Boucher de Perthes passait aux yeux des savants contemporains comme un doux rêveur, sinon même comme un délirant dont il convenait de se méfier, parce qu'il apportait, comme preuves de l'existence dans la vallée de la Somme de cet homme d'avant le Déluge, les silex taillés qu'il avait ramassés aux environs d'Abbeville.

Docteur LUCIEN MAYET et HENRI CHOSSEGROS,
Chargé de cours d'Anthropologie et Paléontologie humaine à l'Université de Lyon. Conservateur des Collections Paléontologiques du Musée Crozatier, au Puy.

(1) *La Nature*, 9 janvier 1926.

BIBLIOGRAPHIE

1844. AYMARD. — Communication à la séance du 8 novembre 1844 de la Société Académique du Puy.

1844. AYMARD. — *L'Annonciateur de la Haute-Loire*, 23 novembre 1844.

1844. AYMARD. — Note sur une découverte de fossiles humains dans un bloc de pierre provenant de la montagne volcanique de Denise. *Société géologique de France*, 2 décembre 1844. *Bulletin*.... 2^e série, t. II, p. 107-110.

1844. PICHOT-DUMAZEL. — Lettre sur les ossements prétendus humains trouvés dans un banc pierreux stratifié vers la partie supérieure moyenne du flanc ouest de la montagne de Denise, près le Puy (Haute-Loire), adressée le 8 novembre 1844 à M. le Président de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy. Fascicule imprimé au Puy, 1844.

1846. ROBERT. — De l'Homme fossile de Denise. *Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy*. T. XII, 1842-1846.

1847. AYMARD — Lettres sur les ossements humains fossiles des environs du Puy..... *Bulletin de la Société Géologique de France*, 2^e s., t. IV, p. 412.

1848. AYMARD. — Des fossiles humains trouvés sur la montagne volcanique de Denise, près Le Puy, des ossements de mammifères signalés dans divers dépôts de la Haute-Loire et de l'époque probable de leur enfouissement. *Bulletin de la Société Géologique de France*, 2^e s., t. V.

1855. — *Congrès scientifique de France*. XXII^e Session, tenue au Puy, en septembre 1855. T. I, pages 277 et suivantes : Aymard, Pichot, Robert, Croizet etc.

1858. ROBERT. — Observations sur l'Homme fossile de Denise. *Société Académique du Puy et Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy*. T. XXI, 1857-1858, p. cxvi.

1859. LYELL. — *Report of the British Association for the Advancement of Science*, Aberdeen, 1859.

Cf. Ibid. — *Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy*, T. XXII, p. 170, 1859. Le Puy, 1861.

1862. ROBERT. — Note sur les fossiles humains de Denise.... *Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy*. T. XXV, p. 105.

1866. PASCAL. — *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, 11 juin 1866.

1867. GERVAIS. — *Zoologie et Paléontologie générales*, p. 7.

1870. LARTET. — *Bulletin de la Société Géologique de France*. T. XXVI, 2^e s., p. 1055.

1872. SAUVAGE. — L'Homme fossile de Denise. *Revue d'Anthropologie*, T. I, 1872, p. 289-297.

1888. AYMARD. — Le préhistorique dans la Haute-Loire. *Mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire*, T. V, p. 147.

1888. BOULE (Marcellin). — Essai de Paléontologie Stratigraphique de l'Homme. *Revue d'Anthropologie*, 1888 et 1889.

1889. BOULE. — *Bulletin de la Société géologique de France*, 1889, p. 281-282.

1892. BOULE. — Description géologique du Velay. Paris, 1892, n^o 28 du *Bulletin des services de la Carte géologique de la France*.

1906. BOULE. — L'âge des derniers volcaus de la France. *La Géographie*, mars-mai 1906.

1913. PADER. — *Revue d'Auvergne*, 1913.

DEPÉRET. — Fouilles préhistoriques dans le gisement des Hommes fossiles de la Denise, près Le Puy-en-Velay. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, séance du 1^{er} février 1926. T. CLXXXII, p. 358.

MAYET (Lucien). — Examen anthropologique sommaire des Hommes fossiles de la Denise, près Le Puy-en-Velay. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, séance du 10 mai 1926, T. CLXXXII, p. 1232.

MAYET (Lucien). — Les hommes fossiles de la Denise : le frontal masculin, dit Frontal Aymard du Musée Crozatier au Puy (Haute-Loire), *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, séance du 12 juillet 1926. T. CLXXXII, p. 319.

MAYET (Lucien) et CHOSSEGROS (Henri). — Les Hommes fossiles de la Denise. *La Nature*, 9 octobre 1926.

UNE ANCIENNE FAMILLE DU PUY

LES BERGONHON

LES Bergonhon sont une des très anciennes familles du Puy. On ne trouve pas trace qu'ils y aient, à un moment précis, acquis un droit de cité dont ils jouissaient, en fait, depuis les temps les plus reculés.

On pourrait presque les dire autochtones si l'onomastique ne portait à les croire Bourguignons d'origine.

Quoi qu'il en soit, à partir du ^{xiii}^e siècle au moins, ils sont mêlés à la vie publique. Il est difficile d'établir exactement, dès cette époque, leur succession régulière de père en fils, mais il semble impossible qu'aucune de leurs générations ait pu être omise dans les souvenirs écrits, tant leur nom se retrouve fréquemment à des intervalles rapprochés dans les archives.

Ils apparaissent, dès l'abord, avec des professions variées; on les trouve charpentiers, merciers, drapiers, etc., etc...; on doit d'ailleurs se garder de croire que certaines de ces mentions aient correspondu strictement aux conceptions qu'on s'en fait aujourd'hui. Elles n'étaient pas exclusives d'une situation élevée et s'alliaient même curieusement à des qualifications nobiliaires dont, en beaucoup d'autres régions, elles auraient été séparées par l'incompabilité la plus nette et la plus absolue; nous aurons, au reste, à revenir sur cette question intéressante au point de vue de la vie sociale dans le passé de la Province.

Les Bergonhon ne tardèrent pas à se multiplier et formèrent des branches distinctes dont les unes se maintinrent au second

rang tandis que d'autres s'élevaient par l'exercice prolongé des professions libérales, les charges, la fortune et les alliances.

La force des choses sépara si bien ces diverses branches que l'orthographe même du nom s'altéra chez plusieurs d'entre elles, subdivisées fréquemment en rameaux, pour ne se conserver intacte que chez ceux qui, mieux servis par les circonstances, plus que les autres soucieux de leur ancienneté et du souvenir de leurs ancêtres, surent attacher à la conservation de la forme primitive un légitime intérêt.

Reconstituer la généalogie d'ensemble des Bergonhon serait une tâche impossible peut-être, à coup sûr très difficile pour celui qui la voudrait entreprendre.

L'attrait d'un semblable travail serait, d'ailleurs, secondaire, et la pensée de le tenter ne nous est pas venue ; mais, ayant eu la bonne fortune de recueillir une suite de documents variés sur la principale branche de la famille, il nous a paru curieux de l'étudier depuis sa formation, au milieu du *xvi^e* siècle, jusqu'à son extinction, dans des conditions qui méritent d'être connues, au début du *xix^e* siècle.

Les Terres de la Roche, Rachat, Varennes, Rioux, Chantillac, les Granges, etc., etc., possédées par la branche des Bergonhon qui nous occupe, donnèrent leur nom à plusieurs de ses représentants qui, suivant l'usage anciennement établi, se distinguaient les uns des autres par des appellations surnominales spéciales à chacun d'eux.

Le nom de Rachat fut, de préférence, porté par les aînés.

Pendant les trois siècles et demi où on peut les suivre, de nombreuses générations des Bergonhon de Rachat s'abritèrent dans le même logis familial où bien d'autres de la même race les avaient sans doute déjà précédés.

Cette demeure comprenait plusieurs maisons, des jardins, des cours, un colombier, etc., etc., situés place de la Plâtrière et qu'on voit cités dans tous les contrats et testaments successifs de la famille. Le principal bâtiment était celui actuellement occupé par M^{mes} les Religieuses de la Présentation de Marie (1)

(1) La maison de la Place de la Plâtrière, avec toutes ses dépendances, fut cédée aux Religieuses de la Présentation de Marie par M. Pierre C. de la Fuyette, député de la Haute-Loire, par acte du 25 nov. 1846 et pour la somme de douze mille francs.

qui s'adonnent, comme on le sait, à l'éducation des jeunes filles sourdes-muettes.

A l'époque où, dans la première moitié du ^{xix}^e siècle, cette maison passa par héritage aux neveux par alliance d'Armand de Varennes, dernier représentant des Bergonhon, elle renfermait de précieux souvenirs d'un long passé, des manuscrits, une importante bibliothèque, des tapisseries, des tentures curieuses, etc., etc.

Suivant le dédain qu'on avait alors de certaines choses anciennes, une partie de ces richesses était abandonnée sans surveillance. M. Charles Calemard de la Fayette, qui passa son enfance et une partie de sa première jeunesse chez sa tante Mme Bergonhon de Rachat de Varennes née Agathe de Sigaud de Chadrac, s'accusait d'avoir, avec son frère Théodore, mis à mal plus d'un objet de valeur, découpé des figures dans des tapisseries et lacéré de vieux parchemins.

Pourrait-on s'étonner que des enfants eussent aussi peu de respect pour les vieilles choses alors qu'en maints logis de nobles dames en employait couramment de vieilles chartes à des usages semi-culinaires.

Dans une salle voûtée — oratoire ou chambre d'archives — de la maison Bergonhon étaient des fresques, représentant des scènes bibliques, encore aujourd'hui en très satisfaisant état (1), bien que la pièce qu'elles ornent ait été transformée en cuisine. Ces peintures, encadrées d'ornements en grisaille, ont été en partie relevées par les soins du vicomte Gaston de Vaux pour illustrer « le Vieux Puy » de M. Albert Boudon.

∴

Les Bergonhon de Rachat ont donné, dans l'ordre ecclésiastique, une longue suite de chanoines de N.-D. du Puy, deux officiaux, deux vicaires généraux du Diocèse, de nombreux reli-

(1) Ceci était écrit en 1912. Depuis cette époque et fort malheureusement, les peintures se sont écaillées et en 1925 sont à peine visibles.

Il est regrettable que M. de Vaux n'ait reproduit qu'une partie du dessin de ces fresques : « David jouant de la harpe », « Abimelech lui offrant les pains des propositions et le sabre de Goliath ».

gieux et religieuses; ils ont fourni, dans l'ordre civil, des conseillers du Roi, juges en la Cour Royale et commune du Puy; un lieutenant-général au bailliage de Gévaudan, un substitut du Procureur Général à la Cour des Aydes de Montpellier, un lieutenant particulier au Sénéchal présidial du Puy, des subdélégués de l'Intendance du Languedoc, des Consuls du Puy. Ils ont été représentés aux armées par plusieurs officiers, etc., etc.

..

Avant la séparation de la branche de Rachat, les Bergonhon, ainsi qu'on l'a sommairement rappelé, apparaissent dans les vieux titres dès le cours du ^{xiii}^e siècle.

Jehan Bergonhon et Simon, son frère (1), nés avant 1284, vivaient en 1309 et 1328, époque où ils reconnaissent à l'Evêque du Puy des maisons indivises situées dans les rues Raphael et de la Saulnerie.

Pierre, ^m^d drapier, percevait en 1337 à Mercœur quarante cartons et demi de blé, onze de froment, vingt-deux de seigle, sept d'avoine. Il fait hommage en 1347 de ces censives.

Laurent Bergonhon, charpentier, obtint en 1373, du bailli du Velay, une sentence le dispensant « de servir la rente de soixante sols qu'il devait pour l'entretien de la vicairie de Laurent Jarenton à la collégiale, la maison sur laquelle elle était assise tombant en ruines (2).

Le même Laurent, « le Bergonho », fonde par testament en l'église Saint-Vosy un anniversaire à l'aide d'une rente de cinq sols tournois ou d'une somme capitale de cinq francs d'or (3) (6 décembre 1390).

Vital Bergonhon, fils de Pierre ci-dessus et époux d'Elisa Laytent, percevait à Mercœur les mêmes redevances que son père en 1383, 89, 1401 (4).

Valentin, sans doute fils de Pierre et de Marguerite Colombet,

(1) ^{Cm} de M. Albert Boudon.

(2) Archives de la Haute-Loire, G. 317.

(3) Archives de la Haute-Loire, G. 624.

(4) ^{Cm} de M. Albert Boudon et archives de la Haute-Loire, G. 200.

né avant 1427, habitait rue Saulnerie. Il mourut le 30 novembre 1491, laissant un fils dont il sera question ci-après (1).

En 1455, un Pierre Bergonhon, notaire, transige avec nobles Jean Raphael et Gaspard Maurin au sujet d'une maison sise rue Saulnerie vieille.

Discret homme Valentin Bergonhon, fils d'autre Valentin ci-avant, notaire, marié, croit-on, à Jeanne Amouroux, fit en 1467, une reconnaissance censitaire au profit de Saint-Georges.

On le retrouve en divers actes (13 septembre 1471, 6 décembre 1507, 11 juin 1515 (2). Il cède par acte du 29 avril 1490 à l'université de saint Mayol une rente annuelle de 44 sols tournois, assise au terroir de Bellecombe sous le couvent des Carmélites (3), et figure comme censitaire sur la liste des cens et revenus de Saint-Georges sur le Puy et terroirs avoisinants.

En date du 5 juillet 1480 (4), Valentin Bergonhon figure comme caution dans un acte passé devant Maître Pralary, notaire du Consulat, aux termes duquel un certain Guigon Poyntal, marchand, se voit, moyennant douze cent quarante livres tournois, attribuer la perception des tailles levées pour réparations à la charge de la ville du Puy. Dans cet acte rédigé en latin sur parchemin, figurent les consuls du Puy dont la liste n'est pas comprise parmi celles publiées des fastes consulaires et qui, à ce titre, est vraiment intéressante.

Les consuls de 1480 sont :

Barthélemy de Curtibus (Descours).

Jacobus Pagès dit Dolaizon

M^r Pons Basterii (Bastier).

Jacobus Colombi (Colomb).

Petrus Boyerii (Boyer).

Johannes Corderii (Cordier).

La plupart de ces noms ne se retrouvent pas dans les listes

(1) Archives de la Haute-Loire, G. 369.

(2) Com de M. Albert Boudon.

(3) Com de M. Albert Boudon et Archives de la Haute-Loire, G. 251.

(4) Archives des Bergonhon.

consulaires des époques avoisinantes. Seul y figure Pons Bastier, consul en 1470-1471.

Un Jacques Bergonhon est cité comme étant, en 1544, l'un des principaux marchands du Puy avec Michel Espert (Spert) seigneur de Volhac et Jacques Orvy, tous deux drapiers (1).

Jean, à la même époque, était l'un des « notayres du nombre réduit (2) (Lxxx) » ; un autre Jacques Bergonhon était consul du Puy lorsque M^e Antoine de Senecterre échangea l'abbaye d'Aurillac pour l'évêché du Puy (2).

Un Nicolas (1564-63), bayle du Chapitre, fut l'objet d'une délibération approuvant sa gestion financière (3).

Jehan Bergonhon dit Frère Jean, hostiaire de l'Eglise conventuelle de Saint-Pierre-le-Monastier, fut de ceux trop nombreux, signe des temps troublés, qui « fâchés et recreux de servir Dieu » que sa grâce les y avoit appelés et pourvus en leur état et « abit ecclésiastique tant honorable, à leur grande honte et « deshonneur, ont renoncé, révoqué, délaissé et contempné pour « vivre desormais après le négoce et charroy temporel (4) ».



Après avoir cité rapidement une partie des Bergonhon dont on a conservé le plus anciennement les traces, il convient que, suivant le programme adopté pour cette étude, le champ des investigations postérieures soit restreint pour arriver à la formation nette de la branche des Bergonhon de Rachat.

Sa filiation remonte à Nicolas Bergonhon né avant 1504, décédé après le 19 octobre 1556 et avant 1563 (5), dont les deux frères, Jean dit Pascal et Raymond, furent chacun la tige de deux branches cadettes.

La branche de Jean était représentée en 1580 par Claude, bourgeois du Puy, marié le 5 janvier 1587 à Anne Irailh Ranquet.

Raymond vivait encore en 1544, il était mort en 1556.

(1) Médisis, tome II, page 250 et suivantes.

(2) Médisis, tome I, page 516.

(3) Arch. de la Haute-Loire, G. 498.

(4) Médisis, tome I, p. 553.

(5) Con de M. Albert Boudon-Lashermes.

I

Nicolas, qualifié tantôt marchand, tantôt notaire, tantôt notaire et marchand, fut syndic de la ville du Puy en 1530, troisième consul en 1546-47, second consul en 1553 et, en cette qualité, fut « de ceux des yles qui furent nommés et esleus pour lever la taille de leur yle les premiers (1) ».

Il épousa et eut pour enfants :

Raymond qui suivra ;
Michel ;
Jehan ;
Annette.

Annette fut mariée à Jean Segherand, sixième consul en 1557-58, sans doute fils de Vincent de Segherand, troisième consul en 1534-35, dont elle eut au moins un fils Jacques. Elle mourut veuve le lundi matin 15 mars 1604, en rentrant de l'église (2).

II

Raymond Bergonhon, avocat, épousa Ysabel ou Isabeau de Torrenc, fille de Bertrand de Torrenc, consul du Puy en 1535-36, 1543-44, riche marchand de la Cité qui laissa à sa mort une fortune de 80.000 livres équivalent à plus de 1.200.000 fr. de nos jours (3).

Ysabel avait au moins trois sœurs : l'une Loyse, dame de Chambaron, épousa Gabriel d'Orvy, sgr d'Agrain, premier consul du Puy en 1559, 1573-74, 1582-83 ; la seconde fut femme de noble Benoît Valentin, greffier au bailliage du Velay ; le troi-

(1) Médicis, tome I, page 456.

(2) Archives des Bergonhon.

(3) Ceci était écrit en 1912. Aux tarifs actuels des francs papier le chiffre de comparaison devrait être singulièrement surelevé.

sième, Marie, s'était alliée à Jehan Spert, seigneur de Volhac, premier consul du Puy en 1579-80, 1586-87, comme son père l'avait été en 1551-52, 1557-58.

Raymond Bergonhon possédait, sur les bords du Dolaizon, proche le couvent des Carmes, des ouvriers qui, depuis longtemps, étaient l'occasion de difficultés avec un de ses voisins, Barthélemy Mourant, au sujet de prises et usages d'eaux. Une transaction était intervenue entre les deux parties le 16 février 1570.

Alors, comme aujourd'hui les questions d'eaux étaient pour séparer les meilleurs amis. François Beringier et Catherine Mourant, sa femme, fille de Barthélemy, mirent tant de mauvaise grâce à assurer le bénéfice de la transaction de 1570 à Raymond Bergonhon que son fils Nicolas dut plus tard les citer devant la Cour commune où ils furent, par arrêt du 19 août 1613, condamnés « à suspendre tout trouble de jouissance à peine de cent livres d'amende et de tous despens et dommages ».

L'arrêt avait été rendu par défaut contre Beringier. Celui-ci continua le procès, fit valoir un contrat antérieur du 13 juin 1499, et de toute cette procédure résulta une transaction du 2 janvier 1614 qui paraît avoir mis fin définitivement à des difficultés, jusque là sans cesse renaissantes.

Raymond Bergonhon intervint dans la vente faite le 16 juillet 1579 par « Jehan de Poinsac, écuyer, seigneur et baron dudict lieu et d'Archinaud », de la baronnie de Saint-Germain-la-Prade — en faveur de discret homme M^e Gabriel Mourgue, baillif de Solignac. — Le prix de « 3933 escus un tiers d'or sol, fut fixé « par estimation de Jehan Spert, sgr de Volhac et Raymond Bergonhon pour la part du sgr de Poinsac et par sire Jacques de « Licques et Mathieu Farnier, bourgeois marchands du Puy, pour « la part dudict Mourgues (1) ».

Raymond Bergonhon eut de son mariage avec Ysabel de Torrenc sept enfants :

Anne, née le 21 décembre 1562, qui eut pour parrain et marraine M. d'Agrain et Dame Colhabaud et mourut quatre à cinq mois après sa naissance.

(1) Tablettes du Velay.

Marie, née le 31 octobre 1566, qui eut pour parrain Jehan Bergonhon, son oncle, et mourut le 22 décembre 1566.

Anthoine, né le 8 février 1568. Son parrain fut Mgr l'évêque du Puy, Anthoine de Senec-terre et sa marraine, Mme de Margheride (1). Il mourut très jeune.

Loyse, né le 28 juin 1571. Son parrain fut Michel Bergonhon, son oncle, et sa marraine, Mlle de Chambaron, sa tante.

Anthoinette, née le 25 octobre 1573. Elle fut tenue sur les fonts baptismaux par M^e Benoît Valentin, époux de Valence de Torrenc, son oncle, et Dame Anthoinette Bordel, belle-sœur de Raymond Bergonhon.

Nicolas, né le 18 août 1575, qui eut pour parrain M. de Volhac, époux de Loyse de Torrenc, son oncle, et pour marraine Anthoinette Bergonhon, sa tante. — Nicolas mourut peu de temps après sa naissance, puisqu'on donna son nom à Nicolas qui suit.

Nicolas, né le 5 nov. 1570. Le parrain de Nicolas fut son oncle, Jehan Bergonhon, et sa marraine, Annette Bergonhon, sa tante (2).

(1) Delphine de Beaune, fille de Claude vicomte de Beaune, sgr de Pradelles, sgr de Rioux, Vazeille, baron du Cros et de Montglandier, et de Marguerite de Saint-Nectaire (mariés en 1514, avait épousé Balthazar, baron de Tailhac, baron de Margheride, Vissac en partie.

Elle était cousine germaine de Anthoine de Saint-Nectaire, évêque du Puy, fils de Nectaire de Saint-Nectaire (frère de Marguerite), chevalier sgr dudit lieu, gentilhomme de la Chambre du Roi, gouverneur d'Auvergne, marié en 1522 à Marguerite d'Etampes, dame de la Ferté Nobert.

Nectaire et Marguerite de Saint-Nectaire étaient enfants de Anthoine de Saint-Nectaire, député de la noblesse d'Auvergne en 1472 et de Marie de Tourzel d'Alegre (Communication de M. E. Grellet de la Deyte).

(2) Archives des Bergonhon.

Trois seulement de ces enfants subsistaient lorsque Raymond testa le 19 septembre 1579.

Son testament nuncupatif très détaillé forme un long et large rouleau de parchemin d'une écriture nette et correcte (1).

Après les longues formules de foi et de prières, alors en pieux usage, Raymond élit sa sépulture au tombeau de son père et de ses enfants et amis prédécédés. Il affecte aux frais de sa sépulture, des retours, luminaires, vêtements des pauvres, requies et autres suffrages cent trente trois escus un tiers :

lègue à la Maison Dieu seize écus un tiers, même somme aux religieuses du dévot couvent de Sainte-Claire et au Collège de la ville ;

donne à sa fille Loyse trente trois escus un tiers ; même somme à son fils Nicolas, à chacun de ses « enfants posthumes au cas où il y en auroit », à chacun six cent soixante six escus et deux tiers.

Tous devaient être « nourris, chauffés, vestus et entretenus aux frais de son hérédité ; les fils mis en mestier ou tenus en escholes sous la charge et subjection », de Jehan Spert, son beau frère, et Jehan Bergonhon, son frère, tuteurs testamentaires.

Il laisse à Ysabel « sa chère et bien aymée épouse » outre l'augmentation assurée au contrat de mariage, sa vie durant « en état de viduyté et non aultrement, les profits, jouyssances et revenus » de sa maison, colombier et jardin de la place de la Patrière ;

Jehan Bergonhon, son frère, reçoit « sa vie durant la jouissance de son entier domaine de Ceyssac » ;

Annette Bergonhon, sa sœur, femme de sire Jehan de Segherand, a un legs de seize escus deux tiers ;

Il lègue à « Jacques Segherand son nepveu huict escus un tiers pour lui être remis quand il sera mestre de mestier, pour payer son apprentissage » :

Il donne, à ses domestiques, aux uns cinq escus ; à une chambrière deux escus et recommande qu'on remette à une autre vieille chambrière, quarante six escus qu'elle lui a donnés en garde ;

(1) Archives des Bergonhon.

Enfin Raymond institue pour héritier son fils aîné Anthoine, auquel il substitue, en cas de besoin, son fils cadet Nicolas et à défaut sa fille Loyse.

Ses exécuteurs testamentaires sont ses trois beaux frères : noble Gabriel d'Orvy, seigneur d'Agrain, noble Benoit Vallentin, Jehan Spert, seigneur de Volhac et son frère Jehan Bergonhon :

L'acte est reçu par Jehan Vianès, notaire, en présence de Jacques de Licques, bailli pour le Roy en la ville et cour commune du Puy, Gabriel d'Avignon, sgr de Monteilh, honorable homme Hugues Ranquet, sgr de Chanaleilles, Jehan Bergonhon, dit Pascal, Blaise Pradier, M^e Claude Bordel, docteur en médecine, Jehan Chaumels, etc., etc...

(A suivre)

J. D'ARBAUMONT.

L'ÉLECTION DE BRIOUDE

DANS

L'ARMORIAL GÉNÉRAL DE FRANCE

DE 1696.

(Suite)

122. — La communauté **des marchands** de la **ville de Langeac** : *d'or, à un chevron de gueules et un chef de même, chargé d'une fleur de lys d'or.*

123. — N. abbé d'APCHIER (1) : *d'or, à un chesne de sinople.*

124. — LE CHAPITRE DE L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE LA VILLE DE LANGHEAC (2) :

(1) Jacques-François d'Apchier dit l'abbé d'Apchier, né en 1656, fit donation de tous ses biens, le 8 février 1718, à Marie-Françoise d'Apchier, sa sœur, mariée à Frédéric-Maurice, comte de la Tour d'Auvergne sgr. du Planchat, Saint-Exupéry, etc., et mourut le 26 octobre de la même année. Il était le second fils de Christophe II comte d'Apchier, marquis de Mardogne, baron de la Margeride, de la Garde, de Thoras, seigneur de Besque, Charraix, Montpeyrour, Clavières, Tailhae en partie, marié le 15 nov. 1638 à Marie de la Rochefoucauld-Langeac, fille de Louis-Antoine, baron de Chaumont-sur-Loire, marquis de Langeac, commandant l'escadron de la noblesse d'Auvergne en 1635 et de Louise de la Guiche, dame des baronnies de Lastic, de Montsuc, de Rochegonde et de la Clause.

L'abbé d'Apchier avait trois frères et six sœurs et portait : *d'or au château donjonné de trois tours crénelées de gueules, maçonnées et ajourées de sable, celle du milieu plus élevée et accostée de deux haches d'armes d'azur, plantées en pal de chaque côté de la tour.*

(2) La communauté des prêtres et clercs de Langeac, attachée de bonne heure au service paroissial de l'église de Saint-Gal, — laquelle s'honorait d'avoir eu comme curé Saint-Pierre de Chavanon — fut érigée en chapitre en 1264 par Guy de

de gueules, à un chevron d'or et un lion d'argent brochant sur le tout.

125. — N., DOYEN DU CHAPITRE DE L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE LA VILLE DE
LANGHEAC :

de sable, semé de billettes d'argent, à un lion de même, brochant sur le tout.

126. — JEAN COMTE (1), chanoine de l'église collégiale de Langeac :
d'or, à trois jumelles d'azur, posées en fasce.

127. — Le couvent des religieuses de **Notre-Dame de la ville de Saint-Paulien** :

d'or, à une croix échiquetée d'argent et de gueules.

128. — LE CHAPITRE DE L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE SAINT-PAULIEN (2) :
d'or, à trois fasces d'azur et un rosaire d'argent, brochant sur le tout.

129. — FRANÇOIS BALME, chanoine en l'église collégiale de Saint-Paulien (3) :

la Tour, évêque de Clermont. Ce prélat fixa à 15 le nombre des chanoines qui devaient le composer. Pas de prévôt, ni de doyen, mais seulement un syndic, économiste ou procureur, nommé annuellement, et chargé de les administrer ou de les représenter devant les tribunaux. Réginald de Chauvigny de Blot, abbé de la Chaise-Dieu, prieur de Saint-Gal, eut des contestations avec ces chanoines en 1488, et obtint du pape Innocent VIII des lettres apostoliques (1490), portant érection dans l'église paroissiale de St-Gal d'un chapitre composé de 25 chanoines, parmi lesquels, devaient l'être de droit : l'abbé de La Chaise-Dieu, son vicaire perpétuel et le sacristain de ladite église. Un accord entre l'ancien et le nouveau chapitre ratifié par le même pape, constitua régulièrement le nouveau chapitre de Langeac qui, à partir du 9 mars 1491, se donna un doyen n'ayant qu'une voix dans les réunions et plutôt un égal qu'un maître.

(1) Ce chanoine appartenait, ainsi que son neveu Hyacinthe Comte, prêtre et chanoine de Langeac, mort le 17 mai 1740, à une famille anciennement possédée à St-Georges-d'Aurac, anoblée en 1762, par une charge de conseiller-secrétaire du Roi, en la personne de Jean Comte seigneur de Tallobre, marié à Antoinette Borel, d'où postérité connue sous le nom de Tallobre. Les Comte de Tallobre portaient : *d'azur, à la bande d'argent, chargée de trois étoiles de gueules et accompagnée de deux étoiles d'argent.*

(2) Le chapitre de l'église collégiale de St-Georges de St-Paulien fondé peu après l'introduction du christianisme dans le Velay, fut d'abord composé de 13 canonicats dont 8 furent à la nomination de l'évêque du Puy et 5 à celle du chapitre même. A une certaine époque, la modicité des revenus de ce chapitre donna lieu à la suppression de deux prébendes. L'évêque ne nomma plus alors qu'à 7 et le chapitre à 4. Peu après, le nombre des canonicats fut à nouveau porté à 13.

(3) Claude-François Balme, prêtre et chanoine, de l'église collégiale de St-Georges de St-Paulien, naquit en 1657 d'autre Claude-François Balme, sgr. des Chazeaux, † au Puy en 1689 et de Marguerite de Brunel, fille de Dominique sgr. de St-Marcel. Il eut pour frères : 1^o Antoine Balme sgr. des Chazeaux (1656-1716), dont la descendance compte divers officiers parmi lesquels un intendant militaire, commandeur de la Légion d'honneur; et 2^o Claude-Denis Balme sgr. du Garay

d'argent, à un palmier de sinople.

130. — PIERRE PROHET, chanoine de l'église collégiale de Saint-Paulien (1) :

de sinople, à une broche d'argent posée en fasce.

131. — PIERRE COLIN, chanoine de l'église collégiale de Saint-Paulien :

d'or, à trois lapins de sable 2 et 1.

132. — JEAN JOUVE, chanoine de l'église collégiale de St-Paulien (2) :
d'or, à un pal de sable, accosté de deux étoiles de même.

133. — La communauté des **marchands et autres arts et métiers de Saint-Paulien** :

de sinople, à trois croissants d'or et un chef de gueules, chargé de deux fleurs de lys d'argent.

134. — N. DE DARS, écuyer (3) :

d'azur, à une tortue d'argent.

135. — N. BAILLY DE LA CHAIZE-DIEU (4) :

(tige des du Garay sgrs. de Ronzade, de la Chaumette, du Pont d'Estrolhas, etc. en Velay), bailli de la Cour royale et commune du Puy, maintenu dans sa noblesse par jugement de 1683 et marié à Isabeau Pandraud, d'où plusieurs magistrats.

Les Balme, connus depuis noble Bertrand Balme sgr. d'Espaly, qui transige au Puy en 1355, remontent leur filiation suivie à Johannès de Balme, lieutenant-général de Charles de Crussol, bailli du Velay en 1463, auteur de trois branches : a) Balme de Chazeaux ; — b) Balme du Garay ; — et c) Balme, anoblis par ordonnance du roi Charles X, en date du 1^{er} mai 1825.

(1) D'une haute bourgeoisie, parfois qualifiée noble, qui a possédé les seigneuries de Maméas, paroisse de Céaux-d'Allègre, de la Sauzette et de Marmeau en Auvergne. Connue en Velay dès 1272. Branches à Montferrand, à Orcival et à St-Paulien. Des avocats en parlement et magistrats distingués, des chanoines de St-Georges de St-Paulien, des consuls de Riom, etc. Armes : *d'azur, à un brochet d'argent, posé en fasce.*

(2) Des Jouve seigneurs de Chadouard près St-Vincent en Velay, bonne bourgeoisie aujourd'hui éteinte, qui a fourni de nombreux notaires et lieutenants du bailliage de la baronnie de Cereys-St-Jean-de-Nay.

(3) Lire : Pierre de Bar, seigneur de la Condamine, marié le 1^{er} août 1650 à Françoise de Montmorin. Il était fils de Philippe de Bar, écuyer, seigneur de la Condamine et de Curmillac près Vissac, et de Marie Barceire. D'une haute chevalerie d'Auvergne, citée dès 1098, qui a fourni entre autres personnages marquants plusieurs chevaliers croisés et huit chanoines-comtes de Brioude de 1257 à 1609. Il portait : *Parti : au 1 de gueules, au croissant contourné d'argent, accompagné de huit étoiles de même en orle ; au 2 d'or, au chevron d'azur, chargé de trois étoiles d'argent.*

(4) Il s'agit vraisemblablement de Sébastien Belletier sgr. de Jozat, du Bouchage, avocat en parlement, procureur général, puis bailli de la Chaise-Dieu avant 1700, marié à Claudine de Marcland, fille de Guillaume, écuyer, seigneur de Fiougoux, Malvières, etc., et de Jeanne de Chazelles de Védrines-Saint-Loup. Sébastien

d'or, à une chaîne d'azur, posée en bande.

136. — N. DE VIGNIOLLE, greffier de la justice de La Chaize-Dieu (1) : *d'or, à un cep de vigne d'azur, posé sur une terrasse de sinople.*

137. — N. lieutenant de **La Chaize-Dieu** (2) :

d'or, à une main de justice de sable posée en pal.

138. — N. TORTILLON, père, bourgeois de La Chaize-Dieu (3) : *de sinople, à une couleuvre tortillée d'argent et posée en pal.*

139. — La communauté des **prestres de La Chaize-Dieu** : *d'azur, à un nom de Jésus d'or.*

140. — La communauté des **marchands et autres de La Chaize-Dieu** :

d'or, à un chevron de gueules et un chef d'azur, chargé d'une fleur de lys d'or.

141. — N. DUMAS DE FAUGIÈRES (4) :

d'argent, à un mas (sic) de navire de sable.

142. — La communauté des **religieuses de la Voutte** :

Belletier, qui avait succédé comme bailli de La Chaise-Dieu à Gaspard IV de Marcland, seigneur de Champs, était le second fils de Jacques Belletier, procureur d'office et procureur fiscal de la Chaise-Dieu avant 1666 et de Catherine de Charodon. Il portait : *d'azur, à la croix pattée d'argent.*

(1) Lire : de Vinols, greffier de la justice de La Chaise-Dieu. Rameau cadet de la maison de Vinols (en Forez), seigneurs de la Chaumette, du Bouchet, du Monteil près Craponne, dont les aînés portaient : *d'or, à un cep de vigne de sinople, fruité de gueules; au chef de gueules, chargé de trois coquilles d'or.* Le rameau de La Chaise-Dieu était issu de Pierre de Vinols, marié vers 1635 à Marguerite de Marcland, fille de Gaspard III de Marcland, lieutenant-général de la Chaise-Dieu, bailli des terres du Doyenné, en 1613, et de Françoise Bonnafos.

(2) Il s'agit de Vincent Belletier, avocat en Parlement, lieutenant de la ville de La Chaise-Dieu dès 1671, frère de Sébastien précité. Il avait épousé Alix Bert, fille de Jean, conseiller du Roi, assesseur en l'élection de Brioude et d'Antoinette Touchebeut. Il portait : *d'azur, à la croix pattée d'argent.*

(3) Lire : Jean Torrilhon, bourgeois de La Chaise-Dieu où il naquit de l'union de Guy Torrilhon et de Suzanne de Varènes, fille de Vincent et de Marguerite Marcland. Il mourut le 11 avril 1704, à La Chaise-Dieu, et fut enterré sous la porte carrée de l'Eglise paroissiale. Sa descendance, qui posséda la seigneurie de Larniat près Bonneval, compte plusieurs avocats en Parlement, des baillis de La Chaise-Dieu, etc. Armes : *d'azur, à une bande d'or, chargée d'un lion et d'une tour de gueules (alias de sable).*

(4) Lire : Jean du Mas de Lodines, écuyer, coseigneur de Faugères, commune de St-Géron près Brioude, fils de François du Mas, écuyer, sgr. du Mas et de Lodines paroisse de St-Just près Brioude, maintenu dans sa noblesse le 16 mars 1667, qui avait épousé le 5 février 1654 Gabrielle d'Ossandon. Cette maison du Mas de Lodines, issue de Jean de Montservier, écuyer, marié avant 1530 et de l'héritière des anciens seigneurs du Mas et de Lodines portait : *de gueules, au chevron d'or, accompagné de trois trèfles de même.*

d'argent, à une croix dentelée d'azur.

143. — N. DESCORAILLES, chanoine en l'église de St-Julien, comte de Brioude (1) :

d'or, à une branche de corail d'azur, posée en pal.

144. — JEAN BONNAFOUX, lieutenant en la ville de Massiac :

d'or, à une face humaine d'azur.

145. — La communauté des **marchands** de la ville de **Massiac** :
d'or, party de sable, à un lion de l'un en l'autre.

146. — N. DE BOISSET, de Blesle (2) :

d'or, à un pin de sinople.

147. — N. DE LAURIE, sur Blesle (sic) (3) :

de gueules, à une branche de laurier, posée en pal d'or.

148. — La ville de **Blesle** (4) :

d'azur, semé de trèfles d'or, à un chevron d'argent, brochant sur le tout.

(1) Louis-Léger de Scorailles, chanoine-comte de Brioude, fils de Annet-Joseph de Scorailles, marquis de Roussilhe et de Charlotte de Tubières (fille de Jean comte de Caylus et de Marie-Isabeau de Polignac). De l'une des plus illustres maisons de l'Auvergne d'où sont sorties des illustrations de toutes sortes. A cette même branche des comtes puis marquis de Roussilhe se rattachent deux autres chanoines-comtes de Brioude (1604-1709). Armes : *d'azur, à trois bandes d'or.*

(2) Il s'agit, vraisemblablement, de François de Boisset, seigneur de Torsiac près Blesle, marié le 25 août 1657 à Catherine de Châlus, lequel fut maintenu dans sa noblesse le 4 octobre 1666 sur preuves remontant à Guillaume de Boisset, sgr de la Salle et de Vic, vivant en 1517, avec pour armes : *d'or, au chêne arraché de sinople, à un chef d'azur, chargé de deux fleurs de lys d'or.* Cette maison a donné quatre chanoines-comtes au chapitre de Brioude (1448-1452). Elle a été substituée à celle de Torsiac par suite du mariage, le 16 août 1636, de Marie de Torsiac, héritière de cette terre, avec François de Boisset de la Salle.

(3) Jacques-Roger de Laurie ou Jean de Laurie, fils de Pierre de Laurie, seigneur dudit lieu, paroisse de ce nom, élection de Brioude, marié le 3 février 1649 à Gillette de la Fage, lequel fut maintenu dans sa noblesse, en Auvergne, le 27 novembre 1667, sur preuves remontant à Guy de Laurie seigneur de Laurie et de la Valette (1322), avec pour armes : *d'argent, à trois roses de gueules.* Des chanoines comtes de Brioude et chanoinesses de Blesle, des chevaliers de St. Louis.

(4) Blesle (Blasilla au XI^e siècle, Blazilia (1096), Basilla (1163), Blazella (1199). Bleolle (1287), Bleolle (1321), Blere (XIV^e siècle), Bleyle (XV^e siècle), Blesle (1511), aujourd'hui chef-lieu de canton de la Haute-Loire, formait autrefois le deuxième mandement du duché de Mercœur qui, dans son entier, en comprenait neuf. Siège d'une abbaye de chanoinesses nobles dont nous parlons ci-dessous, cette ville appartenait à la province d'Auvergne dont elle était une des 13 bonnes villes agrégées, à l'élection et subdélégation de Brioude et au ressort de Riom. Son église paroissiale, chef-l. d'archiprêtré, était consacrée à St-Pierre. Blesle avait été anciennement du diocèse de Clermont dont il fut distrait en 1317, pour composer celui de St-Flour, duquel il fit partie jusqu'en 1823 que fut rétabli l'évêché du Puy.

149. — N. BARTHÉLEMY, lieutenant de la ville de Blesle :
d'or, à une fasce de sable.
150. — L'abbaye de Blesle (1) :
d'argent, à trois croix pattées de sable; 2 et 1.
151. — N. procureur d'office à Blesle :
d'or, à trois tourteaux de gueules.
152. — La communauté des **avocats, notaires et procureurs** de la ville de Blesle :
d'azur, à un St. Yves d'argent, accosté de deux plumes de même.
153. — La communauté des **médecins, apoticaire, et chirurgiens** de la ville de Blesle :
d'or, à un mortier de sable, accompagné en chef d'une lancette de même.
154. — La communauté des **marchands** de la ville de Blesle :
d'azur, fretté d'argent.
155. — N. prieur de Bonnat :
de gueules, à une teste de licorne d'or.
156. — N. **prestre curé** de la paroisse de Malompize :
d'azur, à une croix alaisée d'or.
157. — N. DE MONTVIET, écuyer (2) :
d'argent, à trois merlettes de sable, 2 et 1.

(1) L'abbaye de St-Pierre-de-Blesle (ordre de St. Benoit) fut fondée entre 849 et 885 par Ermengarde comtesse d'Auvergne pour 60 filles de qualité. Ce nombre plus tard, fut réduit à 20. Les dames qui briguaient l'honneur d'être admises dans ce chapitre devaient justifier de quatre générations de noblesse. Elles prenaient le titre de chanoinesses-comtesses, avaient chacune leur habitation et leurs domestiques particuliers et la prérogative de porter une croix d'or, émaillée, à huit pointes, ornée de quatre fleurs de lys et surmontée d'une couronne comtale, présentant d'un côté l'image de la sainte Vierge avec cette légende : *Chanoinesses et comtesses de Blesle* et de l'autre, cet exergue : *Virtutis et nobilitatis spes*. Cette croix, attachée par une agrafe d'or, était suspendue à un large ruban bleu, torsé de rouge et liseré de blanc, mis en sautoir de droite à gauche. L'abbaye ne reconnaissait d'autre supérieur que le Pape, elle s'agrégea en 1625 à l'ordre de Cluny. Ses armes, d'après les sceaux et les actes du chapitre, contrairement à la description ci-dessus donnée, étaient : *d'azur, à deux clefs d'or, passées en sautoir*.

(2) Lire : Joseph de Montservier, écuyer, seigneur d'Orsonnette, de Tansat, garde du corps du Roi dans la compagnie de Mgr le duc de Bouillon en 1690, marié à Marie Rollet, dame en partie de Gerzat d'où une fille unique : Magdeleine de Montservier mariée le 11 juin 1751 à Gaspard de Reynaud de Monts, chevalier, baron de St-Pal-en-Chalencou, sgr. de Monts près Arlanc, Issarts, Issandolanges, Terreneyre, Layre, le Pohat.

La maison de Montservier, qui a produit dix chanoines-comtes de Brioude, possédait la vicairie de sainte Catherine dans l'église de St-Julien-de-Brioude et portait : *d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois trèfles de même*.

158. — N. DE FONSIITE, écuier :
d'argent, à un chevron d'azur.
159. — N. DE LA VERNE DE ST. MARY (1) :
d'or, à un chevron de vair.
160. — N. BRUNET, procureur d'office à la Motte (2) :
de sinople, à un more d'argent.
161. — N. FOURNIER, lieutenant de St-Ilype (3) :
de gueules, à trois pigeons d'or 2 et 1.
162. — L'abbaye de la **Chaizedieu** (4) :
d'or, à deux clefs passées en sautoir de gueules.
163. — N. **abbé** de la **Chaizedieu** (5) :

(1) Ce personnage devait vraisemblablement appartenir à la même famille que Pierre de la Vergne, écuyer. sgr du Chaufour et de la Rue, originaire du Limousin et fixé en Auvergne, à Marsat paroisse de Joze, élection de Clermont, par son mariage avec Marguerite de la Rue le 12 novembre 1651. Il portait : *d'or, à une rose de gueules.*

(2) François Brunet, procureur d'office au bailliage de Lamothe, marié à Gabrielle Chambige. Leur fils : Toussaint Brunet, fut pourvu en 1740 de l'office de conseiller du Roi en l'élection de Brioude. Ce personnage appartenait à une bonne bourgeoisie d'Auzon qui a produit : des notaires royaux et des baillis, ainsi que plusieurs chanoines de St-Laurent-d'Auzon.

(3) Il s'agit d'Antoine Fournier, lieutenant du bailliage de St-Ilype et d'une excellente bourgeoisie de cette localité, connue dès 1412, filiation 1573. Les Fournier ont donné des avocats en Parlement et des notaires royaux. Leurs armes sont : *d'argent, à un chevron d'azur, accompagné de trois ancolies de sable; au chef de gueules, chargé de trois étoiles d'or.*

(4) Les armes ci-dessus décrites n'ont jamais été celles de l'abbaye de La Chaise-Dieu. Une fois de plus ce sont là des armoiries concédées d'office et de pure fantaisie. Ce célèbre monastère, fondé en 1043-1046 par St-Robert de Turlande, chanoine trésorier du chapitre de St-Julien-de-Brioude, érigé en abbaye (septembre 1052), ordre et règle de St-Benoit, tombé en commende (1518), puis agrégé à la congrégation de St-Maur (avril 1640) portait : *Ecartelé : aux 1 et 4 d'argent, à la bande d'azur, accompagnée de six roses de gueules, 3 de chaque côté* (armes des papes Clément VI et Grégoire XI) ; *aux 2 et 3 d'azur, à trois fleurs de lys d'or 2 et 1 et sur le tout, brochant, le bâton pastoral de St-Robert d'or, posé en pal.* Ces armes, concédées par lettres patentes du roi Louis XII (1501), sont partout visibles à La Chaise-Dieu, notamment sur plusieurs chartes scellées du sceau de cette abbaye, sculptées sur le maître-autel de l'église et ciselées sur les chandeliers de cuivre qui le décorent (Bibl. nationale, Mss. fr., 18681 et sceaux de l'obédience de La Chaise-Dieu et de l'abbaye 1651-1708). Voir aussi : G. Paul : *L'abbaye bénédictine de La Chaise-Dieu*, Paris, 1924, in-12.

(5) Henri II de la Rochefoucauld, abbé de La Chaise-Dieu (1698-1708). Né le 27 juillet 1634, il était fils de François V, premier duc de la Rochefoucauld, chevalier des ordres du Roi, gouverneur et lieutenant de Roi en Poitou et de Gabrielle du Plessis de Liancourt. Abbé de Fontfroide, de Ste-Colombe, de N.-D. de Celles lès Sens, il succéda le 15 août 1698, comme abbé de La Chaise-Dieu. à Henri-Achille de la Rochefoucauld, dit l'*abbé de Marcillac*, son neveu, et prit pos-

de sinople, à un chevron d'or, accompagné à la pointe d'une étoile de même.

164. — La communauté des **religieuses** de la **Chaizedieu** :
de sable, à une croix anillée d'or.

165. — N. **BOURZEIX**, lieutenant en la justice de Vielhe-Brioude (1) :
d'azur, à trois bourses d'or 2 et 1.

166. — JEAN DE VÈZE, comte et théologal de l'église royale de St-Julien-de-Brioude (2) :
d'or, à un coq de gueules.

167. — N. **prieur** de **Fontanges** :
d'or, à une croix vairée et contrevairée de gueules et d'azur.

168. — La communauté des **prestres** de la **Motte** :
d'or, à un calice de gueules.

169. — N. **lieutenant en la justice** de la **Motte** :
de sable, à une main de justice d'or, posée en fasce.

(A suivre.)

Georges PAUL.

session de cette abbaye par mandataire, le 28 mai 1699. Il mourut le 16 décembre 1708. Ses armes étaient : *Burelé d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueules, celui du chef écimé, brochant sur le tout.*

(1) Jean de Bourzeix, lieutenant de la justice de Vieille-Brioude fut le père d'Antoine de Bourzeix, lieutenant-châtelain de Vieille-Brioude marié à Marguerite de Jax. Ils étaient neveux d'Amable de Bourzeix, abbé de Cores, conseiller d'Etat, membre de l'Académie française dès sa fondation, mort en 1671, fils de Pierre de Bourzeix, seigneur de la Ribbe près Riom et de Suzanne de Murat.

(2) Jean-Julien de Vèze d'une petite noblesse de Brioude, né en 1665, prieur de la Trinité le 23 août 1710, fut nommé chanoine-comte théologal du chapitre de Brioude, fonction dont les titulaires n'étaient astreints aux preuves de noblesse que du côté *paternel*. Il mourut à Brioude, âgé de 67 ans, le 20 décembre 1732, et fut enterré dans la chapelle des religieuses de Notre-Dame de cette ville. Bibliophile, il avait rassemblé une bibliothèque assez importante que, par testament en date du 1^{er} janvier 1728, il légua aux Capucins de Brioude, à la condition qu'elle fut publique. Ses dernières volontés ne furent pas exécutées et la bibliothèque fut dispersée.

LA MISSION
DU
Cardinal Melchior de Polignac
A ROME (1724-1732) -

DOCUMENTS

(Fin)

VI

RELATION DU RETOUR DU CARDINAL DE POLIGNAC. SUR SON PASSAGE PAR LES DIFFÉ-
RENTES COURS D'ITALIE A SON RETOUR DE ROME EN FRANCE.

Paris, 30 juillet 1732.

Vous savés, Monsieur, en quel état je laissay les affaires du Roy entre les mains de M^r le Duc de S^t Aignan, lorsque je partis de Rome, ainsy je ne vous en parleray point. Je vous feray seulement observer ici pour la seconde fois combien les miennes ont été dérangées par le prodigieux retardement de cet ambassadeur et par l'impossibilité de me servir pour mon retour de galères pleines de malades.

Comme sur cet article je n'ay jamais eu de réponse, j'ose vous supplier de me dire naturellement si je puis espérer ou non quelque dédomagement pour les sommes considérables que cette aventure m'a coûtées. Je ne puis croire que le Roy veuille contre l'usage laisser sans aucune marque apparente de satisfaction des services connus de tout le monde et qu'elle a bien voulu honorer de son approbation dans le secret des dépêches. Après ce léger préambule qui ne regarde que

mon intérêt particulier, je passe à l'objet de la commission dont je fus chargé à mon départ de Rome.

La première chose digne de remarque est la conversation que j'eus à Sienne avec l'archevêque de cette ville frère du cardinal Zondodari. Ce prélat, homme de mérite et qui m'a très bien reçu, dont les inclinations comme celles de son frère ont toujours paru portées vers la maison d'Autriche me dit que la cour d'Espagne étoit parfaitement revenue pour le cardinal et qu'il en avoit toutes les assurances. Je ne say s'ils ne se flattent point tous deux : mais c'est un point qu'il serait à propos de bien éclaircir avant le prochain conclave. Zondodari est un homme rangé, qui, sans aucune réputation que celle de passer pour médiocre, a seu plaire également et aux zélés et à ceux qui ne le sont pas. Je n'ay point vu de cardinal en qui les uns et les autres fussent plus capables de s'accorder qu'en celui-là. Ce n'est pas comme vous voyez à force d'estime, c'est parce que chacun s'imagine qu'il en feroit un jour ce qu'il voudroit et certainement il y auroit à la fin quelqu'un de trompé.

J'arrivay à Florence dans un tems où cette ville étoit encore toute émue des nouveautés qui venoient d'y arriver. La plus grande partie de la noblesse et presque tout le peuple étoient fort aises à la vérité de voir l'Infant D. Carlos, sans avoir acheté son établissement par les malheurs d'une guerre ou par le séjour des troupes allemandes. Le seul party de la cour qui n'est pas grand et surtout celui de l'Electrice Palatine qui est encore plus petit, mais qui gouverne le Grand Duc n'étoit content ny de la chose ny des circonstances. Le marquis Rinuccini surtout dont la partialité m'est connue depuis Utrecht, et dont je m'appliquay le plus à pénétrer l'intérieur, autant qu'on le pouvoit faire en si peu de temps, me parut au travers des dehors qu'il affectoit avec moi, nourrir un vray chagrin de n'avoir pu éluder plus longtemps l'introduction des troupes espagnoles. On apperçoit encore mieux ce qu'il pense dans la conduite de la princesse dont il est favory et que sa fierté naturelle empêche de dissimuler autant que son ministre. Ses difficultés perpétuelles sur le cérémonial, l'air froid qu'elle garde avec le jeune Prince et tout ce qui l'environne, font voir que si elle a perdu l'espérance de succéder à son frère, elle n'en a pas éteint le désir, et que si elle pouvoit jamais compter sur quelque infraction de l'empereur, elle en saisiroit bien vite la conjoncture.

Elle n'est pas autant aimée dans le pays que l'étoit la princesse Violante, beaucoup plus affable et plus généreuse. Cependant, elle ne laisse pas d'y être considérée par sa naissance, par son rang, par ses richesses, et par sa piété qui véritablement est fort exemplaire.

On la plaint trop pour vouloir blamer son déplaisir, mais cela n'ira jamais à luy rendre de grands services. Il seroit pourtant à désirer

que l'Infant tachât de rompre cette glace et de mettre peu à peu l'Electrice dans ses intérêts, car elle peut disposer de grands biens dont on croit qu'elle donnera la meilleure part à Rinuccini.

Pour le Grand Duc, il a pris son party sur ce qu'il a été contraint de faire. A la vérité le cœur ny est pas et il aime assés sa sœur pour partager ses peines. La présence des Espagnols et d'un successeur au dessus de luy, qu'il regarde plutôt comme étranger à sa famille que comme son plus proche parent l'importune plus qu'on ne peut dire. Mais pourvu qu'on le laisse dans son lit avec la mauvaise compagnie qui l'entoure et que le gouvernement civil exercé par ses ministres aille son train, il est bientôt consolé du reste. Ce prince me reçut avec toute la politesse imaginable et comme si nous avions été les meilleurs amis du monde.

Il batit beaucoup la campagne et plaisanta sur sa situation, paroissant approuver la personne de l'Infant, mais peu les Espagnols.

Ce jeune prince est d'une grande vivacité, d'une petite taille, mais bien prise, d'une physionomie prévenante sans être beau et ressemblant un peu aux portraits du grand Condé faits environ dans le même âge. Il voudroit toujours être en action, cependant il est d'une docilité surprenante et son gouverneur en fait tout ce qu'il veut. Il seroit fort poly et civil envers tout le monde si l'étiquette auquel il s'est assujetty le luy permettoit.

Mais tous ses pas et tous ses discours sont mesurés sur la règle que L. M. catholiques ont prescrite et qui gêne à tel point le comte de S^t Estevan qu'il n'ose rien prendre sur luy. A la moindre difficulté qui survient non seulement sur les affaires, mais sur le cérémonial, il faut depecher un exprès à Séville. La dépense et l'éloignement n'empêchent point les courriers d'être toujours en chemin.

Ce ministre a bien senti l'inconvénient de se rendre désagréable à une noblesse qu'on doit un jour gouverner et qu'on ne gouverne pas encore, qui étoit accoutumée à vivre plus familièrement avec ses souverains et que toute soumise qu'elle est ne laisse pas d'être glorieuse comme une autre par le souvenir de son ancienne liberté. Elle connoit toute la différence de l'un et l'autre sang, mais elle trouve les choses portées à l'excès.

M^r de S^t Estevan a donc représenté à sa cour qu'il étoit nécessaire de moderer un peu la morgue espagnole et il a depuis obtenu quelques adoucissement, mais c'est peu de chose en comparaison de ce qui reste et l'ordre de faire traiter l'Infant comme le Roy même n'est point révoqué.

On le donna sur ce que dans les vieux registres il est porté que le cardinal infant chargé de conduire sa sœur Catherine en Italie pour la

marier en Savoye, ayant demandé au Roy son père de quelle manière on devoit le traiter, Phillippe II lui répondit « como yo ». Il serait pourtant bien à souhaiter pour le véritable intérêt de l'Infant Don Carlos qu'on en rabâtît quelque chose et il y auroit en cela pour le moins autant de justice que de politique, car enfin quoyque Don Carlos soit de la première maison du monde, il n'en est que cadet, et il ne règne pas.

Le comte Caymo envoyé de l'empereur et très uni avec l'Electrice Palatine aussy bien qu'avec Rinuccini, étudie avec soin et fomenté avec malignité ces mécontentements. Il dit aux Florentins que son maître n'approuve pas, qu'un feudataire de l'Empire malgré sa naissance prenne un ton si haut. Cependant il n'est point fâché que cela soit, dans l'espérance que les plus fiers citoyens se dégouteront bientôt par là de ce qu'ils ont paru désirer et que s'il y avoit jamais une occasion de changement on trouveroit les esprits plus disposés à s'y prêter. Quelques uns du party autrichien luy ayant demandé comment l'Empereur après avoir montré tant d'opposition à ce nouvel établissement qui tôt ou tard doit être funeste à ses projets, y avoit enfin donné les mains, il répondit que son maître n'avoit jamais cru que les Anglois y voulussent consentir sérieusement et qu'il n'avoit prétendu envoyer des troupes en Italie que pour combattre les forces de l'Espagne qui se prépareroient à s'y rendre et pour contenir les peuples mal intentionnés de ses propres Etats ; mais que la Reyne d'Espagne ayant su engager tout de bon l'Angleterre dans sa cause par les avantages du commerce, il avoit craint avec raison que la ligue de Séville ne se tournât en réalité, de sorte qu'il s'étoit rendu forcément, et n'avoit plus songé qu'à tirer de son acquiescement le meilleur party qu'il avoit pu, se réservant de faire naître des embarras dans la suite et satisfait au moins de ce qu'on ne pouvoit dire qu'il eût cédé à la France.

Le Comte de S^t Estevan et le secrétaire d'Etat concoivent que l'Empereur ne sera jamais porté pour D. Carlos et qu'il le chicanera toujours. Ils disent même que la reine en est assez persuadée, mais qu'elle est obligée à ménager ce prince, pour ne s'en pas attirer plus de mauvais traitements et que par conséquent, ils doivent suivre les mêmes vues, jusqu'à ce qu'il plaise à la France de garantir à l'Infant la possession de la Toscane et du Parmesan : auquel cas on auroit moins d'égard pour la cour de Vienne parce qu'on en auroit moins à craindre. Ils regardent aussi les Anglois comme gens dont on peut tirer un service dans le besoin, mais sur qui on ne peut jamais faire aucun fond pour une liaison permanente. Ils paroissent tous fort souhaiter que le tems revint où les deux couronnes fussent comme elles étoient sous Louis XIV, et d'une telle intelligence, qu'elles ne fissent rien sans se concerter et s'en-traider.

Toute la cour de l'Infant avoit fort envie d'aller à Parme, pour n'être pas continuellement en bute à celle du Grand Duc et pour se trouver en lieu où elle put dominer. L'obstacle étoit de n'y pouvoir conduire des garnisons espagnoles, et de n'avoir point d'argent pour en lever dans le pays, dont les revenus fort chargés par les dettes et par les legs du duc Antoine sont à peine suffisans pour entretenir la maison du souverain. On voyoit bien qu'il n'y avoit pas de sûreté pour luy, s'il s'approchoit désarmé de la frontière du Milanois. Il faut que depuis on ait trouvé remède à la chose, puis qu'il y est allé. Cependant ses fidèles serviteurs de Florence n'aimoient pas à le voir partir dans le tems même ou l'Empereur luy refusoit sous divers prétextes la dispense d'âge pour gouverner son Etat.

Les uns disent que ces difficultés de la cour de Vienne ont pour unique objet de tirer le plus d'argent qu'il luy sera possible de la Reyne d'Espagne, qu'on a vu ne rien épargner pour arriver à ses fins. Cela seroit assés vraysemblable par l'extrême avidité de cette cour qui fait ordinairement payer quatre fois l'exécution de ce qu'elle promet et toutes ses grâces plus qu'elles ne valent, selon l'empressement qu'on a de les obtenir. Mais pour moi je crois qu'il y entre du dessin fixe et suivy d'éluder toujours de plus en plus et d'écarter au moins le gouvernement espagnol des moindres portions de l'Italie, où certainement il est regretté par les peuples. Toutes les extorsions que l'Empereur y a faites, ont rendu le sien odieux et pour mieux dire insupportable. Il craint la comparaison et les intrigues dans un si grand voisinage, et il se flatte d'avoir toujours meilleur marché de la duchesse Dorothee sa tante dont il cherche à prolonger l'administration dans le Parmesan et dans la Toscane même, si le Grand Duc vient à manquer.

Pendant que j'étois à Florence on cherchoit à faire un chemin pour joindre ces deux provinces, en sorte que l'Infant put aller de l'une à l'autre sans passer sur les terres d'autrui. Cela ne se pouvoit que par des échanges ou avec le duc de Modène qui tient la Garfagnane, pays rude et montagneux ou avec les Gènois qui tiennent une partie de la Lunigiane. Je ne say si depuis on a suivy ce projet, auquel l'Empereur ne manquera pas de s'opposer. On en seroit venu à bout plus facilement si ce prince avoit consenty à l'acquisition que la Reyne Catholique vouloit faire de la principauté de Masse mais il n'a eu garde, et le mariage arrêté par son ordre entre l'héritière du prince Eugène de Savoye, le rassure contre cet expédient fort désiré par la cour de Madrid.

Je ne dois point quitter cet article sans parler encore du bailly Lorenzi, le meilleur François qu'on puisse voir et de M^r le marquis de la Bastie qui se fait honorer en ce pays là aussi bien que son fils gen-

tilhomme très sage et bien informé. Toute l'ambition du père seroit de pouvoir se retirer avec une pension et de laisser ce fils à sa place.

Je partis de Florence pour aller à Boulogne, où j'attendis de meilleures nouvelles de la santé du pape. Je fus logé chez la Marquise Monti, dont je reçus les meilleurs traitements du monde. Les deux cardinaux Grimaldi et Lambertini, le 1^{er} légat et le 2^e archevêque, me firent toutes les amitiés possibles. Ces deux hommes contre l'ordinaire s'entendent à merveille pour le bon gouvernement de cette ville et du pays. Aussi ont-ils l'esprit très bien fait et supérieur aux minuties. Le publicen est content et la cour de Rome n'est fatiguée à leur sujet d'aucune plainte.

Cen'est pas que leurs tempéraments ne soient fort différents. Grimaldi est sérieux, sec en apparence et rentré en luy-même, toujours réfléchissant, et réservé dans ses discours, cependant poly, aisé à vivre, sans humeur, juste et bienfaisant, sévère pour luy, humain pour les autres. Ces bonnes qualités jointes aux lumières qu'il a sur toutes les affaires du monde, à la conduite qu'il a tenue dans ses diverses nonciatures, et à son âge suffisamment avancé le mettront sur les rangs pour le pontificat.

Je ne say si nous oserons prendre assez de confiance en luy, puis qu'il a passé la plus grande partie de ses jours dans les Etats de l'Empereur et qu'il en a été fort caressé. On ne peut rien opposer à cela que sa probité. D'ailleurs, il est neveu du cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, et j'ay vu qu'on l'estimoit icy lorsqu'il y vint jeune encore avec le cardinal Fieschi.

Lambertini au contraire est toujours gay, ouvert, aimable, et il ne connoit point la dissimulation. Il n'en est pas moins solide ny vertueux. Ses intentions pures et dirigées vers le plus grand bien sont accompagnées d'un esprit lumineux et d'une capacité merveilleuse. Il a beaucoup lu et retenu, il s'explique sur toutes choses avec précision et netteté, ses conseils ont toujours été les meilleurs et les plus fondés tant en justice qu'en prudence. Il aime les François et nos maximes ne luy déplaisent pas tant qu'à d'autres parce qu'il en connaît les principes. Son avis est toujours de ne les point attaquer et de bien vivre avec les souverains.

Il s'est fait un peu de tort en paroissant favoriser le feu Roy de Sardaigne, mais ce n'étoit pas au point qu'on l'a cru et s'il avoit été seul dans la négociation que Pini estropia, le Pape d'aujourd'huy n'y auroit rien trouvé à redire. Il n'est pas assés vieux pour éprouver aussitôt l'effet de cette prévention et il aura le temps de l'effacer, après quoy, il sera fort question de luy dans un conclave et nous ne pourrions que le désirer.

Je trouvay dans cette ville un vieux comte de Sales que j'avois vu il y a 9 ans gouverneur de Chambéry, et à qui peu de tems après le Roy Victor fit faire le procès pour je ne say quelles malversations. Il étoit banny et vivoit pauvrement, quoyque dans la meilleure compagnie. Il me dit que son ancien maître avoit souvent demandé dans sa prison, si D. Carlos étoit en Italie, à quoy on ne répondait jamais rien et qu'enfin il avoit dit : « Oh bien, Messieurs, dites à mon fils, que si l'Empereur l'y laisse venir, toute espérance de la maison de Savoye est éteinte ».

De Boulogne, j'allay à Ferrare, où j'estois bien aise de voir par moy-même en quel état se trouvoient les grands projets de commerce dont les Allemands avoient infatué les ministres du Pape afin d'en obtenir la privative des draps de l'Autriche. J'y appris qu'il n'y avoit rien de commencé, qu'on y en avoit même fort peu d'opinion, à cause que tout languissoit à Trieste, mais on attendoit la foire du mois d'août pour en mieux juger.

Les cardinaux Aldobrandini, légat, et Rufo, évêque de Ferrare, me reçurent parfaitement bien. Il fut arrêté que je logerois en arrivant chez le premier et au retour chez le second. Aldobrandini est homme de mérite fort attaché à la couronne d'Espagne, dont il connoit à fond le fort et le faible. On ne parlera pas de luy dans les premières occasions, parce qu'il n'est pas encore de l'âge convenable, quoyque la goute le tourmente fort. Il vit avec Rufo comme les cardinaux de Boulogne vivent ensemble. Celui-ci est plus que jamais occupé de la tiare qu'il a vue de fort près et qu'il ne se cache pas d'ambitionner. Comme il est mon ancien ami, je luy parlay naturellement. Je luy fis voir le tort que Cienfuegos luy avoit fait en marquant pour luy trop de zèle et en le séparant du cameringue encore trop puissant pour être négligé. Il m'assura que ce n'étoit pas sa faute, qu'il n'avoit pas pour l'Empereur un si parfait devouement qu'en s'imaginoit et que le cameringue luy tendait à présent les bras avec promesse de le servir, non par aucun retour d'amitié, mais parce que ce chef de faction ne se trouvoit plus si fort et commençoit à manquer de créatures. Il est certain que Rufo jouera un grand rôle dans le prochain conclave. Ceux qui l'ont voulu le voudront toujours, il n'aura d'opposition que de la part des autres qui le rejettèrent, parce qu'ils auront le nouveau motif de craindre son ressentiment. Il en éprouvera aussy des Corsini, qui prétendront faire la principale figure. Au reste on estime la noblesse du sentiment, la régularité des mœurs, une droiture aisée dans le commerce, mais penchante à la severité dans le gouvernement, la libéralité, l'amour des beaux arts et un goût naturel pour la magnificence. D'ailleurs on ne peut nier qu'il n'ayt de l'affection pour le maître de sa patrie et pour un très grand nombre de parents qui ne le valent pas.

Le prélat Gualtieri, vice-légat de Ferrare, y fait très bien son devoir. Il est aimé non seulement des deux cardinaux, mais de la noblesse et du peuple. Je le trouvay dans les mêmes sentiments pour la France et pour moy. C'est un jeune homme qui fera son chemin.

Toute cette compagnie me conduisit à Lagoscuro où je m'embarquay sur le Pô pour aller plus commodément à Venise. Ce petit lieu devoit être l'entrepôt de toutes les marchandises d'Allemagne et d'Italie selon le projet imaginé. Je n'y trouvay ni magasins, ni bateaux, ni apparence de moindre commerce et je vis bien que ce n'étoit qu'une illusion. Je serois fort trompé si quelque réalité depuis ce tems là s'y étoit formée ; mais je n'en ay pas ouy parler.

A Venise, mon principal soin fut d'entretenir M. de Montéléon. Il revenoit de Parme où il avoit signé avec la duchesse Dorothée les dures conditions ajoutées à celles du traité précédent, et sans lesquelles ny le comte Daun, ni Stampa ne vouloient point retirer les troupes impériales. Il en étoit affligé, il convenoit d'avoir passé ses pouvoirs. Il savoit qu'à Seville on l'avoit blâmé, desavoué, même accusé d'avoir eu trop d'inclination pour l'Empereur et qu'on foudoit là dessus le retardement des sommes qui luy étoient dues quoy qu'il en eût un extrême besoin. Cependant, disoit il, il ne pouvoits'en repentir à cause de la nécessité. Croyès, ajoutait-il, qu'on ne demandait à Vienne que ce mauvais prétexte pour ne point sortir du pays et pour l'épuiser entièrement

Il avoua son respect et son estime pour la personne de l'Empereur parce qu'il le connoissoit très honnête homme. Il ne jugeoit pas ainsi de son conseil auquel ce prince s'abandonne et qui n'est pas si juste et si raisonnable que luy, ce qui pour les effets revient à peu près au même. Enfin, il se consolait de tout, puisque D. Carlos étoit en Italie et il regardoit un événement si contrarié comme une espèce de miracle. « Il a fallu, me dit-il, toute la tendresse d'une mère et toute l'obstination d'une femme pour en venir à bout. Un homme se seroit rebuté ». Il me dit encore, ou par conviction intérieure ou pour me flatter, que cette princesse n'avoit plus d'autre party à prendre pour la sûreté de son fils et pour la sienne que de rétablir une parfaite intelligence entre les deux couronnes sans néanmoins se brouiller avec la cour de Vienne trop puissante en Italie pour ne la pas ménager, et qu'il n'y avoit que deux moyens pour cela, l'un étoit d'encenser sa vanité, l'autre de contenter son avarice.

Nous parlâmes de la Pragmatique Sanction, du mariage de Lorraine et des efforts que fait l'Empereur pour se donner une marine. Il étoit persuadé que la première ne réussiroit pas sans de terribles difficultés et sans une guerre sanglante, que le second se feroit indubitablement

mais le plus tard que l'on pourroit et que pour le 3^e article c'étoit une chimère à laquelle pourtant ce prince travailleroit jusqu'à la mort.

Au sujet du dernier conclave il tacha de s'excuser sur l'ordre qu'il avoit d'appuyer et non de réformer Bentivoglio, que la reine d'Espagne croyoit le premier homme de l'Univers. Il assura qu'une autre fois, il feroit mieux ses conditions, et qu'il conseilleroit toujours qu'avant que d'en venir à l'élection d'un pape, les maîtres se fussent concertés entre eux. J'écoutai paisiblement ce qu'il me dit et je reçus de même les protestations qu'il me fit de son amitié personnelle. Comme elle n'avoit jamais été interrompue de ma part elle n'auroit pas du l'être de la sienne, surtout quand il fut instruit que je n'avois rien fait que par ordre et qu'on m'avoit indignement calomnié à sa cour.

Tous les Vénitiens que j'avois connus à Paris, en Hollande, ou à Rome, s'empressèrent à me faire les honneurs de la Ville et ma curiosité fut pleinement satisfaite. Madame la princesse de Modène y vint dans le même tems avec M^r son mary, mais ce détail n'a rien d'intéressant pour l'objet de ce mémoire. Je me contenterai de dire que M. Stampa me parut bien reconnaissant des bontés que le Roy avoit eues pour luy, malgré les raisons connues que Sa Majesté pouvoit avoir de ne le pas préférer.

C'est un galant homme à qui les Zelés d'une part et son frère de l'autre font grand tort pour son avancement. Je vis à l'arsenal beaucoup de vaisseaux qu'on achevoit de construire. Si cette république n'étoit pas continuellement occupée de la frayeur des Turcs, elle ne seroit pas si bonne Autrichienne, mais cette considération l'emporte sur toutes les autres et luy fait non oublier, mais négliger ce qu'elle doit craindre du puissant et ambitieux voisin dont elle est environnée. Elle sent toute sa faiblesse, le besoin qu'elle a de secours et qu'au lieu d'être comme autrefois le boulevard du monde chrétien, elle n'en est plus qu'un ouvrage avancé.

Quand je fus certain de la parfaite guérison du pape, je retournai à Ferrare pour passer à Modène où le duc m'avoit invité. C'est une vieille connaissance, il me reçut parfaitement et il fit venir de Reggio ses petits enfants pour me les faire voir. Il y en a trois : deux filles et un petit garçon, tous fort jolis, mais le dernier paroît plus délicat que ses sœurs. Comme ce prince est tout dévoué à l'Empereur, il me parla fort peu de politique et il me cacha le chagrin que lui cause le retour des Espagnols au milieu desquels il se trouve. Tout ce que je pus recueillir de ses maximes est que le système de l'Italie est absolument changé, qu'au lieu que dans les tems passés les petits princes qui la partageoient ne pensoient qu'à s'agrandir aux dépens les uns des autres, ceux d'à présent ne doivent plus s'occuper qu'à faire des amas d'argent pour se

redimer de la vexation du plus fort. Vraie politique d'esclave endurcy au joug et content de son sort.

J'allay dans les carrosses du duc de Modène jusqu'au bout de son état et j'arrivai à Parme où je rendis mes devoirs à la duchesse Doro-thée, qui me fit beaucoup de questions sur son petit-fils. Elle me raconta tout ce qu'elle avoit souffert pendant la fausse grossesse de sa belle-sœur et le séjour des Impériaux, les scènes qui s'étoient passées et l'obligation où elle avoit été de signer avec Monteleon et par le conseil de ce ministre les articles surnuméraires, dont la cour d'Espagne avoit été si mécontente. Elle paroissoit désirer avec ardeur l'arrivée de l'Infant, qu'elle ne croyoit pas en sûreté à Florence depuis qu'elle venoit d'apprendre l'aventure des poissons trouvés morts par deux fois dans un bassin où ce jeune prince avoit accoutumé de pêcher le soir à la ligne. Le duc de Tursis qui venoit d'arriver à Parme allant à Gènes m'en avoit informé.

Cela fit d'abord beaucoup de bruit, mais on conclut après bien des recherches que c'était un pur accident qui n'avoit point eu de dessein.

Je saluay la duchesse Henriette qui me parla de tout ce qu'on avoit fait pour lui persuader qu'elle étoit grosse, dans le tems qu'elle se donna pour telle. Convaincue enfin qu'elle ne l'étoit pas, elle n'eût la permission de le déclarer qu'après que la cour de Vienne eut pris toutes ses mesures pour lier Don Carlos. Quoiqu'elle tournât son récit le plus qu'il étoit possible à son avantage, il étoit aisé de voir qu'elle n'avoit pas refusé de se prêter aux artifices des Allemands qui ne vouloient point déloger, et qu'elle n'avoit pressé la fin de ce manège que lorsqu'il commençoit à se découvrir et à scandaliser le monde.

Cependant un si beau pays est demeuré fort desargenté. Le revenu du Prince chargé de dettes, de pensions et de douaires ne peut suffire pour son entretien encore moins pour celui des troupes qu'il faut par les conventions onéreuses qu'il lève sur les lieux, s'il en veut avoir. Et comment peut-il s'en passer à deux pas du Milanois ?

Je ne suis pas aussi malin que ceux qui pensent que l'Empereur ne le tient desarmé que pour se rendre maître du Parmesan et de sa personne dès qu'il en trouvera le moindre prétexte. Je crois bien plutôt que c'est pour luy ôter le moyen de faire des intrigues dans le voisinage et pour le tenir dans une plus grande sujétion. Il ne se possède pas d'avoir sous la main un prince de la maison de Bourbon sur lequel il puisse exercer à toute rigueur les droits que sa supériorité luy donne et même en inventer qu'il n'a point réellement.

L'évêque de Parme, homme de mérite, voulut m'accompagner à Colorno, maison de campagne que le duc François a faite. Le palais est à l'italienne, vaste et rempli de logements ornés. Le jardin est à

la française, médiocrement étendu, mais agréable. Il y a d'assez belles eaux pour un pays de plaine. J'interrogeay le prélat sur ce que pensoient les sujets : « Ils regrettent, me dit-il, la maison Farnèse et surtout le duc Antoine qui les traitoit humainement et n'aimoit que la joye. Cependant ils sont fort aises d'avoir un si noble souverain pourvu que cela ne leur attire dans la suite ny guerre ny contributions. »

En passant à Plaisance j'observai la ville et la citadelle. Ce seroit une bonne place s'il y avoit plus de dehors et une garnison. Mais à peine y avoit-il quelque vieux Irlandois pour garder les portes. Je vins ensuite à Milan et je logeay chez M. le Blond. Comme le comte Daum étoit retenu dans son lit par la goutte il m'envoya ses excuses et m'offrit tout ce qui dependoit de luy. J'allai voir la comtesse et je passay dans l'appartement du mary pour le remercier. Toute la noblesse me vint voir. Le prince Trivulce me régala et me suivit partout. Je ne pus être visité par le cardinal Odescalchi parce qu'il a perdu la parole et qu'il ne voit ny ne reçoit personne. Il n'y eut que des honnetetés réciproques. Je remarquay deux choses dans le peu de jours que je passay dans cette ville; l'une que M. le Blond y est fort aimé et fort considéré, l'autre que le public est bien mécontent des charges qu'il supporte. Quoy qu'on prenne à chacun plus de la moitié de son bien, ils s'en consoleroient s'ils étoient sûrs de conserver le reste.

J'allay voir la chartreuse de Pavie, ouvrage merveilleux quoyque gothique. Il est surprenant que Galéas Visconti, prince turbulent et toujours en guerre, ait pu fonder et bâtir ce monastère avec le dôme de Milan, la plus superbe église de l'Europe après Saint-Pierre. Il jouissoit à la vérité d'un bel Etat mais borné. Je ne vis point le cardinal Borromée à Novare parce qu'il étoit fort malade. Le cardinal Ferrari m'avoit prié d'aller chez luy à Verceil. Quand j'y arrivay on me dit de sa part qu'il étoit à la campagne. Je jugeay bien que le marquis d'Ormea, son cousin, n'avoit pas approuvé son offre et qu'il avoit exigé de luy d'y manquer. Je vins donc tout droit à Turin.

Le bruit s'étoit répandu partout sur un faux de la Gazette de Hollande que j'avois ordre en passant de travailler à la réconciliation des deux Roys de Sardaigne. On le croyoit si bien que les peuples qui en mouroient d'envie pour n'avoir pas chez eux l'opprobre dont on venoit de les couvrir me souhaitoient à tous les postes un heureux succès de ma prétendue negociation et il n'y avoit pas moyen de les désabuser. Je ne fus pas plus tôt chez M. le marquis de Vaugrenard que M. Blondel voulut bien se charger d'aller dire au marquis d'Ormea que mon premier soin étant de rendre mes respects à leurs Majestés, je le priois de me faire savoir quand je pourrois avoir cet honneur. Ormea répondit qu'elles étoient à la Venerie et qu'il me rendroit reponse le

lendemain. Elle se fit attendre plus d'un jour, cependant il m'envoya son fils simplement pour me voir et il ne vint pas lui-même. Enfin un gentilhomme de sa part me dit qu'il n'y avoit point de difficulté pour le cérémonial attendu que le Roy et la Reyne de Sardaigne étoient à la campagne; mais qu'ils étoient tous deux malades et qu'ils me prioient de les excuser, qu'ainsy je pouvois demeurer à Turin et en partir quand bon me sembleroit.

Cette decision fut bientôt sue de toute la ville qui s'en étonna mais la cause en fut pénétrée. Les uns dirent qu'Orméa craignit en effet que je n'eusse la commission de parler au Roy de Sardaigne du traitement inouï qu'il avoit fait au Roy son père dont ce ministre ingrat étoit l'unique auteur; d'autres que je n'ouvrisse les yeux à ce prince sur la mauvaise façon dont ses affaires avoient été conduites à Rome, où véritablement pour faire un plus grand profit on avoit bâti sur le sable. Quelques uns ajoutoient l'histoire du conclave où le procédé des ministres de Sardaigne avoit été non seulement peu convenable à l'égard de la France, mais encore très imprudent puisque malgré mes remontrances on avoit pris à tâche d'offenser mortellement tous les cardinaux dont on avoit le plus de besoin pour donner quelque solidité à ce qu'on avoit par finesse ou par fraude extorqué du feu Pape. Orméa, pour ne point convenir de ces trois motifs, a eu la misère d'en publier un quatrième qui ne vaut pas la peine d'être rapporté.

Quoy qu'il en soit, le marquis del Borgo et le comte Gros, ses courtisans, suivirent son exemple et ne vinrent point chez moy. Plusieurs autres des plus considérables s'y rendirent, mais après en avoir demandé la permission. Le comte Maffei se distingua de tous, aussi bien que le comte de Provana. Le maréchal Rebinder et le marquis d'Aix me firent aussi beaucoup de civilités. Le dernier me fit voir la citadelle, me montra les attaques du siège et me conduisit dans tous les souterrains. Ceux qui osèrent me parler à l'oreille gémissoient de l'état où se trouvoit le roy Victor et plus encore de celui où le roy Charles s'étoit mis. Dans ces entretiens secrets, tout ce qu'on avoit débité d'un complot pour remonter sur le trône, ou d'une démenche qui tendoit à la fureur, étoit traité de fable. Il paroissoit constant que le roy Victor, accoutumé au ton du maître et oubliant qu'il ne l'étoit plus, avoit menacé Orméa et ses adhérents de les faire pendre, s'ils ne gouvernoient pas mieux son fils, ce qu'il pouvoit entendre par le crédit qu'il supposoit avoir sur ce jeune Prince et que ces gens prirent à la lettre comme s'il méditoit de prendre l'absolu pouvoir.

Le grand problème de Turin étoit, si le Roy de Sardaigne se laisseroit persuader par l'Empereur d'accéder à la Pragmatique Sanction. Les plus sages n'y trouvant aucun interest pour le Prince et voyant au con-

traire que là il se fermeroît la porte à tout moyen d'agrandissement, disoient qu'il seroit mal conseillé de s'engager dans cette affaire ; mais regardant Ormea comme un ambitieux qui ne songe qu'à sa fortune particulière, ils disoient que cela dépendoit du marché qu'on sauroit faire avec luy.

A Suze, le comte Picon me fit beaucoup d'honnetetés. Il me fit observer par dehors la Brunotte et me dit combien il en avoit coûté au roy Victor pour tailler tant de rochers plus durs que le marbre. Je m'étonnay que pendant la Régence on eut laissé construire une si bonne forteresse dont le seul objet est de nous fermer à jamais le passage en Italie au moins de ce côté là.

En traversant la Savoye j'entendis beaucoup de plaintes contre la dureté du gouvernement, qui par la péréquation établie a fort augmenté les impôts. Quand je passay par Chambéry, le gouverneur ne me donna aucun signe de vie, aussi ne fis-je que changer de chevaux.

Voilà, Monsieur, le compte que j'ay pu vous rendre de tout ce qui s'est présenté dans ma tournée et que j'aurois eu l'honneur de vous présenter plus tôt si la distraction des visites et celle de ma santé me l'avoient permis.

Archives du Ministère des Affaires Etrangères — Correspondance politique. Volume 738, fol. 134.

ULYSSE ROUCHON.

PEINTRES ET SCULPTEURS DU VELAY

(Suite)

ROBERT ET PIERRE MICHEL

M. Mandet, l'historien du Velay, dont l'imagination n'hésitait pas à combler les lacunes de la biographie de Vaneau, n'a pas montré moins d'ingéniosité dans son essai d'histoire de Robert Michel (1).

« Vers le milieu de la rue Panessac, écrivait-il, on voit une maison chargée de sculptures très soignées et d'un style fort élégant. On assure que cette maison fut construite sur les plans de Vaneau.... Parmi les ouvriers qui travaillèrent, dit-on, à l'ornementation de la façade, étaient deux frères appelés Michel. L'aîné (2), alors maître maçon, devint plus tard célèbre architecte, le second, ouvrier dégrossisseur de pierre chez notre sculpteur, mourut en Espagne, étant chevalier de St-Jacques, professeur de sculpture et de peinture à l'Académie de Madrid, etc. »

Vaneau était mort depuis vingt-sept ans lorsque naquit Robert Michel, cela n'empêche nullement l'auteur de préciser : « Le maître ne tarda pas à reconnaître que son jeune apprenti Michel était

(1) *Ecrivains, poètes et artistes du Velay*. Le Puy, Marchessou, 1861, p. 300.

(2) C'était le cadet.

celui de ses élèves qui montrait le plus d'aptitude, aussi s'empressa-t-il, avec ce généreux élan d'âme qui est dans tous les artistes, d'échauffer le germe précieux qu'il entrevoyait »

Il serait cruel de prolonger la citation, elle était cependant nécessaire, car pour bien des contemporains cette page est de l'histoire.

On peut expliquer l'erreur de Mandet, ou plutôt de ses informateurs, par la confusion qui put s'établir entre Vaneau et Bonfils son continuateur. Celui-ci fut vraiment le premier maître de Robert Michel.

Paul Le Blanc a, dans une courte notice (*Variétés historiques et littéraires*), réuni tous les renseignements que l'on possédait sur Robert Michel.

Il a complété la notice du *Dictionnaire historique des plus célèbres artistes de l'Espagne*, publié à Madrid en 1800. On verra que je n'ai guère ajouté à la sienne.

Robert Michel naquit au Puy le 8 novembre 1721. Il était fils de Joseph Michel, vitrier, et de Françoise Raymond.

A l'âge de dix ans, il entra comme apprenti dans l'atelier de Mathieu Bonfils, sous la direction duquel il apprit les premiers éléments de son art, et en particulier la sculpture sur bois.

Vers 1737, Robert Michel entra dans l'atelier du sculpteur lyonnais Perrache (1). Il n'y demeura pas trois ans, car on le retrouve au Puy le 23 février 1740. Il est alors témoin avec Rabeyrin doreur, et Gabriel Samuel, sculpteur, au mariage du sculpteur Claude Alexis Malègue. Le biographe espagnol de Robert Michel dit qu'il avait passé six mois chez le sculpteur Dupont, de Montpellier. C'était sans doute avant le voyage au Puy, car après le 23 février 1740 Robert Michel se rendit à Toulouse, dans l'atelier de Luquet, artiste d'origine flamande. Luquet (2) décida Robert Michel à le suivre en Espagne, où Philippe V, n'oubliant pas qu'il

(1) Michel Perrache (1686-1750) fixé à Lyon en 1717 après de longues études en Italie et en Flandre. Il exécuta des travaux nombreux à Lyon, Lorette, Mâcon. Son fils Antoine Michel Perrache a donné son nom au nouveau quartier dont il fit décider la création en réunissant une île au centre de Lyon. C'est Perrache le fils qui eut pour élève Pierre Julien.

(2) Peut-être Michel fut-il aussi attiré en Espagne par des relations de parenté — un chanoine de ce nom, originaire du Puy, habitait l'Espagne et pouvait avoir quelque raison de s'intéresser au jeune sculpteur.

avait été le duc d'Anjou, accueillait volontiers les artistes de France.

Le jeune sculpteur, arrivé à Madrid le 30 octobre 1740, fut employé par l'architecte Robert Pérez, qui était chargé de terminer le Palais Neuf.

Pérez lui fit exécuter un Père Eternel de bois sculpté, de grande dimension, qui fut placé sur le maître-autel de la cathédrale de Murcie. Ce travail, auquel Michel était préparé par les leçons de Bonfils, attira l'attention sur son auteur. Plusieurs statues lui furent demandées, soit pour les palais royaux, soit pour les églises de Madrid.

En 1752, lors de la création de l'Académie royale des Beaux-Arts de Saint Ferdinand, Robert Michel, malgré sa jeunesse, fut nommé sous-directeur pour la sculpture. Le roi Ferdinand VI le nomma sculpteur de sa chambre.

Charles III lui donna une place de Directeur de l'Académie.

En 1774, Michel fut nommé sculpteur du roi. En 1778, il collabora au modèle de la statue de bronze que le roi fit élever à son père Philippe V. (Cette statue fut détruite en 1848).

Enfin en 1785 Robert Michel devint directeur de l'Académie de Saint Ferdinand. Il ne conserva pas longtemps ce poste élevé, car il mourut le 31 janvier 1786.

Il avait fait venir auprès de lui son frère Pierre-Antoine-Simon, né au Puy le 27 octobre 1728. En 1800, Pierre Michel fut à son tour nommé sculpteur de la chambre du roi et sous-directeur de l'Académie de Saint Ferdinand.

Robert Michel servait à sa mère, demeurée au Puy, une rente de quinze livres.

Le biographe espagnol de Robert Michel donne une liste de ses œuvres. Cette liste, établie en 1800, n'est plus tout à fait exacte. Depuis cette époque l'Espagne a subi une grande guerre et une révolution, aussi plusieurs des œuvres de « Don Robert » ont-elles disparu, ou ont-elles été déplacées de telle sorte qu'il est difficile de les retrouver.

Plusieurs statues, exécutées en bois, ont été détruites par accident ou par défaut d'entretien.

Robert Michel prit une part importante à la décoration du somptueux palais que l'architecte Sacchetti fit commencer en 1738

sur l'emplacement du palais incendié en 1734, et qui ne fut terminé qu'en 1808, après une dépense de 75 millions.

On lui doit l'un des lions de marbre de l'escalier principal, deux statues d'enfants placées aux angles de la pièce qui en 1800 servait de salle de danse, deux autres enfants en stuc soutenant des médaillons au-dessus des portes de la salle du trône; dans la même salle, les figures des fleuves et les médaillons dorés; dans la chapelle, des enfants et un lion placé en face de la porte.

Le Père Eternel de Murcie a disparu : le retable dont il faisait partie a été remplacé par un retable moderne de bois doré.

A Madrid, Robert Michel exécuta les statues de Saint Ferdinand et Sainte Barbe, — pour l'oratoire du Buen Retiro — aujourd'hui musée d'artillerie, — la plupart des sculptures du retable de Saint Firmin, les quatre prophètes du retable de Saint Milhan, dans l'église de Saint Just et Saint Pasteur les statues de la façade et celles de l'Espérance et de la Charité, à Saint Sauveur le tombeau du dernier duc d'Arcos.

On signale encore dans les églises de Madrid :

A Saint Marc, les anges en stuc qui sont sur l'architrave du grand retable.

A Saint Bernardin, la statue de Saint Pascal Baylon, à la commanderie de Saint Jacques, les statues de Saint Joachim et de Saint Joseph placées sur les contreforts de la coupole.

A Saint Philippe de Néri, la statue du saint au-dessus du maître autel.

Aux Carmes (église saint Joseph) il exécuta plusieurs statues. Celle de Notre Dame du Carmel a été reproduite en gravure.

Dans l'église de Saint Ignace, on signale comme étant l'œuvre de Robert Michel les statues de Saint Prudence et de Saint Martin de Loinaz.

Il a sculpté ou modelé un grand nombre de motifs de décoration, parmi lesquels on cite :

l'écusson de la façade de la douane royale, soutenu par deux renommées, dans la porte d'Alcala, construite par Sabatini en 1778, les ornements de la façade intérieure, quelques décors

en stuc au Palais de Pardo (1) près de Madrid, les décors de l'Eglise Saint Ildefonse, à l'Escorial, les deux lions de la Fontaine de Cybèle, au Prado (2) et deux tritons, les décors de la chapelle du palais d'Aranjuez.

Le biographe espagnol signale encore d'autres œuvres de Robert Michel loin de Madrid : ce sont, à Victoria un buste de Charles III, aux Capucins de Pampelune, le tombeau en marbre rouge du comte de Gayes, et à Osma la statue en marbre de la Conception, dans une chapelle de la cathédrale.

On ne signale aucune œuvre de Robert Michel hors d'Espagne.

Il est superflu de chercher à démontrer que les anges porte-flambeaux qui sont à la cathédrale du Puy, non plus que l'*Assomption* reste d'un groupe plus important qui ornait la même église, ne peuvent être l'œuvre du jeune apprenti qu'était Robert Michel dans sa ville natale. Nous avons vu déjà plusieurs de ces affirmations lancées au hasard sans aucune preuve et souvent contre toute vraisemblance.

Robert Michel, s'il faut en croire la liste de ses œuvres connues, fut avant tout un décorateur. Cette direction de son travail permet d'expliquer la rareté des statues exécutées par un artiste aussi important que le sculpteur en titre du roi : son œuvre fut absorbée par celle de l'architecte.

Il était, dit on, excellent dessinateur, et a même gravé, en 1764, deux eaux fortes dont l'une, *Le Temps découvrant la Vérité*, figure au fonds Carderera dans la bibliothèque Royale de Madrid.

On le considérait comme un bon professeur.

Il est probable que le goût exagéré de l'antique, répandu par les critiques d'art à la fin du siècle, l'empêcha de suivre l'exemple de ses maîtres et de certains de ses contemporains.

C'est ce qu'il faut entendre sans doute dans les éloges modérés que lui donne son biographe espagnol, « L'anatomie en son lieu, l'exactitude scrupuleuse dans les proportions du corps, le bon air des figures, le bon ajustement des draperies..., les règles les plus saines

(1) Et non du Prado comme il est imprimé par erreur dans la brochure de M. Paul le Blanc.

(2) Le reste est de Guttierrez.

dans l'ajustement des groupes» font penser à quelque chose d'assez ennuyeux : trop de règles, trop de sagesse, trop de correction, semble-t-il. Aussi dans les descriptions de l'Espagne, oublie-t-on volontiers de signaler les œuvres de Don Robert. Seule, la fontaine de Cybèle, avec ses lions pacifiques mais imposants, a tenté le crayon de Gustave Doré (1) sans que le baron Davillers auteur du récit mentionne le nom du sculpteur. Il avait été vite oublié.

Un bon portrait de Robert Michel, conservé à l'académie de Saint Ferdinand, a été reproduit en héliogravure par les soins de la Société Scientifique et Agricole, en-tête du travail de M. Paul le Blanc. C'était un homme aux traits réguliers, de belle allure, « d'un bon air et bien ajusté » comme ses statues. C'était un artiste honnête et savant. Son génie, s'il en eut, fut étouffé par la rhétorique des savants.

Peu être lui a-t-il manqué seulement à ce déraciné, le contact avec la terre natale que ne perdit jamais son contemporain Pierre Julien.

Qui sait ce que le génie peut devoir aux enseignements familiaux de la petite patrie, à ses paysages, à ses couleurs, aux œuvres de ses artistes grands et petits. Florence n'a-t-elle pas une grande part dans le génie d'un Donatello ou d'un Léonard ?

Pierre Michel suivit les traces de son aîné.

Il obtint en 1751 la première médaille donnée par la Junta. Il fut reçu à l'académie de Saint-Ferdinand en 1758, devint sous-directeur en 1785, et premier sculpteur de la chambre la même année. Il fut en 1804 directeur général de l'Académie, et mourut le 15 novembre 1809 (2).

(1) Tour du Monde. 1869. II p. 313.

(2) Galeria Biographica dos artistas espanoles del siglo XIX par Manoel Ossorio y Bernard, Madrid, 1688. — Robert et Pierre Michel sont en Espagne l'objet d'une étude historique dont le résultat n'est pas connu au moment où sont écrites ces lignes.

PIERRE JULIEN

Les débuts de Julien — Apprentissage — Prix de Rome

Pierre Julien naquit à Saint-Paulien le 20 juin 1731. Il était fils de Vital Julien, menuisier, et de Marie Pagnac.

Le métier de menuisier se confondait alors souvent avec celui de sculpteur sur bois; il est fort possible que la vocation du jeune artiste ait été décidée par les leçons paternelles. Un père jésuite, oncle de Pierre Julien, frappé des dispositions de son neveu pour les arts, le fit entrer comme apprenti chez le sculpteur Gabriel Samuel, au Puy.

Samuel, élève et continuateur de Bonfils, était un sculpteur sur bois d'une grande habileté. Dans son atelier, Pierre Julien apprit avec la science du dessein et celle du moulage, le travail du bois à la pratique duquel il dut sans doute la sûreté de son exécution. L'habileté devait forcément se développer dans l'apprentissage de cette sculpture difficile, où l'artiste devait lutter avec la diversité de la matière, et n'avait la faculté de corriger son travail que lorsque la dorure devait le compléter.

C'est peut-être à cette époque de l'existence de Julien qu'il faut placer l'exécution de deux gracieuses statues, d'un pied de haut, conservées dans la famille de Madame Vissaguet.

Ces petites figurines taillées dans un bois très dur, sont de proportions un peu allongées, mais très élégantes. Elles paraissent représenter Flore et Pomone. A côté de réelles qualités dans l'exécution et d'une grande élégance de lignes, on y remarque des fautes de détail qu'il faut attribuer à l'inexpérience du jeune apprenti. Une note rédigée par M. Louis Gueyffier, père de Madame Vissaguet, rappelle que ces statuette furent données par Julien à son ami Bonnet, marchand de fer au Puy, rue Saint Gilles, passées à sa petite-fille Anaïs Couget-Flore, épouse de Joseph

(1) Dans ce chapitre de Pierre Julien je n'ai fait à quelques détails près, que suivre et simplifier l'étude abondamment documenté de M. l'abbé André Pascal : *Pierre Julien, sa vie, son œuvre*. — Fontemoing, Paris, 1904. — M. l'abbé Pascal a utilisé dans ce beau travail toutes les sources d'information qui pouvaient exister. Il a bien voulu copier lui-même à la bibliothèque Doucet trois lettres de Julien que l'on trouvera aux pièces justificatives.

Thomas, avocat à Brioude, et données par celui-ci à M. Gueyffier de Talairat, maire de Brioude.

Leur attribution n'est donc pas douteuse :

Aucune autre sculpture sur bois attribuée à Julien n'a été signalée. Il dut abandonner ce genre de travail en quittant l'atelier de Samuel, pour entrer dans celui d'Antoine Michel Perrache, le sculpteur qui a donné son nom à un quartier de Lyon.

C'est sans doute dans l'atelier de Perrache que Julien rencontra le baron de Juys, qui s'intéressa au jeune artiste et demeura toujours dans la suite son protecteur.

De l'atelier de Perrache, Julien, alors âgé de 26 ans, passe à l'école de dessin, peinture et sculpture de Lyon, dont le baron de Juys était un fondateur (1) et Perrache l'un des professeurs.

En 1758 (2), Julien obtient la première médaille de sculpture. Perrache le fait alors entrer à Paris dans l'atelier de Guillaume Coustou, professeur de l'académie royale. Il se lia dans cet atelier avec Beauvais, Dejoux et Quatremère de Quincy.

Le 31 décembre, il obtenait la première médaille de quartier. Le 31 mars 1764, il concourait pour le grand prix de Rome, qui fut attribué à son ami Beauvais; enfin au concours du 31 août 1765, il obtint le premier prix de sculpture.

D'après la *Notice Historique* de Joachim le Breton, le sujet du concours était un bas relief représentant *Sabinus* offrant son char aux Vestales, pour fuir, au moment où les Gaulois allaient s'emparer de Rome.

Cette indication est erronée. Le personnage qui offrit son char aux Vestales en l'an 387 s'appelait *L. Albinus*. Il fit descendre de son char sa femme et ses enfants pour y faire monter les Vestales, qui chargées des objets sacrés, fuyaient à pied devant l'armée gauloise (3).

Le sujet permettait de créer une composition mouvementée et pittoresque. L'art français, envahi déjà par la manie de l'antique, n'en était pas encore aux exagérations de la fin du siècle. Pour

(1) En 1757.

(2) C'est par une faute d'impression que l'ouvrage de M. l'abbé Pascal donne la date de 1753.

(3) Tite Live, V. 40

que Julien fût désigné comme titulaire du grand prix, il fallait que son œuvre eût une réelle valeur.

Son bas-relief, qui en 1805 était encore à Pantin chez la danseuse Guimard, a disparu.

C'est à tort assurément que le catalogue du Musée du Puy, — et d'après lui M. l'abbé Pascal —, ont voulu rattacher à ce bas-relief le buste d'*Albinus*, original en plâtre signé de Julien, qui fut donné par M. Experton au Musée du Puy (1).

Ce buste n'a de commun avec le sujet du bas-relief que la ressemblance du nom. Il représente un homme jeune, aux cheveux élégamment ondulés retombant sur le cou. La tête est ornée d'une couronne de laurier : singulière figure pour représenter un bon bourgeois de Rome « de plebe romana homo » — dit Tite Live — fuyant devant les Gaulois avec sa famille.

L'aspect du buste est plutôt celui d'un triomphateur et si on tient à lui conserver son nom, il ne peut représenter que Decius Clodius Septimus Albinus, qui se proclama empereur dans les Gaules à la mort de Pertinax, en 193, et fut décapité sur l'ordre de Septime Sévère, en 197.

Au reste le nom importe peu : c'est une belle œuvre. Le modelé en est d'une grande délicatesse, et l'ensemble présente cette facilité dans l'exécution, cette absence de tout effort apparent qui donne tant de charme aux œuvres de Julien.

Un sculpteur nommé Lestrade avait été chargé par Julien d'exécuter le buste en marbre ; Lestrade avait conservé le modèle et le marbre, qui passèrent à un autre sculpteur dont le fils termina le buste en 1858 seulement. C'est alors que le plâtre fut remis à M. Experton.

Ces détails pourraient faire supposer que le buste d'*Albinus*, loin d'être un témoin des brillants débuts de Julien, est une œuvre de sa verte vieillesse.

De 1765 à 1768, Julien est pensionnaire à l'école des élèves protégés. Il y subit la direction de Louis Michel Van Loo, et les leçons d'histoire du néfaste Dandré-Bardon, le premier responsa-

(1) L'étiquette a été rectifiée par M. Terrasse.

ble des excès de cette école antique dont Vien et David furent les chefs.

Par bonheur, Julien put échapper aux formules des pédants, et suivit la voie que lui montraient Pigalle et Coustou en profitant des exemples antiques pour apporter plus de discrétion dans les grâces du XVIII^e siècle, sans renoncer à leur charme.

Les élèves protégés recevaient une pension annuelle de trois cents livres. Après la mort de Madame de Pompadour cette pension fut payée assez irrégulièrement, et quelque temps après l'école fut supprimée.

Julien, muni de trois cents livres pour ses frais de voyage, partit pour Rome avec le peintre Bardin et se présenta à l'académie de Rome le 1^{er} décembre 1768. L'école était alors dirigée par le peintre Natoire.

Pendant son séjour à Rome, Julien exécuta des moulages, des copies en marbre de l'*Apollon du Belvédère* et du *Gladiateur* qui furent placées à Versailles, et divers travaux pour un ancien président de cour ou de parlement, Haucart ou Hocquart. On ne sait ce que furent ces travaux.

L'ACADÉMIE ET LES SALONS.

Le long apprentissage de Julien était fini, et en 1773 il rentrait en France. Guillaume Coustou lui demanda de l'aider dans l'exécution du tombeau du Dauphin, destiné à la cathédrale de Sens.

Ce tombeau comprend deux grandes figures, le *Temps* et l'*Hymen*. La première, d'une gesticulation un peu théâtrale, est probablement l'œuvre de Coustou, et l'on doit attribuer à Julien la figure de l'*Hymen*, beau jeune homme aux lignes calmes, un peu molles, d'une exécution pleine de souplesse.

En 1776, Julien, âgé de 45 ans, se présente à l'Académie Royale. Il donne comme morceau de réception « *Ganymède versant le nectar à Jupiter changé en aigle* ». Cette figure était sans doute d'une élégance trop raffinée pour les juges de l'académie, car ils ne surent pas en apprécier le charme discret : Julien fut refusé.

Il crut un instant avoir manqué sa voie et pensa entreprendre

l'obscur travail de sculpteur de proues de navires. Ses amis l'en détournèrent, lui rendirent la confiance dans son talent, et le décidèrent à se présenter de nouveau à l'Académie.

Le 25 avril 1778, Julien présenta le *Gladiateur mourant*, et fut admis.

Il est vrai que les temps étaient changés : le recteur de l'académie était Pigalle, le délicat artiste dont le talent semble le frère de celui de Julien, un mélange harmonieux des grâces du siècle et de la pureté des formes antiques. Ces deux artistes devaient se comprendre.

Le *Gladiateur mourant* fit à l'académie une entrée triomphale. Dejoux, reçu dans la même année que Julien, écrivait au sculpteur Brunel du Puy « sa figure de marbre qu'il a donnée à l'académie pour sa réception est digne à tous égards des productions grecques et romaines, je vous assure que personne n'a entré à l'académie avec tant d'honneur, votre patrie doit triompher de vous avoir donné un tel sujet (1) ».

On peut, en voyant au Louvre le *Gladiateur*, comprendre et partager l'enthousiasme du fidèle ami de Julien.

L'œuvre est expressive : le gladiateur, tombé sur un genou, penché vers la couronne qu'il n'a pas la force de saisir, se retient par un mouvement du bras droit qui fait saillir les muscles de l'épaule. Ce mouvement, très bien amené, permet à Julien de montrer, dans le modelé difficile par lequel il l'interprète, comment il a sut profiter des leçons de la statuaire antique. Il a trouvé le secret de cet art grâce auquel la statue prend l'apparence de la vie et intéresse le regard, même si le sujet paraît indifférent. Ce sont des os, des muscles, des chairs frissonnantes ; nous voici loin du froid académisme auquel Julien finira par se plier.

L'envoi de Julien au Salon de 1779 se composait d'un bas-relief : *Nymphes coupant les ailes à l'amour*, dont la trace a été perdue, et d'une tête de femme voilée et couronnée de fleurs.

Une belle copie de la statue antique d'*Atalante*, aujourd'hui au

(1) Lettre publiée par M. l'abbé Pascal, *op. cit.*, p. 26.

château de St-Bonnet-les-Oules (Loire) fut exécutée par Julien en 1781.

Cette même année, il se fit rendre pour le Salon, par M. Fontanelle, garde des dessins de la société des Beaux Arts de Bordeaux, une tête de *Vestale* en marbre (1) qui devint ensuite la propriété de M. de Vaudreuil. En échange, Julien promettait à M. Fontanelle la terre cuite de sa maquette. Cette œuvre existe peut être encore, mais ne se trouve pas au musée de Bordeaux.

Julien exposait aussi une *Erigone*, appartenant à M. de Duplaa, président à mortier à Pau. Les deux figures furent vivement critiquées par Diderot, qui les trouvent sans expression ; d'autres critiques les louèrent fort. Comme elles ont disparu, il est impossible de trancher le débat.

Du mois de février 1781 au mois de décembre 1782, Julien séjourna à Lyon sans doute chez M. de Juys.

Nommé le 8 décembre 1781 professeur adjoint à l'académie, Julien rentre à Paris à la fin de 1782 pour remplir ses fonctions et surtout pour travailler au modèle de la statue de La Fontaine.

COMMANDES OFFICIELLES

Par une lettre du 12 mai 1782, M. d'Angivillier avait désigné Pajou, Caffiéri, Bridan et Julien pour exécuter les statues de Turenne, Molière, Vauban et *La Fontaine*. On leur allouait un supplément de 600 à 1000 livres pour faire de petits modèles destinés à l'exécution de statuettes en biscuit. Celle de *La Fontaine* fut exécutée. Le musée du Puy en possède un exemplaire dont la provenance est inconnue.

Le plâtre original de la grande statue de *La Fontaine* figurait au salon de 1783, avec un *Berger tuant un serpent* — souvenir peut être du pays natal — une tête en marbre de *jeune Camille* et un bas relief, les *Nymphes coupant les ailes à l'amour*, sans doute le marbre exécutée d'après le plâtre du Salon de 1779.

Les critiques du temps, plus ou moins froids quand ils apprécient les statues des autres sculpteurs, couvrent d'éloges celle de Julien.

(1) Voir aux pièces justificatives.

La pose abandonnée du poète assis sur un tertre, et les jambes croisées, prêt à écrire les vers qu'il compose avec un bon sourire, donne l'impression d'une vérité inimitable : ce n'est pas seulement le portrait du fabuliste, c'est l'image de son œuvre toute de grâce sans effort et d'indulgente philosophie. Tous deux sont présents dans ce plâtre où s'est fixé pour toujours le geste du modelleur. Un livre déposé aux pieds du fabuliste, le renard qui malicieusement avance la patte en regardant son biographe, les petits bas-reliefs du socle, sont l'accessoire gracieux, qui sans être indispensable, assure l'équilibre de la composition et en précise le sens.

Ce beau plâtre, le seul d'une statue de Julien que l'on ait conservé, est au musée du Puy (1).

Alexandre Lenoir, directeur du musée des monuments français, qui pendant toute la période révolutionnaire avait opéré avec une obstination héroïque le sauvetage de nos sculptures, continua son œuvre après la fin de la tourmente.

Le 10 août 1802, il profitait de la restitution d'une statue à l'église de Saint-Germain-des-Prés pour demander l'autorisation d'acheter le plâtre de La Fontaine, dont Julien demandait 1000 francs. Un ministre intelligent autorisa cette acquisition.

Lorsque les collections furent dispersées, la statue resta dans le musée, devenu l'école des Beaux Arts, et en 1858 la Société Académique du Puy l'obtint pour le musée qu'elle avait fondé.

En 1784, on résolut de commémorer par un monument les premières expériences d'aérostation. Tous les sculpteurs de l'académie furent invités à présenter des modèles, mais aucun ne fut choisi et le monument ne fut pas exécuté.

Le projet de Julien resta dans son atelier jusqu'à sa mort. On ne sait ce qu'il devint ensuite.

Au salon de 1784, Julien envoie le marbre de son *La Fontaine*, un *Amour silencieux*, terre cuite, et le marbre du *Ganymède*. La critique fit à Julien un accueil très favorable. Les deux œuvres principales, très dissemblables dans le sujet et dans l'exécution, furent également appréciées : ce sont deux chefs d'œuvre.

(1) La gravure représente le marbre de l'Institut, exécuté d'après le modèle du Puy.

On aurait mieux apprécié sans doute le Ganymède en laissant à côté de lui la gracieuse Psyché de Pajou, que l'on fit enlever de l'exposition, car elle était, paraît-il, inconvenante. (On était pudique en 1784).

Julien allait créer à son tour la statue nommée officiellement *la Nymphe Amalthée* plus connue sous le nom de la *Baigneuse*, qui semble une sœur de la Psyché de Pajou.

(A suivre.)

ÉMILE GAUTHERON.

... ET QUELQUES AUTRES COMPATRIOTES

OU AMIS DU VELAY

(Suite)

Né au Puy le 20 mars 1840, Alexandre **Armand** est décédé à Saint-Paulien, où il s'était retiré définitivement depuis quelques années, le 6 mai 1917. Ancien élève des écoles des Beaux-Arts de Lyon et de Paris, formé aux leçons de Gleyre et de Diaz, Armand enseigna le dessin pendant trente années aux lycéens d'Alger, de Paris et du Puy sans parler de ses cours dans les écoles normales et industrielles. Il fut notre maître au lycée du Puy et nous nous rappelons l'attrait des séances qu'il dirigeait avec une science sûre et une séduisante bonne humeur. Armand joignait à la théorie la pratique de la peinture et il avait rapporté d'Algérie des études et des tableaux très remarqués dans les expositions artistiques organisées au Puy de 1899 à 1903.

Ces hautes qualités avaient recommandé le professeur au choix du Préfet de la Haute-Loire pour le titre de conservateur du Musée Crozatier. Sa culture raffinée, ses conseils expérimentés, l'affabilité de son caractère, la sûreté de ses relations furent précieux à ses collègues dont il était le directeur depuis la mort d'Adrien Lascombe, comme ils l'étaient à ses anciens élèves, toujours heureux de saluer leur maître et de s'entretenir avec lui.

Les obsèques de A. Armand ont eu lieu le 9 mai. Des discours ont été prononcés par MM. Bonnefoux, conseiller général et maire de Saint-Paulien, Edouard Terrasse, conservateur du Musée Croza-

tier ; C. Fabre, directeur de l'école normale d'Instituteurs du Puy ; ils rendent tous hommage aux qualités éminentes de cet artiste modeste, mais convaincu, résolument tourné vers le Beau dans la pratique du Bien et qui a laissé un nom digne du respect unanime.

A sa mort, survenue le 17 avril 1908, l'abbé Gaspard Arsac, directeur de la *Semaine Religieuse*, secrétaire de la Société académique du Puy, laissait deux frères, prêtres comme lui et comme lui amis de l'archéologie vellave et de l'histoire locale.

L'abbé Jean-Baptiste **Arsac**, né au Monastier le 17 février 1860 et successivement surveillant au petit séminaire de la Chartreuse, vicaire à Chadron et à Saint-Christophe sur Dolaizon, curé d'Arlempdes, décéda le 1^{er} mars 1915 à la suite d'un accident tragique. Trompé par l'obscurité, il glissa dans la Loire en rentrant chez lui et s'y noya. Il était l'auteur d'une étude intitulée *Saint-Christophe-sur-Dolaizon. Notes historiques* (Le Puy, Prades-Freydier, 1904, in-8°, 36 p. et une gravure).

L'abbé Anselme **Arsac**, né au Monastier le 21 mars 1858, ancien vicaire à Saint-Victor-Malescours et à Sainte-Sigolène, puis curé de Chastel, de Goudet, de Vals-le-Chastel, successeur de son frère à Arlempdes, est mort le 7 août 1917.

On lui doit entre autres les ouvrages suivants :

Journal de la captivité de la famille du Peloux de Saint-Romain en 1794. Montreuil-sur-Mer. Imp. N.-D. des Près, 1888, pet. in-8°, 22 p. ; — *Visite pastorale de Mgr Just de Serres à Saint-Victor-Malescours en 1626*. Le Puy, Imp. Prades-Freydier, 1887. In-12, 27 p. ; — *Deux visites pastorales de Mgr Just de Serres et de Mgr de Béthune à Saint-Jean de Palhiès, aujourd'hui Montregard, en 1626 et 1747*. Le Puy, Imp. Prades-Freydier, 1890, in-12, 30 p. ; — *Journal de J. Decellière, de Saint-Victor-Malescours (1658-1710)*. *Annales de la Société académique du Puy*, XXXV, p. 231-238 ; — *François Pegnard, mathématicien (1759-1822)*. *Bulletin de la Société académique*, 1899-1900, p. 113-124 ; — *Notre-Dame des Sept Douleurs et son culte dans le diocèse du Puy*. Rapport lu au Congrès marial du Puy le 28 septembre 1910 et publié par le *Messager de la Très Sainte Vierge*, in-4°.

Ces travaux, comme ceux de l'auteur de l'*Histoire de la Chartreuse de Notre-Dame du Puy*, sont riches de faits, écrits sobrement et d'autant plus dignes d'être retenus.

L'abbé Dominique **Sire**, ancien directeur au séminaire du Puy, est décédé au milieu de décembre 1917. (*Polybiblion*, Juillet 1918). Le vénérable ecclésiastique avait 91 ans.

L'abbé Sire avait publié au Puy en 1860 sous l'anonymat une notice sur les *Documents relatifs au dogme de l'Immaculée Conception* (gr. in-8°, Marchessou). Ce travail valut à son auteur le titre de membre non résidant de la Société académique du Puy, sur la proposition du chanoine Sauzet, à la séance du 6 décembre 1860, (A., XXIII, 226).

..

Les journaux espagnols de février 1918 ont annoncé la mort à l'âge de 83 ans, à Madrid, du **P. Fita**, récemment élu membre de l'Académie espagnole.

Le P. Fita, qui était directeur de l'Académie d'Histoire depuis la disparition de Menendez y Pelava, en 1912, a pendant un demi-siècle, réalisé une œuvre abondante et admirable en histoire, archéologie, épigraphie, linguistique et théologie. Il a enseigné en Espagne et en France.

A la suite de la Révolution de 1868, il se refugia à la maison d'Etudes de Vals et s'y livra, en collaboration avec les érudits du Puy, à des travaux d'histoire locale. Il a publié dans les *Tablettes* (1870-74) une étude intitulée *le Monastère de Vals près le Puy*.

Le 23 avril 1918, décédait à l'âge de soixante-quinze ans Paul **Sébillot**, entreposeur des tabacs de Paris-Sud, chevalier de la Légion d'honneur, ancien chef du cabinet au Ministère des Travaux Publics.

Paul Sébillot était membre de la Société des Gens de Lettres et de l'Association des Journalistes républicains. Il avait une réputation universelle que lui valurent des travaux relatifs aux traditions populaires.

En collaboration avec Gaidoz et avec le concours de Paul le Blanc, il avait publié dans la *Revue d'Auvergne* (I, janv. fév. 1883, pp. 31-65) une *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Auvergne et du Velay* (Tirage à part).

Jules Guiffrey, membre de l'Institut, qui a succombé le 26 novembre 1918 à Paris où il était né, était membre du Comité des Travaux historiques, de la Commission des Monuments historiques, du Conseil supérieur des Beaux-Arts, de la Société des Antiquaires de France, du Comité des Travaux historiques de la ville de Paris; il était enfin président de la Société de propagation des livres d'art.

Dès livres, mémoires, articles et communications signés du nom de cet érudit ont enrichi pendant cinquante ans les revues, bulletins, archives, répertoires de nombreuses sociétés savantes. Aussi bien, comme l'a constaté André Michel, « ce prodigieux labeur, tant de signalés services rendus à l'Histoire de notre art, une intransigeance de caractère dont les aspérités heurtèrent plus d'une fois la veulerie contemporaine, avaient assuré à Guiffrey une vieillesse pleine d'honneur. Ses travaux sur l'histoire de la tapisserie, ses livres sur van Dyck et les Caffieri, sa longue administration des Gobelins, avaient fait connaître son nom du grand public peu hospitalier aux travaux de pure érudition ».

Nous lui sommes redevables de quelques pages intéressantes sur les Tapisseries de la Chaise-Dieu dans son ouvrage *les Tapisseries du XII^e au XVI^e siècle* (P. 80-83, E. Levy, gr. in-folio), de la découverte et de la publication dans les *Nouvelles Archives de l'Art français* (3^e série, tome XV, p. 252 sv.) de l'inventaire des mobilier et œuvres d'art appartenant au cardinal de Polignac, et c'est grâce à ses indications qu'Antoine Jacotin a pu retrouver aux Archives Nationales l'« Etat des livres » composant la bibliothèque du même cardinal en décembre 1738 (*Preuves de la Maison de Polignac*, IV, 556-572).

..

Le 12 février 1919, le vicomte Paul-Antoine-Edmond du **For-
nel du Roure de Paulin**, avocat à la Cour d'Appel de Paris,

membre correspondant de l'Académie de Clermont-Ferrand, secrétaire de la Société française des Collectionneurs d'Ex-libris, est décédé à Paris. Né en 1882, il descendait d'une famille de Saint-Didier-en-Velay, ennoblie par lettres patentes datées du 10 avril 1493, dont une branche se fixa par alliance au château de Paulin près Monistrol, puis, au xix^e siècle, à Brioude.

Du Roure de Paulin avait publié avant la guerre un nombre considérable de brochures parmi lesquelles il faut retenir les suivantes contenant des renseignements concernant le département :

Légendes d'Auvergne. Dans la *Revue des Traditions populaires*, 1901 et 1907. Paris, in 8°. — *La maison de Labro et ses descendance féminines*, dans la *Revue heraldique*, 1904. Paris, in 8°. — *La branche de Lormet de la Maison de Cheminades*. Idem, 1905. — *Le château de Rochebaron*. — *Généalogie de la famille de Giry*. Paris, 1906, in 8°. — *La Bête du Gévaudan dans les armoiries de la famille Antoine*. Clermont-Ferrand, 1907, in 8°. — *Quelques ex-libris auvergnats*. Mâcon, 1907, in 8°.

Du Roure de Paulin avait découvert en 1910 aux Archives Nationales un recueil composé par M. Magne de Marolles, l'auteur de la *Chasse au fusil*, et comprenant tout ce qui a été publié dans les papiers publics de l'époque sur la Bête du Gévaudan. Ce recueil, qui comprend nombre de pièces inédites, tentait M. du Roure qui nous proposait une publication documentaire. Il est regrettable qu'il n'ait pu la préparer et il est à désirer qu'on revienne sur un projet qui pourrait être, même après les ouvrages de Pourcher, de Vernière et de l'abbé Fabre, une contribution intéressante à l'histoire d'une époque et d'événements qui ont toujours provoqué et fixé l'attention et la curiosité du public.

Sous le pseudonyme de Paul Combes il avait rendu compte, dans les *Archives des Collectionneurs d'ex-libris* d'avril 1914 de l'*Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles du Velay et d'une partie de l'Auvergne*, du D^r Paul Olivier.

M. de la Perrière a publié dans la *Nouvelle Revue hérauldique* (1919) un article nécrologique sur son ami du Roure. Son éloge a été prononcé le 26 juin 1919 par le D^r Eugène Olivier à la séance du comité de la Société des Collectionneurs d'ex-libris et imprimé avec portrait et reproduction d'ex-libris dans les *Archives* de sep-

tembre-novembre 1919 (tir. à part de 14 p.). M. Léon Prugnard a lu le 6 novembre 1919 à l'Académie de Clermont un autre éloge qui a été réuni en brochure (in-8°, 16 p. avec portrait, Clermont-Ferrand, Imprimerie Générale).

Maurice **Bellom**, ingénieur en chef de première classe, professeur à l'Ecole des Mines de Paris, est décédé le 5 mai 1919 à l'âge de 54 ans. Fils d'un ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de la Haute-Loire, il avait suivi les cours du lycée du Puy vers 1875.

Membre des Sociétés d'économie politique, de statistique, d'économie sociale, de législation comparée, il prit part à de nombreux Congrès et ses travaux sur la législation ouvrière, sur les accidents du travail, sur les assurances, sur la conciliation et l'arbitrage font autorité. Bellom était un savant, et les distinctions dont il fut l'objet honorent l'établissement qui commença sa formation intellectuelle.

(A suivre.)

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 4 MARS 1926.

PRÉSIDENCE DE M. VIDAL-GALLAND.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Brenas, Eyraud, Falcon, Germain, Girard, de Malaval, Nain, de Veyrac.

M. Gautheron, ne pouvant assister à la réunion de ce jour, s'est excusé.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Bibliographie. — Parmi les publications reçues au cours du mois, le secrétaire signale spécialement :

La *Revue du Vivarais* (Janvier 1926), qui publie la suite de l'étude sur Saint-Julien du Serre par Auguste Le Sourd. L'église de Saint-Julien avait été acquise par le monastère de Saint-Chaffre du temps de l'abbé Guillaume III (1074-1086) et le prieur payait une redevance annuelle de cinq sous au « vestiaris » du monastère.

Parmi les prieurs l'on compte bon nombre de moines du Monastier : Guy de la Balme (1327) ; Antoine de Lintilhac (1423) ; Vidal Herail (1443) ; Astorg Merle (1444) ; Jean de Laval (1446) ; Bernard Cralo (1518) ; Pierre de la Roche (1602) ; dom Laurent Chambon (1620) ; dom Fr. Chabanes (1675) ; dom François Arcis (1744-1780).

Le *Bulletin* de la Société des Naturalistes et Archéologues de l'Ain (1926) qui donne un travail curieux sur les mégalithes de ce département mettant utilement en garde contre les apparences trompeuses qui ont fait souvent considérer comme mégalithiques des pierres sans aucune signification archéologique, plantées pour séparer deux propriétés ou simplement pour servir d'indication aux voyageurs perdus dans la neige.

Le même recueil termine l'impression des considérations de M. Hannezo sur les « poypes » de Bresse et des Dombes. Ces monuments, très nombreux dans cette région, appelés souvent mottes féodales, sont très rares en Velay. L'auteur, qui en a examiné un grand nombre, tend à admettre que ce sont des points de repère ou de ralliement remontant à l'époque protohistorique, et très exceptionnellement des points fortifiés ou des sculptures.

Cousinages illustres. — Prenant texte d'une communication faite à la dernière séance au sujet des rapports de parenté de la marquise de Sévigné avec les Rochebaron, M. Falcon indique, d'après M. Albert Boudon, qu'au XVI^e siècle une Bertrand du Puy devint cousine de la mère de Louis XIII, lien dont peuvent s'honorer de nombreuses familles elles-mêmes unies aux Bertrand ou en provenant.

D'autre part, M. Falcon rappelle que les archives de la fière maison de Levis, devenue vellave par mariage avec une demoiselle Gu'gon de Roche en Régnier, nous apprennent que les Levis, qui occupaient, assure la légende, une situation importante dès avant le Déluge, avaient à leur service Noé (celui de l'arche). Prévenus que le cataclysme allait se produire, les puissants seigneurs ordonnèrent à Noé de mettre dans l'arche les archives les concernant.

On raconte aussi qu'un Levis entrant dans une église se découvrit devant une statue de la Vierge et que celle-ci lui dit : « Couvrez-vous, mon cousin ! »

C'est sans doute aller un peu loin mais les Polignac se sont bien réclamés d'Apollon !

Il reste que des cousinages illustres et non fictifs ont mis beaucoup de personnages de notre province en vedette et qu'en les citant nous sommes autorisés à en éprouver une certaine fierté. Le secrétaire général ajoute aux noms cités celui des Richard de Rochelines, héritiers du trône des Plantagenet, rois d'Angleterre.

Les survivances historiques dans les locutions populaires. — Un intéressant échange de vues se produit entre divers membres de la Société au sujet des réminiscences d'événements anciens existant dans les locutions populaires.

Des personnes peu familiarisées avec l'histoire emploient couramment dans la conversation des tours de phrase transmis de génération en génération et commémorant inconsciemment des faits qui leur sont le plus souvent inconnus. On entend citer la mort de Turenne par exemple ou Mandrin, comme sujets de comparaison. Il faut voir dans cet emploi de souvenirs vivaces du passé que l'on retrouve par ailleurs dans des expressions plus générales telles que « fier comme un consul », « lever la tête comme un hobereau », des survivances d'impressions et de jugements restés dans l'usage après la disparition des événements qui les firent naître.

Le concours de la Passion. — M. Vidal-Galland fait connaître les grandes lignes du programme du concours agricole qui se tiendra au Puy le 22 mars, sous la présidence de M. Laurent Eynac, sous-secrétaire d'Etat député de la Haute-Loire.

Diverses suggestions sont présentées à cet égard.

Candidature. — M. Buffeteau, directeur du Crédit Foncier au Puy, est présentée par MM. Vidal-Galland et Lauze. Scrutin à un mois.

La séance est levée 3 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 1^{er} AVRIL 1926.

PRÉSIDENCE DE M. ÉMILE GAUTHERON.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Brenas, Falcon, de Séauve, de Veyrac.

S'est excusé : M. le président Germain.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Bibliographie. — Au nombre des ouvrages reçus au cours du mois, le président signale l'édition du *Borgne*, d'Antoine Clet, que vient de publier notre collègue, M. Henri Chossegros, et dont il a bien voulu réserver un exemplaire à la Société.

M. Chossegros a établi son texte d'après une copie de l'œuvre de l'imprimeur de la rue du Collège ayant appartenu à M. Antoine Jacotin et devenue propriété de M. Léon Cortial.

L'éditeur y a joint des notes biographiques, des extraits d'une étude de Henry Mosnier et le compte-rendu de la cérémonie d'inauguration d'une plaque commémorative apposée sur la maison d'Antoine Clet. L'œuvre elle-même ne donne pas une idée aussi complète du talent de l'écrivain que celles qui nous étaient déjà connues; elle méritait cependant de prendre place à côté d'elles et l'on doit savoir gré à M. Chossegros de son intéressante contribution à l'histoire de la production dramatique locale.

Le président indique d'autre part dans les comptes-rendus de la section des sciences du congrès des Sociétés savantes de 1925 d'observations sismologiques en France, par M. E. Rothé et d'observations sur la foudre dans les Pyrénées centrales, par MM. Dauzère et Bouget, de l'observatoire du Pic du Midi.

L'Histoire de la Maison de Chabannes et le Velay. — Le secrétaire général annonce la publication par M. H. de Chabannes du tome III du Supplément des *Preuves* pour servir à l'Histoire de la maison de Chabannes.

Ce gros volume, qui complète les onze tomes déjà parus, contient le texte d'un certain nombre de documents extraits des archives départementales de la Haute-Loire et ayant trait à l'évêque du Puy, Antoine de Chabannes. On retiendra particulièrement : une transaction entre A. de Ch. et les habitants de Bonas au sujet des droits de pâturage et de forestage revendiqués par ces derniers dans les bois du Meygal et de Lizieux (19 juin 1518; des lettres d'A. de Ch. nommant pour son vicaire général Pierre Guitard, fordoyen et chanoine du Puy, et l'attestation de cette nomination par le bailli du Velay (3 juillet 1518-9 novembre 1519); l'autorisation donnée par A. de Ch. au chapitre de Monistrol-sur-Loire de mettre à part le chef de Saint-Marcellin (25 septembre 1521); une transaction entre François de la Tour, vicomte de Turenne, et A. de Ch. touchant les foi et hommage demandés par ce dernier à Gaspard de Poinas, à cause de sa seigneurie de Saint-Germain (15 et 24 avril 1521); le bail à ferme pour trois ans du revenu spirituel et temporel de l'évêché du Puy et comté du Velay au prix annuel de 6100 l. t. (4 février 1531).

Il y a lieu de mentionner également le testament de Gabriel de Saint-Marcel, gentilhomme au service de Joachim de Chabannes, baron de Curton, mourant d'un coup d'épée reçu le 3 mai 1535, cette pièce marquant la fondation des Jeux floraux du Puy.

M. H. de Chabannes aurait désiré donner dans ce volume le procès-verbal de l'élection d'A. de Ch. à l'évêché du Puy.

Le document, autrefois aux archives de l'Hôtel-Dieu du Puy, a été retrouvé dans les papiers d'A. Jacotin après son décès, trop tard pour son impression, et a été déposé aux archives départementales. Il serait bon d'en divulguer les stipulations qui auraient leur place dans notre *Bulletin*.

Le tombeau de Paul Le Blanc. — Le secrétaire expose l'état d'abandon dans lequel se trouve actuellement la sépulture de Paul Le Blanc dans le cimetière de Brioude. Faute de dispositions testamentaires spéciales, le tombeau n'est entretenu par personne.

La Société de l'Almanach de Brioude, pressentie à cet égard à sa dernière assemblée générale, a cru devoir décliner l'invitation qui lui était faite de s'entendre avec la Société académique afin de garder à la pierre tumulaire sous laquelle repose le regretté promoteur des études archéologiques et historiques dans la Haute-Loire un aspect simplement décent. Il convient donc que la Société prenne à sa charge cette toilette urgente, résultat fâcheux d'un oubli trop rapide, et qu'elle témoigne par un acte le respect que continue à lui inspirer la mémoire de son ancien collaborateur.

La somme nécessaire à l'accomplissement de ce pieux devoir est votée.

La Société populaire du Puy. — Par de nombreux extraits empruntés au compte-rendu des séances de cette société, M. Gautheron montre sa participation à tous les événements d'ordre public de l'époque aussi bien en ce qui concerne les grands faits de l'histoire nationale qu'en ce qui regarde la chronique locale.

Les procès-verbaux sont rédigés dans le style redondant du moment, mais ils manifestent d'un enthousiasme sincère pour les idées à l'ordre du jour. Les fragments dont il est donné lecture font désirer que l'ensemble soit publié en édition critique devant contribuer à la connaissance de la psychologie sociale du département et spécialement de son chef-lieu en ces années de crise politique et économique.

La séance est levée à 3 h. 30.

L'assemblée générale pour le renouvellement triennal du bureau aura lieu le 6 mai. Des convocations spéciales seront adressées aux membres de la Société.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 6 MAI 1926.

PRÉSIDENCE DE M. EMILE GAUTHERON, PRÉSIDENT SORTANT.

Quarante et un membres de la Société sont présents.

Avant d'ouvrir le scrutin, M. Gautheron passe succinctement en revue les

travaux de la Société depuis trois années, soit au point de vue agricole, soit au point de vue scientifique, littéraire et artistique. Il remercie de leur concours ses collaborateurs du bureau et du conseil d'administration, ainsi que le compositeur Mario Versepuy, qui a assumé avec zèle et compétence la lourde et délicate tâche de l'organisation des concerts.

Le président donne ensuite lecture des articles du règlement concernant l'élection des membres du bureau et du conseil d'administration.

M. Ulysse Rouchon, secrétaire général sortant, déclare que, pressenti par un certain nombre de collègues pour la présidence, il les remercie de leurs sympathies qui l'honorent, mais qu'il n'est pas candidat.

On procède au vote pour la désignation du président.

Au premier tour, M. Léon Germain obtient 19 voix ; M. Feuillet, 13 voix ; divers, 7 voix.

Au second tour, M. Léon Germain est élu pour trois ans par 28 voix contre 11 obtenues par M. Feuillet.

A mains levées, sont ensuite élus :

Secrétaire général, M. Ulysse Rouchon ; trésorier, M. Charles Brenas ; trésorier-adjoint, M. J.-B. Eyraud ; bibliothécaire, M. Feuillet ; bibliothécaire-adjoint, M. Girard.

Sont élus aussi à mains levées : président de la Section agricole, M. Vidal-Galland ; président de la Section des Lettres, Sciences et Arts, M. Emile Gautheron.

Sont élus membres du conseil d'administration : MM. Henri Eyraud, Hector Falcon, Lauze, de Malaval, Meyer.

M. Léon Germain demande la parole pour remercier ses collègues de la manifestation faite sur son nom. Vivant depuis quinze années dans la Haute-Loire, il a appris à connaître notre pays, à en admirer les beautés naturelles, à estimer ses habitants. Il mettra tout son dévouement à correspondre à la confiance de la Société Académique, continuer les efforts communs pour l'Agriculture et pour la Science par l'émulation et le progrès.

De vifs applaudissements accueillent les paroles du président.

Sur la proposition du secrétaire général et par acclamations, M. le chanoine Mercier, président sortant de la section des Lettres, Sciences et Arts, est nommé président d'honneur de la Société, en reconnaissance des longues années consacrées par lui au service de l'histoire locale.

La séance est levée à 3 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 3 JUIN 1926.

PRÉSIDENCE DE M. LÉON GERMAIN.

Présents : MM. Ch. Brenas, J.-B. Eyraud, Henri Eyraud, Feuillet, Grellet de la Deyte, Gautheron, Paul, Pays, J. de Veyrac, Vidal-Galland.

En ouvrant la séance, après la lecture des procès verbaux de la séance du premier avril et de l'assemblée générale du 6 mai, M. le président prononce l'allocation suivante :

Messieurs,

En prenant place, pour la première fois, à ce fauteuil auquel m'a appelé votre trop bienveillante sympathie, je veux tout d'abord exprimer mes regrets de ce que la présidence de notre Société n'ait pu être conservée par M. Gautheron à qui je succède, sans le remplacer.

Je n'ai pas, en effet, l'ambition de remplacer le savant conservateur du Musée Crozatier, auquel est due l'initiative des promenades artistiques qu'il sait rendre si attrayantes, je ne saurais essayer de rivaliser avec l'organisateur si parfait des conférences d'hiver, avec le chercheur de nos fastes anciennes, l'historien si avisé de la Société populaire du Puy.

Je me réjouis toutefois de ce que M. Gautheron demeure président de la section littéraire et de ce qu'il continuera en me secondant largement à nous faire profiter de ses recherches, de même qu'au point de vue agricole, M. Vidal-Galland restera le promoteur vaillant et compétent des concours et des fêtes d'agriculture.

A côté d'eux je me plais à trouver M. Charles Brenas, notre dévoué trésorier, qui veille avec un soin jaloux sur le patrimoine de notre Société, M. Feuillet, le très obligeant bibliothécaire, leurs suppléants et les membres diligents de notre conseil d'administration.

Mais une mention à part me semble devoir être réservée à notre secrétaire général, que j'ai vu à l'œuvre. M. Ulysse Rouchon s'est, en maintes circonstances, manifesté comme l'animateur de notre Société. Son activité ordonnée et son expérience ont, d'une heureuse façon, contribué à notre vie sociale et à notre prospérité. Qu'il soit publiquement remercié de son travail assidu et de ses utiles initiatives !

Permettez-moi aussi d'adresser un souvenir aux deux anciens présidents que j'ai connus : M. Emmanuel Rioufol, dont la verte vieillesse délie les assauts du temps comme son aménité égale résiste aux meurtrissures de la vie ; M. Breschet, que son départ du Puy a seul pu séparer de nous et qui, par sa direction pratique, sut donner un éclat nouveau à notre compagnie.

Et enfin, Messieurs, n'oublions point nos morts récents. Notre secrétaire général vous dira ce qu'était le chanoine Ponvianne, lettré, savant laborieux que je n'ai pas personnellement connu.

Mais laissez-moi du moins évoquer une dernière fois devant vous la figure du bâtonnier Henri Marsset.

Je ne puis m'habituer, je vous l'avoue, à ne plus voir parmi nous ce sympathique confrère trop tôt disparu.

Sympathie, c'est le sentiment qu'Henri Marsset faisait naître de suite. Sa physionomie ouverte, son large front, ses yeux brillants d'intelligence attiraient les regards et bien vite il savait, sans faire effort, conquérir les cœurs. C'est qu'il était loyal, franc et dévoué. Ici, ses remarques judicieuses, spirituelles étaient toujours marquées au coin du bon sens. Il se montrait assidu

à nos réunions mensuelles; sa disparition laissera longtemps parmi nous un vide... incomparable toutefois avec celui de son foyer brisé, désespéré où pleure une jeune veuve qui doit se souvenir toutefois qu'elle aura été de celles qui furent le mieux et le plus chèrement aimées.

Mais, Messieurs, par delà les tombeaux, la vie continue et il faut marcher en avant.

Notre société est prospère, c'est vrai; mais il est nécessaire, non seulement de conserver, mais d'accroître cette prospérité. L'inertie pour les associations comme pour les individus, c'est la mort et l'oubli.

Nous avons parmi nous des éléments vitaux, dans les Lettres, dans les Sciences, dans l'Agriculture, dans les Arts. Utilisons-les et manifestons-les.

Je serais heureux de voir chaque mois nos réunions plus utilement préparées et toujours mieux remplies, et chaque année, une assemblée générale solennelle revivre où seraient convoqués tous ceux qui honorent notre cité.

Pour cela, il me faut votre concours à tous.

Vous avez bien voulu me donner votre confiance — largement. — Aidez-moi maintenant, mes chers confrères, à la mériter. Secondez ma très bonne volonté, afin que nous ne laissions pas dépérir le patrimoine amassé par nos devanciers.

Travaillons pour l'honneur du Velay, l'une des régions les plus caractéristiques de notre douce France dont nous augmenterons par là même l'éclatant rayonnement.

Bibliographie. — Sous le titre : *Notre-Dame de Lourdes, avant les apparitions de 1858. Un chapitre d'histoire tombé dans l'oubli*, M. Bréjon, avocat honoraire à la Cour de Bordeaux, ancien bâtonnier de l'Ordre, a publié un petit ouvrage, dans lequel il traite des rapports de Lourdes avec Notre-Dame du Puy.

Le président, à qui l'auteur avait fait hommage de son travail, en présente une analyse sommaire. Il s'agit en réalité non d'une œuvre historique, mais d'une étude conçue dans un but d'édification religieuse.

Et même à ce point de vue, M. Bréjon, qui écrit d'ailleurs facilement, va plus loin que la légende et s'abandonne parfois à un mysticisme trop ingénieux.

Son plaidoyer, qu'il déclare lui-même, avoir conçu pour la satisfaction de sa conscience, rappelle l'importance religieuse ancienne du Puy, mais n'apporte aucune contribution nouvelle à ce chapitre de l'histoire locale qui a été d'ailleurs traité par Charles Rocher dans les *Tablettes du Velay*.

— Dans la chronique sociale de Max Turmann que publie le numéro du 10 mai 1926 du *Correspondant*, un paragraphe est consacré aux caisses d'allocations familiales dans l'agriculture française.

Les conditions particulières du travail aux champs rendent évidemment difficile l'application du système des allocations familiales. Mais, remarque l'auteur, les agriculteurs ont reconnu l'imminence du péril qui les guettait, si à tous les autres motifs de désertion des campagnes, ils laissaient se joindre l'incontestable attrait que constituent pour les cultivateurs chargés de

famille les allocations de plus en plus importantes qui sont octroyées dans les centres urbains.

D'ailleurs la technique des allocations rurales est en train de très heureusement se modifier. Jusque dans ces derniers temps, beaucoup de cultivateurs croyaient que seule la grande culture, occupant des ouvriers rémunérés, pouvait s'intéresser aux allocations familiales, et il a fallu l'exemple du syndicat de Bassigny, dans la Haute-Marne, pour faire voir que les petits propriétaires et fermiers pouvaient se prêter un concours réciproque, ceux qui n'avaient pas d'enfants et qui par conséquent étaient exposés à manquer de bras sur leurs terres secondaient pour franchir la période difficile du jeune âge, les voisins aux familles nombreuses susceptibles de leur céder l'excédent de leur main-d'œuvre juvénile; les uns et les autres devenaient à la fois cotisants de la caisse et allocataires.

Pour celui qui connaît la région de la Haute-Marne où sévit dans toute son horreur le fléau de la dépopulation des campagnes, le type du Bassigny a dû être inspiré par une nécessité urgente.

Et il est certain, ainsi que le fait remarquer Max Turmann, si l'on arrivait à généraliser ce système on aurait rendu le plus grand service à l'agriculture française.

Contribution volontaire. — Sur la proposition du président et à l'unanimité, la Société décide de souscrire une somme de 100 fr. à la contribution volontaire, comme indication de principe.

Cornélie Falcon. — M. Charles Bouvet, bibliothécaire de l'Opéra, vient d'écrire à notre collègue M. Hector Falcon pour lui demander des renseignements sur les origines de la célèbre cantatrice dont il va écrire la biographie. M. Falcon nous communique la lettre de M. Bouvet à toutes fins utiles et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le bibliothécaire de l'Opéra au texte de la substantielle conférence publié en 1913 dans notre *Bulletin* par Barthélemy Braud, travail consciencieux qui semble définitif.

Le chanoine Pontvianne. — Le secrétaire général retrace brièvement la carrière d'historien du chanoine Régis Pontvianne décédé au Puy, le 6 avril. Il rappelle son souci extrême de documentation sérieuse, impartiale et complète qui lui permit d'écrire entre 1888 et 1919 des monographies claires et succinctes comme des œuvres de longue haleine telles que ses livres sur l'abbaye de Doue, sur le prieuré de Chamalières, sur la ville et le canton de Craponne.

Prêtre modeste et discret, esprit cultivé, excellent cœur, le défunt montra toujours une courtoisie parfaite qui lui avait attiré de vives sympathies soit parmi ses anciens élèves, soit parmi ses collègues de la Société académique.

Les hommes fossiles de Denise. — Les récents voyages au Puy de M. le professeur Déperet, doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Lyon, et de son collaborateur, le docteur Mayet, ont ramené l'attention du monde savant sur les vestiges humains fossilisés de Denise trouvés dans une couche de marne durcie sur la pente méridionale de la montagne en 1844.

L'examen des lieux et des vestiges eux-mêmes conservés au Musée Crozatier a permis de reconnaître qu'un volcan exista à Denise à l'époque pliocène

dont le cratère se transforma en lac au quaternaire moyen ; que ce lac reçut les cadavres humains tombés dans les alluvions et violemment roulés ensuite à la reprise d'activité du volcan.

Les ossements humains ainsi venus jusqu'à nous sont très anciens. Il s'agit de deux hommes, l'un âgé, le second plus jeune, et d'une femme jeune, appartenant à une race préchelléenne ; ils représentent le stade humain le plus ancien que l'on connaisse actuellement en France, remontant à 40.000 100.000 ans environ.

Ces constatations mettent en évidence l'intérêt considérable des découvertes de 1844 et la valeur des collections préhistoriques du Musée Crozatier.

Candidatures. — Les candidatures de MM. Allemand, jardinier-chef du Jardin Henri Vinay, et Steiger, directeur des Filatures du Velay, à Coubron, sont présentées. Il sera statué à la prochaine réunion qui aura lieu le 1^{er} juillet.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1926.

PRÉSIDENCE DE M. LÉON GERMAIN.

Présents : MM. Ch. Brenas, de Brive, Eynac, J.-B. Eyraud, Feuillet, Gautheron, Grellet de la Deyte, Lauze, E. Rioufol.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Bibliographie. — Le président signale au nombre des publications reçues le *Bulletin* de la société nationale des Antiquaires de France (1925) dans lequel se trouve une intéressante notice nécrologique sur Eugène Lefèvre-Pontalis, professeur à l'Ecole des Chartes, directeur de la Société française d'Archéologie, membre d'honneur de notre Société, qui présida avec tant de souriante autorité le Congrès archéologique du Puy en 1904 ; une étude de M. Deshoulières sur un type spécial de chapiteaux auvergnats dont pourront faire leur profit les historiens de certaines églises de l'arrondissement de Brioude.

La *Revue d'Auvergne* (XLI, 5) publie un travail de M. L. Gachon, sur la maison rurale dans le massif du Livradois, qui permet d'utiles comparaisons avec les constructions traditionnellement usitées dans les cantons montagneux de la Haute-Loire.

Le *Bulletin* de la Diana (XXXII, 6) donne le texte d'une communication de M. Jean Beyssac sur les rapports de l'Eglise de Lyon et de l'ordre des Chartreux qui rappelle la participation aux débuts de l'existence du célèbre monastère de Seguin d'Ecotay, abbé de la Chaise-Dieu, lequel en dirigea les destinées de 1088 à 1090.

Georges Boudon. — Le secrétaire général annonce le décès, survenu le 8 juin 1926, de M. Georges Boudon.

Le défunt appartient à la Société académique de 1889 à 1911 et il exerça longtemps les fonctions de trésorier. Il collabora également d'une manière très active aux publications faites par la Société durant cette période. Le tome XXXV des *Annales* et les quatre volumes du *Bulletin* contiennent de lui de nombreuses notes et communications se référant à l'histoire locale, spécialement à celle des corporations et des artistes. Les textes divulgués par M. Georges Boudon associent son effort à ceux de ses contemporains et son obligeante courtoisie assure à sa mémoire la reconnaissance de ceux qui n'y firent jamais appel en vain.

Chambre d'Agriculture. — M. le président reçoit mandat de l'assemblée en vue de représenter la Société aux élections pour la constitution d'une Chambre départementale d'agriculture.

Expériences agricoles. — M. Lauze donne quelques explications sur l'emploi des engrais dont la distribution a été confiée à la Société et indique les résultats heureux obtenus par les cultivateurs qui les ont appliqués.

Election. — MM. Allemand, jardinier-chef de la ville du Puy, et Steiger, directeur des filatures du Velay, présentés à la dernière séance, sont élus membres de la Société.

La séance est levée à 3 heures. L'exercice 1925-26 est clos.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

TABLE DES MATIÈRES

ÉTUDES HISTORIQUES ET ARTISTIQUES

E. GRELLET DE LA DEYTE. — Un problème héraldique. Le bénitier de l'église de Saint-Nectaire.....	4
GEORGES PAUL. — L'Élection de Brioude dans l'Armorial général de France de 1696.....	41, 108
ULYSSE ROUCHON. — La mission du cardinal Melchior de Polignac à Rome (1724-1732) (Suite et Fin).....	25, 116
ÉMILE GAUTHERON. — Études sur l'histoire de l'art dans la Haute-Loire. Peintres et Sculpteurs du Velay (Suite).....	37, 129
... ET QUELQUES AUTRES COMPATRIOTES OU AMIS DU VELAY (Suite).....	37, 143
D ^r LUCIEN MAYET et HENRI CHOSSEGROS. — Les hommes fossiles de la Denise	81
J. D'ARBAUMONT. — Une ancienne famille du Puy. Les Bergonhon...	97

PROCÈS-VERBAUX

<i>Séance du 8 octobre 1925.</i> — Bibliographie. — Une ancienne famille du Puy. Les Bergonhon. — Les grottes des vallées de la Borne et du Bouchet-Saint-Nicolas. — Autour des fouilles de Denise.....	65
<i>Séance du 5 novembre 1925.</i> — Bibliographie. — Etienne Delcher, évêque constitutionnel de la Haute-Loire. — Les grottes du Bouchet. — Le dossier des fossiles de Denise. — Les traînées de pierres au Mezenc. — Candidature	67
<i>Séance du 3 décembre 1925.</i> — Bibliographie. — Les sépultures des vicomtes de Polignac en Velay. — Les fouilles de Saint Paulien. — La carrière de Viouzou. — Candidatures. — Election.....	72
<i>Séance du 7 janvier 1926.</i> — Bibliographie. — L'imprimerie au Puy. — Les cloches de Solignac-sur-Loire. — Les grottes du Bouchet....	73
<i>Séance du 4 février 1926.</i> — Bibliographie. — Les délibérations de la Société populaire du Puy. — A travers le Velay et le Vivarais. — M ^{me} de Sévigné et les Rochebaron. — Les antiquités gallo-romaines de St-Paulien.	76

<i>Séance du 4 mars 1926.</i> — Bibliographie. — Cousinages illustres. — Les survivances historiques dans les locutions historiques. — Le concours de la Passion. — Candidature.	149
<i>Séance du 1^{er} avril 1926.</i> — Bibliographie. — L'Histoire de la Maison de Chabannes et le Velay. — Le tombeau de Paul Le Blanc. — La Société populaire du Puy.	151
<i>Assemblée générale du 6 mai 1926.</i>	152
<i>Séance du 3 juin 1926.</i> — Bibliographie. — Contribution volontaire. — Cornélie Falcon. — Le chanoine Pontvianne. — Les hommes fossiles de Denise. — Candidatures.	153
<i>Séance du 1^{er} juillet 1926.</i> — Bibliographie. — Georges Boudon. — Chambre d'Agriculture. — Expériences agricoles. — Election.	157

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Bernard BRUN, <i>alias</i> BRU ou LE BRUN, doyen de N.-D. du Puy (1326), évêque du Puy, comte de Velay (1327), puis évêque de Noyon et évêque d'Auxerre (1347), inhumé dans la cathédrale de Limoges (1349). (Communication de M. Georges Paul).	79
--	----

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

**RETURN
TO →**

LOAN PERIOD 1	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

DUE AS STAMPED BELOW

INTERLIBRARY LOAN		
JAN 17 1990		
UNIV. OF CALIF. BERK.		

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD0, 15m, 2/84 BERKELEY, CA 94720

©s

